A 1c 20

ESSAI SUR LE LAIT,

CONSIDÉRÉ MÉDICINALEMENT

SOUS SES DIFFÉRENS ASPECTS,

OU

HISTOIRE

De ce qui a rapport à ce fluide chez les femmes, les enfans & les adultes, soit qu'on le regarde comme cause de maladies, comme aliment, ou comme médicament.

Par M. PETIT-RADEL,

Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & ancien Chirurgien-Major du Roi dans les Indes Orientales.

EXCHANGE
DUPLICATE

Prix, broché, 3 liv.

A PARIS,

Chez Froullé, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation et Privilège du Roi.

Sunt delicta tamen quibus ignoviſſe velimus,
Nam neque chorda ſonum reddit quem vult manus & mens
Poſcentique gravem perſæpè remittit acutum.

HORAT. de Art. Poët.

PREFACE.

DEPUIS qu'on s'eſt fait une loi dans les Sciences de ne regarder comme vrai, que ce qui ne répugne point à la nature connue des choſes, & de ne rien établir que ſur l'expérience, la Médecine a fait des progrès qui ſurprennent ceux qui comparent ſon état actuel à ce qu'il était avant que cette méthode n'eût été adoptée. Les phénomènes du corps humain ſont appréciés d'après les loix de la Phyſique même. La mixtion des humeurs eſt rapportée aux règles de la Chimie qui en développe les caractères. Les parties étudiées ſous les divers points de vue qu'elles préſentent, ne peuvent exercer aucun mouvement, qu'il ne ſoit ſaiſi par le Médecin, & apprécié à ſa juſte valeur. Les moindres variations que les paſſions de l'ame & les changemens de l'atmoſphère amènent dans la conſtitution du corps, fixent ſon attention, & le dirigent dans le choix des moyens propres à y remédier.

Cependant, malgré le fond inépuiſable de connaiſſances qui lui a été tranſmis par ſes ayeux, & malgré celui qu'il a pu acquérir par lui-même, le Praticien n'eſt encore que trop ſouvent réduit à gémir ſur la faibleſſe des armes dont il ſe ſert pour combattre les ennemis qui viennent aſſaillir l'humanité de toutes parts. Peu capable d'évaluer ſa prudence dans ces momens de détreſſe, l'on voit néanmoins l'ignorance blamer ſans ménagement ſa conduite. Mais les reproches qu'elle lui fait ſont-ils fondés ? Quiconque connaît les reſſorts ſecrets qui animent notre machine, en voyant des déſordres qui ne ſont ſuſceptibles d'aucune correction, rend plus de juſtice au Praticien malheureux que les circonſtrances fâcheuſes font taxer alors d'impéritie. Quoique juſte en lui-même, ce motif de conſolation ne doit pas le rallentir dans l'étude des maux qu'il cherche à ſurmonter, ni dans celle des remèdes qu'il doit leur appliquer. Obſerver les différences des maladies, noter les nuances que les choſes non-naturelles ou les remèdes leur apportent, marquer les

changemens que la Nature opère pour agir ou reſter tranquille, ſelon que les circonſtances le demandent, tel eſt le travail continuel du Praticien déjà muni des connaiſſances que ſon jugement doit lui rappeller, ſelon les cas qui ſe préſentent. Faites donc tous vos efforts, jeunes Etudians, pour vous rendre capables de remplir ces devoirs, & pour mériter la confiance que des travaux long-temps continués doivent néceſſairement vous attirer. L'intime perſuaſion où vous ſerez d'avoir agi conformément aux règles de l'Art que vous aurez profondément étudié, ſera votre plus belle récompenſe.

L'homme étant, par ſa nature & par ſes rapports avec tout ce qui l'entoure, ſujet aux détériorations qui minent continuellement ſon exiſtence, le deſir inné de ſa conſervation lui a fait faire tous les efforts poſſibles pour ſe ſouſtraire à leurs cauſes. Les vaiſſeaux chargés des richeſſes priſes dans les contrées torréfiées par l'aſpect continuel du ſoleil, lui en apportèrent les moyens. La Matière Médicale enrichie par ces émigrations, ouvrit aux

Chimiſtes une nouvelle carrière, & des médicamens juſqu'alors inconnus leur fournirent des extraits, des quinteſſences, des huiles, des ſels & nombre d'autres remèdes que leur Art enfante tous les jours. Juſque-là, les Médecins Galéniſtes s'étaient bornés à mêler enſemble les ſimples qu'ils cueillaient dans nos campagnes, d'après la connaiſſance des vertus qu'ils leur avaient obſervées. Les uns & les autres, en travaillant & multipliant leurs procédés, donnèrent naiſſance à ces nombreuſes compoſitions que l'on regarde encore comme les antidotes les plus aſſurés contre la multitude de maux qui affligent l'humanité.

Il était cependant un remède qui, trop mépriſé des malades, parce que, peut-être, la Nature le leur offrait par-tout avec profuſion, pouvait néanmoins remplacer ceux qu'on allait chercher avec tant de peine dans les régions éloignées. Il n'eſt pas néceſſaire de nommer le lait pour donner à entendre que c'eſt lui que nous déſignons ici. On ne penſait à lui que quand on avait éprouvé l'inſuffiſance des autres. Mais alors

le bien qu'on lui voyait produire, loin de lui attirer l'attention qui lui était due, ſe trouvait tous les jours combattu par la facilité qu'on avait de ſe le procurer. La plupart des hommes n'apprécient les choſes qu'à raiſon des dépenſes qu'ils doivent faire pour les obtenir. Le lait, d'après cela, pouvait-il l'emporter ſur le benjoin, le ſtorax, le baume de la Mecque, l'oppoponax, & nombre d'autres remèdes que l'Inde ou l'Arabie nous fourniſſent à ſi haut prix ?

Si ce remède ſimple ne put, dès-lors, s'attirer du vulgaire la conſidération que devait lui donner l'excellence de ſes vertus, il n'en fut pas moins apprécié des Médecins qui jugent moins de la bonté des médicamens par le luxe qui les accompagne, que par leur analogie avec nos humeurs. Les plus anciens en effet le preſcrivirent dans beaucoup de maladies où il opéra des merveilles. On eſt étonné, en parcourant les ouvrages des Grecs & des Arabes, de voir la multitude des cas où il fut employé. Les Chimiſtes, en introduiſant les produits de leurs opérations dans la pratique, en ont

ſingulièrement reſtreint l'uſage, & il ſerait peut-être entièrement tombé, ſi Frédéric Hoffman, & quelques autres Praticiens, n'euſſent réveillé l'attention des Médecins ſur un remède auſſi précieux. Ce ſavant Praticien a été ſon partiſan zélé ; il en a diſcuté les bons comme les mauvais effets dans une Diſſertation ſur le lait d'âneſſe. Il avait été précédé de Baricelli, de Bonconi, d'Echardt & de Prauſer ; mais, plus célèbre & plus éloquent que ces Auteurs, il a mieux réuſſi qu'eux à entraîner l'opinion publique. Quelques Médecins, après Fréd. Hoffman, ont également conſidéré le lait, mais chacun ſous différens aſpects. Pluſieurs diſſertations où l'on a traité pareillement cette matière, ont paru dans diverſes Facultés ; mais elles ne préſentent également le lait que ſous un point de vue, & encore y manque-t-il beaucoup de choſes. Cependant l'on emploie tous les jours cet aliment ſimple ; & dans les livres que l'on conſulte pour avoir quelques notions ſur lui, au-lieu d'y rencontrer un enſemble de ce qu'on cherche, on n'y trouve que des

descriptions tellement éparses, qu'il n'y a que les Médecins auxquels les sources en sont connues, qui puissent se les procurer. C'est donc pour obvier à cet inconvénient, que j'ai entrepris cet Essai. Je n'ai point oublié, en y travaillant, la réflexion de la Fontaine :

> Chacun tourne en réalités,
> Autant qu'il peut, ses propres songes.

J'ai rapporté ce que les expériences & les observations ont établi de certain, étant peu curieux d'orner une matière susceptible en quelques endroits du coloris de l'imagination. Quoique je n'aie eu en vue, dans le commencement de cet Ouvrage, que le lait de femme, je n'ai pu me dispenser de prendre quelquefois celui de vache pour sujet. Il est le plus commun, &, conséquemment, celui que l'on soumet le plus ordinairement aux expériences. J'aurais pu étendre à un plus grand nombre de maladies l'usage de ce médicament, ayant pour garans les Anciens qui l'ont employé dans une multitude de cas où actuellement nous

héſiterions avec raiſon de le preſcrire ; mais j'ai mieux aimé laiſſer au Praticien le choix des circonſtances où il pourrait convenir, que d'en ſpécifier de douteuſes où le remède pût nuire, étant donné par des perſonnes qui n'auraient ſu les diſtinguer. J'ai terminé cet Eſſai par l'expoſé des uſages dont peuvent être les produits du lait, &, en cela, j'ai ſuivi l'exemple de Baricelli. J'ai été ſurpris, en cherchant les matériaux propres à mon travail, de l'abondance des richeſſes que nous ont laiſſées nos Prédéceſſeurs, notamment ſur la ſéroſité. Bonconi de Mutigliana, Roderic à Caſtro, Trévi & Muller, nous en ont donné des Traités particuliers qui ne laiſſent à deſirer qu'une meilleure théorie. Ils renferment tous de bonnes choſes, quoique mêlées à beaucoup d'explications anciennes qui en rendent la lecture faſtidieuſe. Puiſſent mes efforts être de quelque utilité !

INDEX.

PRÉFACE. page iij

Du lait conſidéré médicinalement ſous ſes différens aſpects. 1

CHAP. I. *Du lait conſidéré dans les organes qui le ſéparent.* 3

ART. I. *Des organes ſecrétoires du lait.* 4

SECT. I. *De l'extérieur des organes ſecrétoires du lait.* 5

SECT. II. *De l'intérieur des organes ſecrétoires du lait.* 7

SECT. III. *De la ſympathie des mamelles avec la matrice.* 15

SECT. IV. *De la ſecrétion du lait.* 20

ART. II. *De la nature du lait.* 27

ART. III. *Des différences du lait relatives aux alimens, aux animaux qui le fourniſſent, à la mixtion de ſes principes, au temps du pârt où on le prend, & par occaſion du choix & du gouvernement des nourrices.* 36

ART. IV. *Des maladies auxquelles donnent lieu les dérangemens qui ſurviennent à la ſecrétion du lait.* 51

CHAP. II. *Du lait par rapport à l'enfant, au développement duquel il eſt employé.* 69

ART. I. *Du lait conſidéré chez l'enfant comme principe alimentaire.* 61

ART. II. *Du lait conſidéré chez l'enfant comme principe de maladie.* 66

CHAP III. *Du lait examiné chez les adultes de différent ſexe.* 73

ART. I. *Du lait conſidéré comme ſubſtance diététique.* 76

SECT. I. *Du lait de vache & des règles à obſerver dans ſon uſage, & généralement dans la diète lactée.* 77

ART. II. *Du lait conſidéré comme ſubſtance médicamenteuſe.* 92

SECT I. *Des différentes eſpèces de lait uſitées en Médecine.* 95

PARAGR. I. *Du lait d'âneſſe.* 96

PARAGR. II. *Du lait de brebis.* 100

PARAGR. III. *Du lait de chèvre.* 102

PARAGR. IV. *Du lait de jument.* 107

PARAGR. V. *Du lait de femme.* 108

SECT. II. *Des maladies auxquelles le lait convient.* 114

PARAGR. I. *Première claſſe.* 119

PARAGR. II. *Seconde claſſe.* 127

PARAGR. III. *Troiſième claſſe.* 128

PARAGR. IV. *Quatrième claſſe.* 130

PARAGR. V. *Cinquième claſſe.* 133

PARAGR. VI. *Sixième claſſe.* 136

PARAGR. VII. *Septième classe.* 156
PARAGR. VIII. *Huitième classe.* 145
PARAGR. IX. *Neuvième classe.* 147
PARAGR. X. *Dixième classe.* 161
SECT. III. *Des maladies auxquelles le lait ne convient point.* 180
ART. III. *Des différens produits que le lait fournit à la Médecine.* 191
SECT. I. *De la crême.* 192
SECT. II. *Du beurre.* 193
SECT. III. *Du fromage.* 197
SECT. IV. *Du petit-lait.* 201
Table des Matières. 212
Explication alphabétique de quelques termes. 223
Quæstio medica. 233
Traduction de la Thèse précédente. 260

Nota. En faveur des perſonnes qui ne ſont point fa-
miliariſées avec les termes de Médecine, nou
avons ajouté, à la fin de cet Ouvrage
l'explication de ceux qui nous ont paru le
plus difficiles à comprendre. Celles à qu
ce langage n'eſt point étranger, pourron
ſe diſpenſer d'y avoir recours.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit intitulé : *Eſſai ſur le lait conſidéré médicinalement, &c., par M. l'ÉTIT-RADEL, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c.* Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion.

A Paris le 13 Avril 1786. PAULET.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; ſalut. Notre bien amé le ſieur PETIT-RADEL, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Eſſai ſur le lait conſidéré médicinalement ſous ſes différens aſpects, &c.* ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilège, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du privilège que de la ceſſion ; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent privilège ſera réduite à celle de la vie de l'expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décède avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles 4 & 5 de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant réglement ſur la durée des Privilèges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la

permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de 6000 liv. d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent privilège; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, garde des ſceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre château du louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL: le tout à peine de nullité des préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le neuvième jour d'Août, l'an de grâce mil ſept cent quatre-vingt-ſix, & de notre règne le treiſième. Par le Roi en ſon conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 525, fol. 35, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilège; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil du 16 Avril 1785. A Paris, le 12 Septembre 1786.

Signé, KNAPEN *Syndic.*

ESSAI

ESSAI

SUR LE LAIT

CONSIDÉRÉ MÉDÉCINALEMENT

SOUS SES DIFFÉRENS ASPECTS.

UN fluide blanc, d'une ſaveur douce & légèrement ſucrée, travaillée d'abord dans le ſyſtême vaſculaire de la mère, & ſubiſſant une élaboration nouvelle dans le labyrinthe glanduleux de deux organes que la Nature a diſpoſé pour ſa ſéparation, dût de tout temps fixer non-ſeulement l'attention des Médecins par rapport à ſes propriétés, mais encore celle des perſonnes qui ne peuvent conſidérer les moindres phénomènes de l'économie animale ſans admirer les vues ſages de celui qui l'a formée. Une telle conſidération, propre à ſatisfaire la curioſité de ces dernières, dût particulièrement piquer celles des mères qui préſentent continuellement aux organes qui ſéparent

ce fluide, connu de tout temps ſous le nom de *Lait*, les tendres gages de l'amour qui doivent l'en extraire pour le convertir en leur propre ſubſtance. Si quelques-unes furent indifférentes ſur les fonctions qu'un pareil fluide eſt deſtiné à remplir, les maux dont la Nature les accable lorſque, ſourdes à ſa voix, elles dédaignent le devoir reſpectable qu'elle leur impoſe, dûrent bientôt leur inſpirer des ſentimens plus naturels. C'eſt donc en quelque ſorte autant pour faire connaître à celles que leur éducation met au-deſſus du vulgaire, tout ce qui a rapport à ce fluide précieux, que pour éclairer ceux qui l'emploient comme médicament, que nous entreprenons d'en tracer l'hiſtoire. Ainſi, pour mettre en ordre tout ce qu'on peut dire ſur une matière auſſi étendue, nous conſidérerons le lait 1°. dans les organes de la femme où il ſe ſépare ; ce qui nous conduira naturellement à traiter de la compoſition de ces organes, de la ſympathie qu'ils entretiennent avec les parties éloignées qui leur correſpondent ; de la manière dont ils opèrent leurs fonctions ; de la nature de l'humeur qu'ils ſéparent, de ſes différences, & des accidens auxquels elle donne lieu quand quelques obſtacles s'oppoſent à ſa filtration. 2°. Chez l'enfant, où nous l'examinerons comme ſubſtance alimentaire propre à ſon développement, & comme cauſe de maladie lorſque la combinaiſon de ſes principes eſt contraire à celle qu'il

doit naturellement avoir. 3°. Enfin chez les adultes de différent sexe ; ce qui nous conduira à traiter de ses diverses propriétés, comme aliment & comme médicament, dans les maladies pour lesquelles il est ordinairement employé.

CHAPITRE I.

Du lait considéré dans les organes de la femme où il se sépare.

Quand on parcourt les différens temps de la vie de l'homme, on ne peut s'empêcher de s'arrêter sur les différentes époques qui en partagent le cours d'une manière trop sensible pour ne pas être apperçues. Si l'habitude de les avoir continuellement sous les yeux, rend la multitude indifférente à leur égard, elles n'en sont pas moins, pour le Philosophe qui cherche à se rendre compte de tout, une source inépuisable de réflexions. De ces époques il n'y en a point de plus frappante que celle de la puberté. Le principe de la vie qui, du moment de la conception, n'avait été employé qu'à développer les organes infiniment délicats de l'enfant, fait un dernier effort, vers ce temps, pour annoncer la perfection de son ouvrage. Une force nouvelle se répand dans tous les membres, une sensibilité inconnue les anime,

une irritabilité exquiſe les diſpoſe à tous mouvemens. Un coloris vif, diverſement mêlé à l'albâtre, ſert de fond au bleu azuré du ſang qui coule paiſiblement dans les veines tranſparentes de la peau. Des ſources multipliées viennent arroſer périodiquement le ſol où doivent un jour germer les premières ſemences de l'humanité. La poitrine, uniforme juſqu'alors, ſe pare de deux organes qui ſe développent inſenſiblement pour être en état de préparer chez la mère l'aliment qu'elle doit offrir à l'enfant nouveau-né. Une fonction ſi eſſentielle à l'humanité, demande que nous nous arrêtions un peu ſur la ſtructure de ces organes.

ARTICLE I.

Des organes ſecrétoires du lait.

CONDUITS par un génie différent de celui qui anime la Poéſie, nous devons éviter les peintures ſéduiſantes & les écarts de l'imagination. Nous laiſſerons donc aux Sapho, aux Ovide & aux Tibulle à ſe complaire ſur la forme; comme ſur la ſolidité de ces organes, & ſur les molles ondulations que leur imprime le ſentiment de la volupté. Moins agréables peut-être, mais plus utiles, nous nous bornerons à conſidérer la compoſition d'une partie qui, ſans contredit, mérite toute l'attention du Contemplateur de la Nature. La perſpective

que nous allons offrir a le berceau de l'humanité pour horizon, puiſſe cette ſeule conſidération fixer entièrement l'attention de ceux qui cherchent à la connaître ſous toutes ſes faces.

SECTION I.

De l'extérieur des organes ſecrétoires du lait.

C'EST dans l'intervalle de l'adoleſcence à la puberté que la poitrine prend une forme nouvelle chez la femme. Cette forme provient moins d'un changement dans la fabrique des parties ſolides ou molles qui la conſtituent, que de l'augmentation de volume des organes deſtinés à la ſecrétion du lait. Ces organes, connus ſous le nom de *mamelles* chez l'homme, & de *tétines* chez les animaux, ne préſentaient dans l'enfance, comme dans la virilité, qu'un tubercule verruqueux, adhérent à un diſque applati. A meſure que la puberté approche le diſque, ſe tuméfie, s'arrondit & prend une forme régulière; le milieu ſe colore & repréſente un eſpace circonſcrit que l'on nomme *aréole* (1). Du centre s'élève une petite pyramide

(1) *Areola*, petite place, diminutif d'*area*. Cette aréole eſt diverſement colorée dans les différens âges de la vie. Elle eſt d'un bel incarnat chez les jeunes filles; elle devient plus foncée chez les adultes, & enfin elle paſſe au brunâtre

ſpongieuſe, poreuſe & rugueuſe, que la ſenſibilité développe, & que l'indifférence déprime. Les Anatomiſtes, guidés par le vocabulaire de leur ſcience, lui ont donné le nom de *papille*. Les pores de ce corps conduiſent à divers vaiſſeaux qui conſtituent l'organe. Une peau fine & tranſparente, tendue ſur cet hémiſphère naiſſant, borne & modifie ſa croiſſance. Adhérant lâchement dans tout ſon contour au tiſſu ſubjacent, elle jette dans la pyramide pluſieurs prolongemens pour lui donner plus de fermeté.

Le Philoſophe, qui ne laiſſe échapper aucune circonſtance propre à démontrer les vues de la Providence, prend plaiſir à remarquer cette correſpondance du nombre des mamelles avec celui des enfans que la mère doit nourrir (1), leur ſituation

---

& au noirâtre chez les vieilles femmes. Ces nuances proviennent ſans doute de la dilatation, du reſſerrement ou de l'oblitération du réſeau vaſculaire qui eſt ſous l'épiderme. Quoiqu'il n'y ait qu'un ſeul mamelon pour chaque mamelle, il a des cas rares où l'on en a vu deux, leſquels rendaient l'un & l'autre beaucoup de lait. Sennert en cite un.

(1) Les femmes ont rarement plus de deux enfans, & conſéquemment elles n'avaient pas beſoin d'un plus grand nombre de mamelles. On doit donc renvoyer à la Mythologie l'hiſtoire des femmes qui en ont eu juſqu'à ſix ou huit. On ſait que les Gymnoſophiſtes Egyptiens & Indiens caracté-

à la partie ſupérieure de la poitrine, de manière à ne point gêner l'exercice des bras qui doivent ſoutenir l'enfant lorſqu'il en tire ſa ſubſiſtance. Il admire ſa prévoyance à doubler les ſources de la vie naiſſante, pour parer aux maux qui ſeraient ſurvenus, ſi quelque accident en eût tari la ſource unique.

Section II.

De l'intérieur des organes ſecrétoires du lait.

Ce que nous venons de dire n'expoſe que l'eſquiſſe d'une partie du tableau que la belle Nature

---

riſaient la Nature par une ſuite de mamelles qui ſe continuaient du haut de la poitrine juſqu'au ventre. Le volume de ces organes varie beaucoup ; ils ſont ſi prolongés au Sénégal, ſi l'on en croit les voyageurs, qu'ils deſcendent juſqu'au ventre. Il n'eſt point rare d'en voir de pareils dans la Caffrerie. Les mamelles ont été ainſi placées à la poitrine, non point, comme le dit Plutarque, *pour que la mère puiſſe, en nourriſſant ſon enfant, l'embraſſer & le baiſer, ce qui doit lui être agréable*, mais pour qu'en l'allaitant, elle ne découvre point les parties que la pudeur doit tenir cachées ; ce qu'elle n'aurait pu faire ſi les mamelles euſſent été placées plus bas. La Nature a différemment agi chez les quadrupèdes, & non pas ſans raiſon. Leurs mamelles ſont placées le long du ventre, & commodément pour nourrir leurs petits lorſqu'ils ſont appuyés ſur leurs quatre extrémités. Cette poſition n'était point néceſſaire chez la femme qui doit repoſer ſur les extrémités inférieures dans la ſtation.

offre à nos regards. Pour l'avoir parfait, il faut recourir au ſcalpel qui ſeul peut fournir un nouvel aliment à l'admiration. Eh bien, cet épiderme ou peau dont nous venons de parler, ſous laquelle on voit les veines unir leur bleu tendre à la blancheur de l'organe, abandonne intérieurement nombre de lames qui, en s'écartant les unes des autres, forment autant d'eſpaces dont aucun ne ſe reſſemble en étendue ou en figure. C'eſt dans ces eſpaces que les ramifications infiniment ſubtiles des artères thorachiques & mammaires internes, en allant ſe perdre dans le corps glanduleux des mamelles & dans la papille, verſent une humeur d'une nature oléagineuſe. Abondante pendant la jeuneſſe, elle donne à l'organe ſa ſphéricité, & ſon abſence dans la vieilleſſe laiſſe aux lames cellulaires la liberté de ſe rétablir & de ramener les mamelles à l'état primitif, propre à l'enfance. Cette huile, quoiqu'épaiſſie dans les cellules, n'en eſt pas moins réſorbée à meſure qu'elle ſe dépoſe (1). Cette fonction eſt opérée par un nombre égal de réſeaux veineux qui jouent

(1) Cette réſorption eſt plus prompte chez les femmes de travail, chez celles que la fièvre lente mine, ou que les paſſions vives tiennent toujours en ſuſpend, que chez celles qui vivent dans l'indolence.

à l'envi, comme les artères ſur les parois des cellules. Elles portent le produit de leur réſorption au cœur le réſervoir commun (1), d'où il doit enſuite être uniformement diſtribué dans toute l'économie animale.

Juſqu'ici, rien de particulier qu'on ne puiſſe obſerver dans les autres parties du corps. Mais en pénétrant davantage vers l'aréole, alors on découvre un corps glanduleux qui en occupe toute l'étendue. Un tiſſu lamineux, tenace & blanchâtre, lui donne une certaine réſiſtance. Il paraît diviſé par divers enfoncemens qui lui donnent l'apparence d'un amas de glandes amoncelées. Si l'on ſe fixe à un ſeul de ces corpuſcules, & que la pointe du ſcalpel en pénètre doucement l'intérieur, les yeux armés de la loupe, en parcourant les ſurfaces réſultantes de la ſection, découvrent que chacune d'elles ſe reſout en nombre de petits grains duriuſcules & livides que les Anatomiſtes nomment *acini*. Cette diviſion eſt ſi multipliée, que l'on n'y apperçoit aucune borne. Que d'objets ſe préſentent à la vue quand on pourſuit ainſi la Nature

(1) Ces glandes paraiſſent quelquefois à la vue lorſque les mamelles ſont ſurchargées de lait, & le tact ſouvent diſtingue chacune d'elles de manière à ne point les confondre. Elles ſe tuméfient, s'abcèdent & s'ulcèrent dans les affections ſchirreuſes & cancereuſes des mamelles.

juſque dans ſon ſanctuaire même en ſuivant une ſeule des avenues qui y conduiſent ! Mais ces globules n'attirent tant notre attention que parce qu'ils ſont les économes à qui la ſage Providence a commis le ſoin de ſéparer de la maſſe générale des humeurs l'aliment précieux qui nous occupe. Nous ne chercherons point à en pénétrer la compoſition première dans l'adoleſcence, car nous n'y trouverions qu'un tiſſu informe qui ne ſatisferait nullement nos yeux. La mère qui nourrit, la femme qui porte dans ſon ſein les gages de l'amour, ou celles qui les ont récemment mis au jour, nous offrent un tableau dont les traits pourront plus amplement nous ſatisfaire.

On trouve en effet chez elles un nombre infini de canaux excrétoires, blanchâtres, tranſparens, plus ou moins volumineux, s'étendant depuis une demi-ligne juſqu'à deux quand ils ſont remplis de leurs fluides (1). Ces canaux ſont infiniment petits

(1) Ces canaux ſont très-extenſibles ; ils ſont d'autant plus dilatés, qu'il y a long-tems que l'enfant n'a pris le mamelon. Le lait abonde alors dans leur intérieur, & les mamelles ſont tellement gonflées, que la moindre preſſion fait ſortir le lait du mamelon comme par un aſſez grand nombre de petits ſcyphons. Quelques petits cependant que ſoient ces canaux, ils s'y forme cependant quelquefois des calculs qui ſont aſſez volumineux. Haller, dans ſes *Opuſcules pathologiques*, fait mention d'un qui ſortit à la ſuite de

chez les filles, les vielles femmes, & chez les hommes. Ils naiſſent des racines très-multipliées, de chacun des *acini* dont nous venons de parler. Un examen plus ſcrupuleux pourrait même convaincre que ces *acini* n'en ſont qu'un amas, tant il eſt difficile de pouvoir les en ſéparer ſans intéreſſer l'une ou l'autre de ces ſubſtances. Selon la loi des vaiſſeaux, ces canaux, à meſure qu'ils s'éloignent de leur naiſſance, & qu'ils approchent du mamelon, ſe réuniſſent pluſieurs enſemble, & forment de plus gros troncs. Nuck, Anatomiſte Danois, penſait d'après ſes propres expériences, qu'ils formaient un cercle à la baſe de la papille duquel naiſſaient de plus petits canaux qui venaient s'ouvrir au-dehors du mamelon ; mais celles qu'ont réitérés les DD. Boëhmer (1) &

---

l'ouverture d'un abcès à la mamelle d'une jeune fille. Il était rond, contourné en ſpirale, & repréſentant parfaitement la figure du vaiſſeau laiteux qui le renfermait. Sa ſuperficie était inégale & d'un blanc jaunâtre. Cet Auteur le regarde comme ayant été formé de la ſubſtance caſeuſe endurcie.

(1) « Quelques recherches que nous ayons faites, nous » n'avons jamais pu trouver de zône particulière, de cercle » dans l'origine ni dans la continuité de ces canaux ; nous » n'y avons également pu appercevoir aucune valvule, » puiſque par la ſimple preſſion de la mamelle, le mercure » s'écoulait par les orifices de la papille ».

Ph. Adolph. Boëhmer, Obſ. anat. rar. faſc. Præfat.

Walther (1), infirment ſingulièrement ſon opinion.

Parvenus au mamelon au nombre de douze (2) environ, ils le parcourent en ſuivant ſes différens plis (3). Ils ſont ſoutenus par les prolongemens celluleux que l'épiderme fournit au-dedans, & peuvent, ainſi que la papille, ſe développer quand une cauſe ſtimulante détermine leur action. Enfin ils s'ouvrent par des orifices forts petits, dans les rugoſités de la papille, comme on le peut voir pour peu qu'on preſſe le corps de la mamelle d'une nourrice. Sur l'aréole & la papille s'ouvrent les conduits de différentes glandes ſébacées (4) qui répandent une

(1) Ce Médecin ayant injecté à Berlin diverſes matières, différemment colorées, dans chacun des conduits laiteux de la papille, il ne put découvrir aucun mêlange de ces couleurs, d'où l'on peut conclure qu'il n'y a aucun réſervoir commun, & que le corps glanduleux de la mamelle, loin d'être unique, eſt un compoſé d'autant de glandes qu'il y a de duits laiteux qui viennent s'ouvrir au mamelon.

(2) Nous laiſſons aux Anatomiſtes à s'accorder ſur ce nombre qui peut-être varie chez les divers ſujets.

(3) Il y a tout lieu de croire que les eſpèces de zigzags qu'ils font alors, rempliſſent les fonctions de valvules que quelques Auteurs ont admiſes dans les tuyaux, la ſortie du lait par le mamelon, ſans qu'il y ait engorgement aux mamelles, & la facilité avec laquelle les injections pénètrent ce genre de vaiſſeaux n'étant point en leur faveur.

(4) Ces glandes, ſi bien décrites par Morgagni, dans ſes *Adverſaires anatomiques*, forment des tubercules ou

humeur viſqueuſe propre à les lubréfier & à les préſerver des ſuites fâcheuſes qu'occaſionnerait un contact trop rude. Divers vaiſſeaux lymphatiques (1) communiquent avec les glandes & avec les vaiſſeaux lactés, & ſerpentant dans le tiſſu cellulaire, entremêlés avec les vaiſſeaux d'autre genre, ils rapportent dans le ſyſtême lymphatique (2) l'humeur laiteuſe qui n'a pu ſe faire jour au-dehors.

---

petites éminences que l'on découvre ſur toute l'aréole, & même au-dehors. La ſimple preſſion, chez les femmes, comme chez les hommes, en fait ſortir une humeur plus ou moins lente. Winslow, qui a ſouvent vu cette humeur de couleur blanchâtre, la regardait comme du lait, d'où il concluait que ces glandes communiquaient avec les conduits laiteux, & qu'elles étaient autant de mamelles auxiliaires.

(1) « Du mercure pouſſé dans les tuyaux excréteurs des » mamelles par celle de leurs extrémités qui ſe termine à » la papille, après avoir pris la précaution de ſuſpendre » cette partie avec du fil, non-ſeulement pénètre tout le » corps de la mamelle, mais ſe gliſſe encore très-promptement dans les veines, & delà dans les veines axillaires; les vaiſſeaux lymphatiques ſe rempliſſent auſſi, » & le mercure paſſe, par leur moyen, juſque dans les » glandes des aiſſelles ». *Traité d'Anat.* de M. Sabatier, Tom. II.

(2) Les nourrices qui regorgent de lait, le ſentent remonter vers les aiſſelles après la digeſtion; le paſſage de ce fluide eſt ſouvent ſenſible depuis l'aiſſelle juſqu'aux mamelles.

Les nerfs provenus de la quatrième des paires dorſales, après avoir donné des rameaux aux muſcles pectoraux, viennent ſe perdre dans les glandes dénommées & dans la papille, autour des vaiſſeaux deſquelles ils forment autant de plexus & de gaînes nerveuſes. C'eſt à eux qu'on doit rapporter la ſenſibilité exquiſe dont jouit le mamelon chez les femmes ; ſenſibilité qui, miſe en jeu, eſt capable de les jetter dans des convulſions affreuſes ; ſenſibilité que manifeſte auſſi bien la ſimple excoriation de la papille, que la dégénération terrible de l'organe à laquelle on donne le nom de *cancer*. Des vaiſſeaux artériels, nés des mammaires & thorachiques, après un nombre infini de diviſions, que nous ont ſi bien exprimés les travaux des Ruiſch & des Haller, apportent aux cellules leur humeur adipeuſe, & aux glandes le lait qu'elles doivent ſéparer. Quelques-unes de ces dernières diviſions ſe reploient ; elles abandonnent leurs caractères artériels, & ne ſont plus que des veines dont les rameaux, devenant de plus en plus volumineux, & unis à d'autres qui proviennent des vaiſſeaux abſorbans, elles viennent former des troncs correſpondans aux artères, & verſent ainſi dans les veines ſóuclavières le ſang & les autres humeurs qu'elles ont priſes de l'organe.

SECTION III.

De la ſympathie des mamelles avec la matrice.

EN vain l'on conſidère ſcrupuleuſement chaque partie du corps humain dans les divers périodes de la vie, en vain l'on ſoumet à l'analyſe les humeurs qui coulent dans leurs vaiſſeaux; ſi l'on n'examine point les influences & les rapports que ces parties ont les unes avec les autres, on ne peut rendre raiſon d'aucun des phénomènes qu'on leur voit produire. Ces rapports ſe manifeſtent dans quelque état que l'on conſidère l'homme, ſoit en ſanté, ſoit en maladie. On voit dans ces cas un conſentiment des parties qui conſpirent à l'exercice de chaque fonction, ou une ſorte de compaſſion par laquelle une partie étant ſouffrante, l'autre éprouve une affection pareille ou différente. Les Médecins qui ont fréquemment occaſion d'obſerver de pareils rapports, & d'en apprécier les cauſes, leur ont donné le nom de *ſympathie*. Ils en reconnaiſſent deux eſpèces, la ſympathie d'action ou celle qui a lieu en état de ſanté, & la ſympathie de paſſion ou celle qui ſe manifeſte dans l'état de maladie.

Si l'on trouve dans la ſtructure des mamelles des vaiſſeaux ſanguins, des nerfs, des vaiſſeaux lymphatiques, du tiſſu cellulaire, en un mot des

parties qui ſoient communes à toutes les autres ; on ne trouvera point étonnant que cette ſimilitude d'organiſation les faſſe correſpondre à l'action des organes plus éloignés ; auſſi y correſpondent-elles. Nous n'accumulerons point ici les preuves pour établir une vérité que le témoignage des Auteurs & l'obſervation journalière manifeſtent ſuffiſamment. Nous nous bornerons à conſidérer les rapports qui nous intéreſſent le plus, ceux qu'elles entretiennent avec la matrice, afin que les réflexions qu'ils nous donneront lieu de faire, rendent plus intelligible ce que nous dirons ſur la ſecrétion du lait.

1°. Les mamelles ſe forment à l'âge de puberté en même temps que l'organe deſtiné à la conception, de manière que le gonflement du ſein & l'expanſion de la matrice, paraiſſent reconnaître une cauſe commune & réciproque.

2°. Toute cauſe ſtimulante, appliquée aux endroits les plus ſenſibles de ces organes, porte ſon impreſſion juſque ſur la papille dont elle détermine l'érection (1).

---

(1) « Admirandum hunc inter mammas & uterum con-
» ſenſum, binos libidinis fontes, abundè teſtatur earumdem
» mamillarum confricatio quæ in feminis, ut ipſamet fa-
» tentur, non leve eſt veneris languentis irritamentum. Ob-
» ſervat Carpus mammarum contrectationem ac præſertim

3°.

3°. Dans les violens accès d'hyſtériſme, la matrice & les mamelles ſont ſouvent dans un treſſaillement alternatif.

4°. Aux approches des mois & à leur ſuppreſſion, les mamelles ſont ordinairement irritables & très-ſenſibles.

5°. Une ſuppreſſion ſubite des évacuations menſtruelles détermine quelquefois une turgeſcence inſtantanée des mamelles avec écoulement de lait, & aſſez ſouvent le ſang même ſe fait jour à travers les vaiſſeaux qui n'étaient deſtinés qu'à contenir le lait.

6°. Quand les règles ſont arrêtées chez les femmes groſſes, les glandes du ſein commencent leurs fonctions, & les vaiſſeaux laiteux ſe rempliſſent de leur fluide qu'une ſimple preſſion élance au-dehors. Cet effet a quelquefois lieu même dans les fauſſes groſſeſſes.

7°. Les mamelles s'affaiſſent quand la mort de l'enfant ſuſpend la communauté de vie entr'elles & la matrice, & alors l'avortement eſt plus ou moins prompt à paraître.

» papillarum quæ ad modum virgæ arriguntur ſopitam venerem excitare. Lubet autem hìc ejuſdem verba referre : » *Juvant etiam mamillæ incitando coitum pertractando eas tam in mare quam in feminâ, licèt magis in feminâ quàm in mare. &c.* Vid. Ramazzini ».

8°. Ordinairement l'affaiſſement du ſein eſt la ſuite des hémorrhagies utérines (1).

9°. La Nature s'occupe rarement à déterminer l'écoulement des menſtrues chez les nourrices dont les organes ſont dans un travail continuel pour fournir à la nourriture de l'enfant.

10. Quand les règles s'arrêtent vers le déclin de l'âge, les mamelles ſont alors plus ſujettes aux engorgemens & aux affections cancéreuſes.

Un rapport tel que nous venons de le voir établi entre deux organes ſi éloignés, n'a point été vu d'une manière indifférente par les Praticiens. Toujours attentifs à ſuivre les traces de la Nature, afin de lui porter ſecours dans tous les efforts qu'elle tente pour ramener à l'ordre les fonctions qui s'en éloignent, les plus anciens ont conſeillé l'application des ventouſes ſur les mamelles pour modérer l'écoulement trop abondant des menſtrues par une détermination des efforts de l'organe vers les parties qui ſympathiſent le plus avec lui. D'autres ont conſeillé l'application

---

(1) Hippocrate diſait : *Si papillæ mammarum rubor pallidus fuerit, morboſum eſt uteri vas.* C'était d'après l'obſervation de cette ſympathie des mamelles avec la matrice, que Moſchion conſeillait de lier les mamelles avec un ruban de fil ou de poil de chèvre, pour arrêter l'hémorrhagie de ce dernier viſcère.

des ſubſtances très-froides ſur les mêmes organes, pour leur faire éprouver un ſpaſme qui par communication puiſſe ſe tranſmettre à la partie dont les vaiſſeaux trop relâchés n'offrent au ſang aucune réſiſtance. Quoi qu'il en ſoit de la cauſe de cette ſympathie, qu'on la rapporte à une communication des artères mammaires internes avec les épigaſtriques, communication qu'on obſerve également entre les artères d'autres parties qui cependant ne ſympathiſent point enſemble, ſoit qu'elle provienne d'un ſpaſme local que les nerfs tranſmettent à la matrice par les loix que Rega nous a ſi bien tracées, on ne doit point la perdre de vue pour prévenir les accidens dont elle menace, ou faire éclore les bons effets qu'elle eſt ſuſceptible de produire quand la prudence les dirige.

En réfléchiſſant ſur tout ce que nous venons de dire touchant le commerce des mamelles avec la matrice, il eſt facile de voir que ces organes ſont abſolument faits pour répondre aux mêmes fonctions, ſelon les circonſtances. L'un & l'autre ſe développent vers le temps de la puberté pour ſatisfaire aux vues de la Nature qui médite le grand œuvre de la réproduction; & ils s'affaiſſent & diſparaiſſent, pour ainſi dire, dans la vieilleſſe, temps où cette opération ne peut plus avoir lieu. L'un & l'autre verſent au-dehors le ſang excédant à la nutrition des parties, de manière que quand

le viſcère que la Nature a particulièrement deſtiné à cet uſage ne peut le remplir, l'autre vient à ſon aide. L'un & l'autre élaborent une ſubſtance laiteuſe ; l'un la laiſſe échapper ſous la forme d'une roſée que les radicules du placenta (1) vont porter au fetus pour le développer, & l'autre la travaille de nouveau, & lui donne une conſiſtance plus ſolide afin de répondre à l'intention de la Nature qui demande un aliment plus fort pour l'enfant nouvellement ſorti du ſein de ſa mère.

SECTION IV.

De la ſecrétion du lait.

Nous nous ſommes aſſez étendus juſqu'ici ſur la ſtructure des organes qui ſervent à ſéparer l'humeur dont nous avons entrepris l'hiſtoire. Nous avons vu les artères ſe terminer, après nombre de diviſions, aux glandules mammaires, les veines ſanguines naître de leurs dernières terminaiſons pour prendre le ſang excédant la ſecrétion, & le tranſmettre à des troncs de retour plus volumineux ; & les vaiſſeaux lymphatiques puiſer dans les laiteux un fluide qu'ils donnent à de plus gros troncs pour le verſer dans le

(1) Voyez à la fin de cet Eſſai une thèſe que nous avons ſoutenue aux Ecoles de Médecine de Paris, en 1780, dont le titre eſt, *An ad fetûs nutritionem lac & ſanguis ?*

canal thorachique. Nous avons conduit les canaux laiteux des glandules mammaires à la ſommité du mamelon. Nous avons vu les ſources de la ſenſibilité, provenues des nerfs dorſaux, venir animer des organes dont les fonctions euſſent langui ſans l'énergie qu'elles leur communiquent, & peut-être mêler leurs influences au fluide que l'organe ſépare (1). Comment toutes ces parties peuvent-elles maintenant contribuer à extraire du ſang la manne précieuſe que la Nature travaille à grands frais pour alimenter le nouvel être ?

Si l'on réfléchit à toutes les circonſtances qui accompagnent la formation de ce fluide, l'on verra qu'il eſt autant le réſultat d'une action donnée dans le labyrinthe des mamelles, que d'une élaboration précédente opérée dans le ſyſtême général des vaiſſeaux, & notamment dans ceux de la matrice. Les Phyſiologiſtes ſont tous d'accord que ſi le fetus, dans le ſein de ſa mère, ſe nourrit du ſang qu'il reçoit du placenta vers la fin de la groſſeſſe, aumoins c'eſt un véritable lait qui lui parvient dans ſon commencement. Ces premières

(1) Vieuſſens, d'après ſes expériences, affirme que les conduits excrétoires ſont accompagnés de nerfs qui mêlent aux humeurs des eſprits propres à augmenter leurs facultés. C'eſt à ces eſprits que Vanſwieten rapporte les convulſion qu'excite chez les enfans le lait de leurs nourrices en colère. *Comment. in Aph. Boërrh. tom. I, pag.* 28.

ébauches du lait chez la femme dans un organe iſolé, ont également lieu chez l'homme, mais dans le ſyſtême général. Plus ſouvent chez l'une & rarement chez l'autre (1), elles reçoivent une perfection nouvelle dans l'intérieur des mamelles. Que les élémens du lait ſoient ainſi confondus dans la maſſe générale des humeurs, c'eſt ſur quoi l'on ne peut former aucun doute dès que l'on accorde que ce mêlange a également lieu pour tous les autres fluides récrémens-excrémenteux. Laiſſons les exemples qui ne feraient qu'étendre une matière déjà trop longue, & venons-en à la ſécrétion.

---

(1) On a des exemples d'hommes gras & d'une texture molle qui ont eu du lait. On a vu des animaux mâles en avoir également, ſur-tout lorſqu'ils avaient été long-temps & fortement tettés par des petits. Ariſtote fait mention d'un bouc dans l'iſle de Lemnos, qui en rendait beaucoup, & dont on faiſait de fort bon fromage. Mathiole rapporte de pareilles hiſtoires. On a également vu des vierges qui en ont fourni une grande quantité. Henri de Heer fait mention d'une femme de plus de cinquante ans qui, depuis onze ans, n'était point accouchée, & dont les mamelles cependant ſe remplirent ſi abondamment de lait, qu'elle fut en état de nourrir un enfant. Les animaux ne ſont point exempts de ces ſingularités. Un poulain, qui perdit ſa mère, s'attacha à une jeune mule, & parvint, au bout de deux jours, à en tirer aſſez de lait pour remplacer juſqu'à la fin celui de la jument.

Le lait, déjà ébauché dans la maſſe circulante de nos humeurs (1) dès que toute voie lui eſt interdite vers la matrice par la contraction de ce viſcère après l'accouchement, eſt donc déterminé ſympathiquement vers les artères thorachiques & mammaires internes, avec d'autant plus de facilité, que, durant la groſſeſſe, ces vaiſſeaux plus dilatés portaient déjà aux glandes mammaires une ſéroſité propre à maintenir perméables les vaiſſeaux laiteux qui en naiſſent. Ces artères l'élaborent dans les glandes, le perfectionnent, & lui donnent un caractère d'animalité qui lui eſt propre. Les nerfs ne ſont point oiſifs dans ce travail de la Nature. Continuellement irrités par le frottement de la papille, ils déférent leurs douces émotions juſqu'aux vaiſſeaux des glandes qui ſont occupés à un ſi noble emploi (2). Peut-être y

(1) Le Journal des Savans, année 1684, fournit une preuve bien convaincante de l'exiſtence du lait précédemment à ſa formation dans les mamelles. On y lit qu'une jeune fille âgée de 20 ans rendait, par de petits puſtules, qui lui venaient à la partie ſupérieure de la cuiſſe gauche, autant de lait, bien conditionné, que les mamelles d'une nourrice en pouvaient rendre. On trouve également dans les Eſſais & Obſervations de Médecine d'Edimbourg, vol. 5, l'hiſtoire d'un enfant qui rendait une pareille matière par l'aine.

(2) Sthaal fournit une preuve de l'action des nerfs dans

verſent-ils leurs influences pour donner au produit de la ſecrétion une qualité balſamique que les Praticiens ſont ſi ſcrupuleux de lui conſerver lorſqu'ils le preſcrivent aux phthiſiques. C'eſt à l'unité d'action qui règne entre les puiſſances vaſculaires & nerveuſes, que l'on doit rapporter la louable mixtion des principes du lait. La frayeur, le chagrin, la colère enfin, viennent-ils mettre le déſordre dans l'économie, l'organe, quoiqu'en apparence iſolé, participe au trouble; une liqueur jaune, ſéreuſe ou corrompue remplace l'humeur douce dont elle ne peut remplir les fonctions (1).

Le lait ainſi ſéparé ſéjourne dans les vaiſſeaux laiteux & expanſibles que nous avons décrits. Leurs flexuoſités autour des plis de la papille empêchent l'effuſion de l'humeur; il n'y a que le plus fluide qui ſurmonte ces obſtacles, & ſort du mamelon comme une eſpèce de roſée. Le plus épais ne peut trouver iſſue que quand l'organe nerveux y diſpoſe la papille. Dans l'état d'extenſion qu'elle

---

la ſecrétion du lait. Il dit que pluſieurs nourrices lui ont aſſuré que, quand elles étaient tettées, elles éprouvaient la même ſenſation que ſi elles avaient une corde fort tendue de l'aiſſelle au ſein.

(1) J'ai vu dans les Indes une femme de diſtinction faire fouetter inhumainement la nourrice de ſon enfant pour une faute très-légère. La nourrice, peu après, donna un mauvais lait à ſon nourriſſon, qui ne tarda pas à être

acquiert alors ; chacun des canaux laiteux ſe déploie, & la moindre preſſion ſuffit pour faire jaillir de la ſommité le lait qui attend cette circonſtance néceſſaire à ſon excrétion (1). Quand elle n'a point lieu, comme chez les femmes qui éteignent leur lait, cette humeur eſt repriſe par les dernières diviſions des vaiſſeaux lymphatiques. Les expériences prouvent d'une manière évidente ce retour, & l'obſervation clinique donne lieu de croire que la matrice lui donne alors une iſſue.

Si l'on ſe rappelle ce que nous avons dit, non-ſeulement ſur la ſtructure des organes ſecrétoires du lait, mais encore ſur la manière dont ils rempliſſent leurs

---

travaillé d'énormes convulſions. Des châtimens auſſi inhumains que ceux-ci, ſont bien éloignés de nos mœurs. Les mêmes dangers menacent cependant les pauvres enfans que nous confions à des nourrices mercenaires, priſes dans la claſſe du peuple la plus ſujette à la colère. Mères ! que de raiſons vous rappelleraient au premier devoir de la Nature, ſi tant de vices ne vous en éloignaient plus puiſſamment encore.

(1) La ſecrétion du lait, telle que nous l'expliquons, n'eſt point hypothétique ; elle eſt fondée ſur des expériences que Vieuſſens, Manget, Nuck, Walther & Meckel ont tentées avec tout le ſuccès poſſible. Le mercure injecté dans la carotide d'une chienne qui mettait bas, a paſſé dans les tuyaux laiteux. L'injection faite avec la cire a eu le même ſuccès. Le mercure injecté dans le conduit laiteux a également pénétré dans les artères mammaires.

fonctions, on ſaura quel jugement l'on doit porter ſur une claſſe de médicamens qu'on trouve dans les matières médicales ſous le nom de *Galactopoiëtiques*, ou remèdes propres à faire venir le lait. Les Anciens croyaient que toutes les plantes qui fourniſſent une matière laiteuſe quand on en bleſſe le parenchyme, poſſédaient cette vertu. D'après une pareille opinion, ils preſcrivaient l'uſage de la laitue, du laitron, de la chondrille ou de l'hieracium, aux nourrices qui avaient peu de lait. Mais le prétendu lait que renferment ces plantes n'a aucune analogie avec celui qui ſe forme dans les mamelles; c'eſt un véritable ſuc réſineux, pareil à celui que donnent l'éſule, la tithymale, les feuilles de figuier, & autres plantes de ce genre. Il n'eſt pas plus lait que l'eau virginale qui ne doit ſon blanc laiteux qu'à la réſine de benjoin qui lui eſt entremêlé. Loin donc de reconnaître ces propriétés ſuppoſées à ces plantes, ainſi qu'au cerfeuil, à l'aneth, au fenouil, au ſureau ou au polygala; loin de croire pareillement que la bourrache & le perſil ayent une vertu contraire, nous ne conſidérons comme galactopoiëtiques, que les ſubſtances qui abondent en ſucs nutritifs, & deſquels les forces digeſtives peuvent tirer tout le parti poſſible.

ARTICLE II.

De la nature du lait.

LES premiers Médecins qui traitèrent de la nature du lait, le regardèrent, d'après l'opinion où ils étaient que les veines mammaires & hypogaſtriques communiquaient enſemble, comme un produit du ſang menſtruel que les mamelles élaboraient pour la nourriture de l'enfant. Cette opinion ſe ſoutint juſqu'à ce que l'Anatomie, plus cultivée, en eût fait voir la fauſſeté. Ceux qui leur ſuccédèrent, le conſidérèrent comme un véritable chyle dont les principes retenaient encore toutes les propriétés des ſubſtances alimentaires qui l'avaient fourni. Leur croyance était tellement établie à cet égard, que quand ils avaient quelques recherches à faire ſur le chyle, ils choiſiſſaient le lait pour objet de comparaiſon, comme pouvant par ſa quantité répondre davantage à leurs opérations. Le lait, ainſi que le chyle, n'était pour eux qu'une eſpèce d'émulſion végétale portée du ſyſtême de la chylification aux mamelles où elle trouvait iſſue. Pluſieurs Anatomiſtes, prévenus de cette opinion, aſſuraient même avoir trouvé des canaux qui, du conduit thorachique, allaient aux glandes mammaires pour y verſer le chyle qu'ils y avaient puiſé.

Quoique les injections & les diſſections que

l'on a faites ſcrupuleuſement juſqu'à préſent, tant ſur les cadavres que ſur les animaux vivans, n'aient point mis ces canaux en évidence, on n'en regarde pas moins encore le lait comme un véritable chyle. La plus légère comparaiſon de ces deux humeurs entre elles ſuffiſait cependant pour empêcher de les confondre.

En effet, ſi l'on abandonne à elle-même une certaine quantité de chyle, telle que celle qu'on peut retirer de l'ouverture du canal thorachique chez les grands animaux, il ne ſe dépoſe rien qui approche de cette ſubſtance ſaline & criſtalliſable qu'on nomme *ſucre de lait*. On n'y découvre point non plus aucune matière qui approche de la partie fromageuſe du lait. On a vu quelquefois, il eſt vrai, dans les épanchemens de chyle, une huile légère ſurnageante à leur ſurface; mais cette huile n'avait point cette conſiſtance butyreuſe qu'on obſerve dans celle que le lait donne. Si donc on rencontre dans le lait une ſubſtance ſaccharine, une caſ uſe qui fournit des ſels urineux à l'analyſe, une huile concreſcible, un mucilage ſoluble, un principe colorant d'une nature particulière, & que toutes ces matières, qui ont l'eau pour excipient, ne puiſſent ſe trouver dans le chyle, le lait n'eſt donc point comparable au chyle.

Cependant le lait provient immédiatement de ce fluide, ainſi que le prouve la prompte répro-

duction du lait chez les nourrices qui ayant été long-temps ſans manger, prennent des alimens ſucculens pour remédier à la diſette de cette humeur. D'ailleurs, cette même humeur tient trop ſouvent de la nature des alimens pour qu'on puiſſe douter de la proximité d'origine de ces deux le ſubſtances. Néanmoins, comme le chyle, tant qu'il eſt charrié dans ſes propres vaiſſeaux, n'a point les qualités du lait, il y a tout lieu de croire qu'il les acquiert dès qu'il eſt verſé dans le ſyſtême vaſculaire. Ce ſont les dernières ramifications des artères pulmonaires qui commencent à les lui donner, & généralement enſuite tous les vaiſſeaux artériels qui en continuent l'élaboration. Cette action, trop long-temps continuée, ne tarde point à lui donner un plus grand degré d'animalité : ce n'eſt plus un lait qui, dans les mamelles ou la matrice, eût reçu le caractère excrémenteux, mais un ſang dont les principes nouvellement formés vont ſervir de matière à toutes les ſecrétions.

S'il reſtait encore quelques doutes ſur la différence de nature du chyle & du lait, il ne faut, pour les diſſiper, que conſidérer les dangers où ſe trouvent les malheureuſes mères chez qui cette humeur ne trouve aucune voie d'évacuation. Comment un fluide auſſi doux que le chyle pourrait-il exciter des troubles pareils à ceux qu'on voit alors ſurvenir, lui qui coule paiſiblement dans un ſyſ-

tême de vaiſſeaux très-irritable, ſans y exciter le moindre déſordre ? C'eſt donc dans les mamelles de la femme que le lait, déjà travaillé, éprouve une dernière perfection qui le conſtitue une humeur vraiement excrémenteuſe, quoique nutritive pour l'enfant, au premier développement duquel il doit ſervir.

C'eſt aſſez avoir conſidéré ce que le lait n'était pas ; voyons actuellement ce qu'il eſt, & pour mieux connaître la mixtion de ſes principes, examinons ce que nous offre l'analyle naturelle de ce fluide.

Le lait, encore chaud & ſortant des mamelles, exhale une vapeur ſubtile, ou une eſpèce d'eſprit recteur qui lui eſt propre & qui contribue ſingulièrement à ſes bonnes qualités. C'eſt pour conſerver cet eſprit que les Médecins conſeillent aux phthyſiques de le prendre à la mamelle même ou au pis de l'animal qu'ils choiſiſſent.

Abandonné à lui-même, il ſe décompoſe alors d'autant plus promptement qu'il eſt plus nouveau, & que la ſaiſon eſt plus chaude. Le temps orageux facilite ſingulièrement cette décompoſition, & elle eſt plus prompte dans le lait des animaux ruminans, & plus lente dans celui de ceux qui ne ruminent pas. Elle a ordinairement lieu à une chaleur de 80° du thermomètre de Farenheit. Le lait devient alors acide, & cette acidité eſt d'autant plus grande,

que la coagulation eſt plus parfaite. Dans cet état, il ſe trouve partagé en trois ſubſtances, une de nature huileuſe qui ſurnage, on la nomme *crême*, une ſeconde blanchâtre, qui peu-à-peu ſe coagule & ſe dépoſe, c'eſt le *fromage*, & une troiſième qui ſert d'excipient à toutes les deux, c'eſt la *ſéroſité*.

Ce que le temps fait pour opérer la ſéparation de ces ſubſtances, la Chymie l'exécute par ſes différens menſtrues, mais d'une manière plus prompte. Les acides végétaux, tel que le vin, le ſuc de limon, de citron, la crême de tartre, le vinaigre, les minéraux; tels que l'eſprit de vitriol, l'alun, l'eſprit de nitre, &c., le coagulent, & l'alkali volatil le rediſſout. Cette coagulation du lait, par quelques-unes des ſubſtances que nous venons d'indiquer, peut avoir ſon utilité lorſqu'on deſire ſe procurer un petit lait aigrelet ou ſpiritueux dans certaines maladies inflammatoires ou putrides. Nous y reviendrons par la ſuite, lorſque nous conſidérerons le lait comme médicament.

Quand on cherche à coaguler le lait pour en employer le produit dans les uſages domeſtiques, on ſuit un procédé différent de celui que nous venons de rapporter. On y jette une pincée ou deux de ſommité de caille-lait jaune, ou de fleurs d'artichaud, ou bien on y délaye un peu de preſſure de veau; on expoſe le lait à une chaleur de 70° du thermomètre de Farenheit, & la coagu-

lation ne tarde point à s'opérer. Si l'on porte la chaleur à 80°, la partie caſeuſe & la butyreuſe ſe réuniſſent enſemble, ſe grumelant & ſe précipitant en floccons que l'on nomme *caillé*. On ramaſſe ce précipité, on le ſale, on le met à la preſſe pour lui donner une forme, & l'on obtient un fromage gras dont la bonté varie ſelon les divers procédés que l'on ſuit en le fabriquant. Quand on veut avoir des fromages qui ne ſoient pas gras, il faut préférer la ſubſtance fromageuſe, qui ſe ſépare ſpontanément des autres principes du lait dans l'analyſe naturelle de ce fluide, ayant ſoin d'enlever auparavant la crême qui le ſurnage.

On ſépare encore les parties conſtituantes du lait dans l'économie domeſtique par des moyens méchaniques propres à chaque pays. Dans le nôtre, on ſe ſert d'un cylindre de bois qu'on agite verticalement dans un vaſe de même matière qu'on nomme *Baratte*. Quand on n'a en vue dans l'opération que l'extraction du beurre, on ne travaille que ſur la crême qu'on prend alors en grande quantité. Ce mouvement continuel détruit l'adhérence de la partie butyreuſe avec le fromage ; & le beurre, ſurnageant alors, s'offre de lui-même pour être ſéparé. C'eſt aux anciens Scythes qu'on eſt redevable de ce procédé ſi ſimple ; ils appellaient *hippace* le fromage qui ſe dépoſait pendant leur opération. Ce qui reſte après l'extraction

du

du beurre, eſt un mélange de la partie caſeuſe avec la ſéroſité ; on le nomme *lait de beurre*. Ce produit eſt un peu aigre, & cette acidité provient de l'exaltation du corps ſucré que la ſéroſité tient en diſſolution. On peut arrêter le travail de la fermentation avant qu'il n'ait porté ce produit à l'aceſcence, de manière à en obtenir un ſpiritueux. On dit que les Ruſſes qui confinent à la Laponie, ont l'art de tirer une ſorte d'eau-de-vie, très-utile chez eux, du lait qui a ainſi fermenté. On a eu plus d'une fois occaſion d'obſerver en Suiſſe cette converſion des principes du lait en eſprit ardent, dans les grands travaux qu'on fait ſur cette ſubſtance comme objet de commerce. Il n'eſt pas rare d'y voir des hommes, & même des animaux domeſtiques, enivrés par une abondante boiſſon de lait de beurre.

Chacune des parties réſultantes de l'analyſe naturelle ou ſpontanée du lait, eſt encore ſuſceptible d'une nouvelle décompoſition, & donne des produits qu'une autre analyſe peut encore porter à une plus grande ſimplicité. Cette crême qui ſe ſépare d'elle-même des entrâves que lui donne la partie caſeuſe, n'eſt point une ſubſtance élémentaire ; c'eſt un beurre entremêlé de fromage, dont les procédés mécaniques ou l'analyſe menſtruelle le privent. L'économie domeſtique, qui ſouvent s'approprie les procédés chimiques,

ſans en connaître les cauſes, enlève au beurre ſes parties caſeuſes, en le ſalant ou en le faiſant fondre à un degré de chaleur aſſez vif. Le beurre, ainſi purifié, ſe garde plus long-temps.

Le beurre, autant pur qu'on peut l'obtenir par les procédés domeſtiques, a, lorſqu'il eſt frais, une conſiſtance qui tient le milieu entre la dureté & la moleſſe. Il n'a preſque point d'odeur, ſa ſaveur eſt douce & agréable, une faible chaleur ſuffit pour le fondre. Lorſqu'elle ſurpaſſe le degré de l'eau bouillante, il s'enflamme & ſe réduit en vapeur, preuve manifeſte qu'il eſt de la nature des huiles douces, graſſes & non volatiles que l'on retire par expreſſion de pluſieurs végétaux. Nous laiſſons aux Chimiſtes à nous dire ce que peuvent ſur cette ſubſtance leurs différens menſtrues, & à nous inſtruire ſur la nature des produits que l'analyſe en développe : un autre objet demande notre attention ; c'eſt le fromage. Tâchons d'en généraliſer les particularités.

Cette matière eſt la moins connue du lait. Les Analogiſtes l'ont crue de la même nature que le coalum du ſang, parce qu'elle en prend la forme. Mais on n'y découvre point, comme dans celui-ci, aucune ſubſtance fibreuſe : les acides ne la diſſolvent également point; on peut donc la regarder comme un mucilage animal, qui n'a d'autre analogie avec la lymphe, que ſa ſolubilité imparfaite dans les

alkalis. Ceux qui conſidèrent le lait comme une émulſion, croient que le fromage eſt le véritable lien ou l'intermède au moyen duquel la partie butyreuſe ou huileuſe reſte ſuſpendue & nage dans la ſéroſité. Mais où trouve-t-on la viſcoſité, la ductilité, la coagulabilité par la chaleur & par les acides, propriété inhérente aux mucilages auxquels une pareille opinion l'aſſimile ? M. Rouelle, qui a beaucoup travaillé ſur cet objet, trouve un rapport plus marqué entre cette ſubſtance & la matière glutineuſe du froment.

La ſéroſité eſt le dernier produit de l'analyſe ſpontanée & menſtruelle du lait. Quoiqu'en apparence plus ſimple que les autres, elle n'en eſt pas moins compoſée. Quand elle eſt dépurée par les filtrations & les clarifications réitérées, elle a une couleur verdâtre & jaunâtre qui la diſtingue d'un pur phlegme. Elle eſt plus légere que l'eau, elle a une ſaveur douce, ſucrée, & un principe odorant dont la nature n'eſt pas encore bien connue. Le feu, en en rapprochant les principes, lui donne une couleur plus intenſe, ſans en augmenter la peſanteur. L'évaporation au tiers permet la dépoſition de criſtaux jaunâtres & gros, qu'on purifie par pluſieurs diſſolutions & criſtalliſations. On les obtient alors ſous une forme régulière ; & en cet état on les nomme *ſucre de lait*, à cauſe de leur reſſemblance avec la ſubſtance ſaccharine que

l'*arundo ſaccharifera* ou la canne à ſucre fournit. L'eau-mère qui reſte après la criſtalliſation du ſucre de lait, contient une partie gélatineuſe qu'on peut amener à la ſolidité de la colle-forte. La conſidération des propriétés de cette ſubſtance donne lieu de croire qu'on doit lui rapporter la qualité nutritive du petit lait, auſſi bien qu'au ſucre de lait. Mais d'où peut provenir une telle matière ? On l'attribuerait à tort à la gelée que les ſubſtances alimentaires contiennent déjà, puiſque les végétaux qui ſervent de nourriture aux vaches, aux chèvres & aux autres animaux qui fourniſſent ordinairement le lait, n'en contiennent nullement. Quand cette eau-mère a donné tous ces principes, elle laiſſe dépoſer du tartre vitriolé & de l'alkali fixe.

ARTICLE III.

Des différences du lait relatives aux alimens, aux animaux qui le fourniſſent, à la mixtion de ſes principes, au temps du pârt où on le prend, &, par occaſion, du choix & du gouvernement des nourrices.

Nous ne nous ſommes point propoſés, dans cet article, de ſuivre ces différences du lait dans le plus grand nombre des animaux. Notre unique but eſt de ſpécifier les principaux caractères propres

aux diverſes eſpèces de lait qui ſont le plus en uſage, pour qu'on puiſſe choiſir, d'après les vues qu'on aura à remplir, celui qui paraîtra le plus convenable. Nous avons déjà touché les différences qui ont lieu dans un même animal, ſuivant les circonſtances que l'on ne peut ſouvent prévoir.

La nourriture influe beaucoup ſur ces différences (1), comme on peut le remarquer en conſidérant la diverſité d'alimens que prennent les animaux dont on le trait. Ainſi le lait aqueux & bleuâtre que donnent les vaches du Nord, n'eſt pas le même que celui que donnent les vaches de l'Eſpagne ou des Alpes. Le lait des vaches de la Sardaigne fournit la moitié de crême, pendant que celui des vaches de la Catalogne n'en donne que très-peu. Outre les différences permanentes qui tiennent à la nature de la nourriture ordinaire, le lait peut encore en avoir de paſſagères que les ſubſtances alimentaires ou médicamenteuſes, récemment priſes, lui ont donné. Ces différences n'ont pas peu ſervi à conſolider l'opinion de ceux qui ont regardé le lait comme un véritable chyle. Ainſi l'on a vu ce fluide devenir rouge pendant

(1) Galien ne l'ignorait point, il dit à ce ſujet : « Viridis herba ad aquas naſcens liquidius & modicum lac » ſuggerit, durior & montana apta eſt ad boni & multi lac- » tis generationem, omnia adſtringentia pabula acerbum & » alvum fiſtens lac præbent ».

l'uſage de la garance (1), de la confection alkermes, & devenir bleuâtre pendant celui de l'indigo. Le ſaffran lui a donné non-ſeulement ſon goût, mais encore ſon odeur (2). L'ail ſe fait ſentir dans le lait de vaches, quand l'eſpèce de cette plante, à feuilles étroites & à fleurs panniculeuſes, eſt abondante dans les bois de l'Alſace (3). La vertu purgative du tithymale a paſſé juſque dans le fromage fait avec le lait des vaches qui en avaient brouté (4). La gratiole rend également le lait purgatif ; quelques prairies d'Embrun ſont inutiles à leurs propriétaires par cette raiſon. Un enfant fut ſuperpurgé pour avoir tetté ſa nourrice qui avait pris un purgatif. Hippocrate dit à ce ſujet : *Mulier, capra elaterium aut cucumerem ſylvaticum comedentes, pueris purgatio.* Boërrhave aſſure qu'un enfant fut travaillé de violentes convulſions pour avoir ſucé la mamelle d'une nourrice qui s'était enivrée. De pareils exemples touchant les effets produits par les alimens ſur les qualités du lait, autoriſent les ſcrupules que l'on doit avoir relativement au ré-

(1) Tranſ. Phil. v. 49, n. 36.

(2) Charleton, Chyl. p. 19.

(3) Targioni. *In raggionament.* Lorr. Trait. des alim. tom 11, p. 177.

(4) Hagſtrœn, Médecin Suédois, a obſervé que les alliaires & la plupart des plantes ombellifères changent entièrement le goût du lait.

gime des nourrices. Mais ſi d'une part ils donnent lieu à nos inquiétudes, de l'autre ils nous avertiſſent des ſoins que l'on doit prendre pour ramener à une ſanté parfaite, par le moyen de leurs nourrices, des victimes que des maux héréditaires deſtinaient à une mort aſſurée. Ainſi l'on voit tous les jours les ſymptômes vénériens ou ſcorbutiques ſe diſſiper chez les enfans nouveaux-nés dont les nourrices ſubiſſent le traitement de la vérole ou du ſcorbut.

Le lait, quant à la mixtion de ſes principes, offre encore des différences relatives aux caractères individuels des animaux d'où on le trait, différences auxquelles les Praticiens ont égard quand ils preſcrivent le lait comme médicament. Spielman, Profeſſeur de Chimie à Strasbourg, eſt un des Médecins qui a étudié le plus ces différences. Il a comparé les parties conſtitutives du lait, non-ſeulement entre elles, mais encore avec celles qu'il avoit priſes du lait d'un autre animal. C'eſt de lui que nous avons emprunté l'analyſe ſuivante, ne pouvant porter dans de nouvelles recherches le ſcrupule à un plus haut point qu'il l'a fait.

Suivant ſes expériences, deux livres de lait de femme ont donné une once & demie de crême, ſix gros d'un beurre léger, une demi-once de fromage ; le réſidu ſéreux épaiſſi a peſé une once deux gros. La même quantité de lait d'âneſſe a

donné trois gros de crême, point de beurre, & ſeulement trois gros de fromage, & à-peu-près une égale quantité de ſéroſité. Ainſi ce lait a beaucoup moins de beurre & de fromage, & quelquefois plus de partie ſéreuſe, que le précédent. Pareille quantité de lait de jument a fourni trois gros de crême, point de beurre, deux onces un gros de fromage ; ce qui eſt le quadruple de ce qu'en a donné le lait de femme. Le réſidu ſéreux épaiſſi a peſé une once un gros. Ce lait contient moins d'eau que celui de femme, mais il a plus d'huile & plus de parties ſolides. Le lait de chèvre a donné une once de crême, trois gros de beurre, trois onces trois gros de fromage ; le réſidu évaporé a monté à ſix gros. Ce lait eſt donc plus maigre que celui de la femme, & plus gras que les autres ; il a plus de parties caſeuſes & moins d'eau. Le lait de brebis a donné deux onces de crême, quatorze gros de beurre preſque fluide, quatre onces de fromage très-viſqueux ; la ſéroſité épaiſſie a peſé ſix gros. Ce lait eſt donc plus gras que celui de femme, il eſt plus caſeux & moins aqueux. Enfin le lait de vache a donné deux onces quatre gros de crême, ſix gros de beurre très-ſolide, trois onces de fromage épais. La ſéroſité évaporée a laiſſé un réſidu peſant dix gros. Ce lait a donc plus de crême & de fromage que celui de femme, & il ne le cède qu'au lait de brebis pour la partie graſſe.

D'après ce que nous venons de dire, on peut ranger dans l'ordre ſuivant les différentes eſpèces de lait à raiſon de leur principe aqueux, en commençant par ceux qui en donnent le plus : le lait d'âneſſe, de femme, de jument, de chèvre, de vache & de brebis.

A raiſon du principe butyreux, celui de brebis, de vache, de femme, de chèvre, d'âneſſe & de jument.

A raiſon de la partie caſeuſe, celui de brebis, de chèvre, de vache, de jument, de femme & d'âneſſe.

A raiſon de leurs principes nutritifs, on pourra également ranger les féroſités dans l'ordre ſuivant, celle du lait d'âneſſe, de femme, de vache, de jument, de chèvre & de brebis.

Le temps plus ou moins éloigné de l'accouchement, apporte encore des différences notables dans la nature du lait. L'humeur qui pendant la geſtation s'était accumulée dans les réſervoirs laiteux, & qui même en ſortait ſous la forme d'une roſée féreuſe, jaillit, lorſque les ſources utérines ſont taries, en une eau blanchâtre, peu élaborée, que les Médecins appellent *coloſtrum*. Ce tariſſement des ſources utérines n'a guère lieu chez la femme, que vers le troiſième ou quatrième jour après l'accouchement. Le pouls s'élève alors ; les mamelles ſe tuméfient davantage, elles deviennent doulou-

reuſes ; tous les ſymptômes d'un dérangement général s'annoncent & conſtituent ce qu'on appelle *la fièvre de lait*. Cette fièvre eſt ordinairement ſi bénigne, qu'on peut en quelque ſorte la regarder comme un phénomène naturel médité pour une plus parfaite élaboration du lait. Avant que cette fièvre ne paraiſſe, les mamelles ne rendent qu'une eau blanchâtre ; mais, à meſure que les humeurs y abordent, à meſure auſſi les canaux ſe dilatent pour les recevoir, & les molécules du lait, en ſe proportionnant au calibre des tuyaux, deviennent & plus volumineuſes & plus colorées ; les parties caſeuſes & butyreuſes ne trouvant aucune réſiſtance à leur admiſſion.

Le *coloſtrum* ne contient que peu de beurre uni à une très-petite quantité de parties caſeuſes qui ſe dépoſent d'elles-mêmes. Il a quelque choſe d'âcre & d'urineux qu'on ſoupçonne tenir de la nature du ſel ammoniac. C'eſt à cette qualité qu'on attribue le vomiſſement & le dévoyement auxquels ſont expoſés les enfans nouveaux-nés qui le prennent. Ces évacuations, loin d'être nuiſibles à l'enfant, le purgent d'une matière noire poiſſeuſe, qui ſouvent lui occaſionne des tranchées. L'eau ſucrée ou miellée & les ſirops laxatifs qu'on preſcrit ſouvent pour provoquer la ſortie de ces matières, n'ont jamais le ſuccès que l'on doit attendre de ce lait encore imparfait. Loin donc

de le refuſer à l'enfant, d'après l'opinion des Anciens qui le regardaient comme vénéneux, on doit au contraire le leur donner pour qu'il puiſſe remplir les indications que la Nature a eues en vue en le formant.

A meſure que la fièvre diminue, à meſure auſſi le *coloſtrum* prend plus de couleur & de conſiſtance ; il devient enfin un lait propre à nourrir l'enfant qui doit le ſucer. Quand la lactation approche de ſon terme, le lait perd de ſa couleur, ſes qualités balſamiques ſe détériorent, & enfin les mamelles ne rendent plus qu'une ſéroſité inſipide. Le lait bien conſtitué eſt celui que les mamelles rendent dans l'intervalle de deux termes que nous venons de conſidérer, tous ſes principes étant alors dans une juſte proportion.

Pris dans ce temps, le lait offre encore des différences qui méritent attention, quand il en faut choiſir un pour nourrir l'enfant. Quelquefois il abonde en ſéroſité ; mais, s'il paſſe aiſément alors, il en eſt moins nutritif. D'autre fois les parties butyreuſes excèdent, & alors il eſt ſuſceptible d'occaſionner trop d'embonpoint, & toutes les maladies que les Pathologiſtes obſervent venir de l'uſage des alimens gras. Celui où la partie caſeuſe domine, peut produire les maladies qui proviennent de la denſité des humeurs & de leur glutioſité. Les différences du lait, conſidérées comme

aliment de l'enfant, pouvant donner lieu aux maladies dont nous parlons, il eſt eſſentiel d'indiquer les caractères auxquels on pourra reconnaître celui qui eſt le moins capable de les produire.

Le meilleur lait pour la nourriture de l'enfant, doit être d'un blanc mat, & avoir une conſiſtance moyenne. Quand on en met une goutte ſur l'ongle, elle ne doit laiſſer en tombant qu'une tache blanchâtre. Il faut rejetter le lait qui caille aiſément ſur le feu ; car il eſt à craindre qu'en ſe décompoſant également dans l'eſtomac, il n'occaſionne, avant que les ſucs gaſtriques & bilieux n'aient pu le diſſoudre, des coliques fâcheuſes, ou qu'il ne fomente une diſpoſition vermineuſe qui ne ſe fût jamais manifeſtée ſans cette circonſtance.

Lorſqu'il s'agit d'un objet auſſi important que la nourriture d'un enfant nouveau-né, les ſentimens de commiſération envers un être qui implore nos ſoins pour ſa conſervation, doivent nous porter à conſulter tous nos ſens pour connaître quelle eſt celle qui lui peut être la plus convenable. Nous ne ſerions point néceſſités à un pareil examen, ſi les mères, compatiſſantes aux beſoins de leurs enfans, ne leur refuſaient pas la plupart du temps une mamelle riche du don que la Nature prend tant de peine à former. Mais, comme elles ont ſouvent

recours aux victimes que l'indigence leur amène de toutes parts pour remplir le plus beau de leurs devoirs, voyons les moyens de s'aſſurer de bonnes ou mauvaiſes qualités du lait de celles-ci.

On doit d'abord le goûter pour ſavoir s'il a cette ſaveur douceâtre & un peu fade qu'on doit rechercher dans un bon lait : pour peu qu'il ſoit âcre ou trop ſucré, il faut le rejetter. La déguſtation ne doit point ſe faire ſur une goutte, mais bien ſur une pleine cuillerée, qui, en ſe répandant uniformement dans la bouche, interrogera bien mieux chaque papille de la langue, que ne l'eût fait un moindre volume. Avant de goûter ainſi le lait, il faut être à jeun, de peur que les rapports d'une digeſtion qui s'opère, ne ſe mêlent au lait, & n'en altèrent la nature. Il ſera même bon de porter le ſcrupule juſqu'à nettoyer la bouche pour débarraſſer la langue des impuretés qui nuiraient aux impreſſions que le lait doit exciter. L'odorat s'aſſurera également des bonnes ou des mauvaiſes qualités de l'eſprit recteur qui s'exhale du lait, lorſqu'il eſt encore chaud. Les yeux doivent auſſi conſidérer juſqu'aux moindres nuances de la couleur. Ils feront rejetter celui qui ſera roux, jaune ou bleuâtre, le premier étant ordinairement rance, & le ſecond trop aqueux.

Il ne nous ſuffit pas d'avoir expoſé les marques auxquelles on diſtinguera un bon lait d'avec un

mauvais, il nous faut encore, pour completter la matière, indiquer les ſignes certains qui feront reconnaître les nourrices qui peuvent fournir le meilleur.

1°. Il faut qu'elles ſoient d'un âge moyen : trop jeunes, leurs corps n'ont point atteint le degré de conſiſtance & de force propres à faire de bons nourriſſons, & leur lait manque des qualités propres à y réuſſir. Trop âgées, elles ſont ſujettes à diverſes infirmités ; leur lait ſe détériore, il eſt trop ſec, & l'obſervation démontre qu'il eſt ſujet à donner la pierre. L'âge moyen ſe prend depuis vingt ans juſqu'à trente-ſix.

2°. Qu'elles ſoient ſaines; ſi elles ſont attaquées de quelques maladies, elles ne peuvent que les communiquer à l'enfant. On juge qu'une nourrice eſt bien portante quand elle a un coloris frais, vermeil, que ſon haleine eſt douce, ſans aucune odeur, quand ſes dents ſont nettes & bien blanches, ſes gencives bien colorées, que ſes chairs ſont fermes & ſon habitude bien ſoignée.

3°. Les nourrices d'un tempérament ſanguin ſont préférables à toutes les autres. Quand on ne peut s'en procurer de ſemblables, on tâchera que le choix tombe ſur celles dont le tempérament approche le plus de celui de la mère.

4°. Il faut rechercher celles dont la blancheur de la peau eſt relevée par l'ébène de la chevelure.

Quoique ces femmes aient de petites mamelles, elles n'en fourniſſent pas moins de bon lait. Le lait d'une nourrice à cheveux gris eſt âcre, il eſt d'expérience qu'il donne le dévoyement ; celui d'une blonde eſt trop aqueux ; celui d'une rouſſe ſent l'aigre, & ſe coagule aiſément.

5°. On doit rejetter toutes celles qui ſentent de la bouche & qui ont des dents gâtées, l'enfant continuellement careſſé & même nourri des alimens qu'elle lui mache, abſorberait, avec la vie, les ſemences de la mort. Toujours dans une atmoſphère infectée, l'air que ſes poumons recevraient, lui en porterait toutes les mauvaiſes influences.

6°. Les nourrices doivent être au huitième jour de leurs couches au moins, pour que le ſang ait eu le temps de ſe dépurer, & que le lait ait la conſiſtance convenable au nourriſſon.

7°. Autant qu'il eſt poſſible, il faut prendre le lait d'une ſeconde ou troiſième couche de préférence à celui d'une première, afin d'être sûr que les nourrices ne manqueront pas au milieu de l'ouvrage. On peut cependant ſe mettre au-deſſus de cette règle quand d'ailleurs les nourrices ont toutes les qualités requiſes ; mais, comme ce ſont les préjugés qui l'ont établie, il eſt difficile de l'abolir.

8°. Il ne faudra pas renvoyer les nourrices parce que leurs règles leur auroient pris pendant la lac-

tation, car le lait qu'elles donnent peut être tout auſſi bon, quand d'ailleurs elles ſe portent bien.

Ce n'eſt point aſſez que les nourrices aient toutes les qualités que nous venons de rapporter pour que leur lait ſoit bon, il faut encore que le régime & la conduite qu'elles tiennent puiſſent contribuer à le former tel. On ne ſaurait donc trop veiller ſur leurs mœurs, ainſi que ſur leurs paſſions; l'expérience qui n'a que trop ſouvent confirmé combien les inclinations peuvent ſe tranſmettre aux enfans avec le lait, annonce quelle doit être la continuité des ſoins à cet égard. Il ne faut pas toujours défendre aux nourrices les approches de leurs maris, ſur-tout à celles dont le ſyſtême de la ſenſibilité eſt ſuſceptible d'une vive impreſſion. En effet, ayant continuellement à la penſée l'objet de leurs deſirs, l'impoſſibilité de s'en procurer la jouiſſance ſuffit alors pour les faire tomber dans des affections hyſtériques dont les ſuites ſont toujours fâcheuſes à l'enfant. Les alimens des nourrices ne doivent point être trop recherchés, tels que ceux que l'induſtrie apprête pour ſatisfaire le goût épuiſé des grands; ils doivent être pris dans la claſſe des ſubſtances ſimples, telles que celles qu'une vie aiſée offre à l'habitant des campagnes. Un vin généreux doit tempérer la fadeur de l'eau qui ſans lui débiliterait trop les organes digeſtifs.

Les Médecins à qui l'on confie le choix des nourrices, ne ſont pas ſeulement ſcrupuleux ſur

les

les articles que nous venons de conſidérer, ils le ſont encore ſur l'état des mamelles qui fourniſſent le lait. A une ſphéricité régulière ils tâchent d'allier une conſiſtance moyenne. Entre les deux extrêmes, quant au volume, ils choiſiſſent toujours le milieu. Ils veulent que l'eſpace qui ſépare chaque mamelle ſoit bien ouvert, que le bouton qui ſort de l'aréole ſe termine à un pouce de ſon origine par un ſommet arrondi d'une manière inſenſible, & qu'il conſerve toujours la couleur qu'il emprunte de l'aréole. Ils diſent que ce bouton ne doit ni excéder, ni être moindre que l'étendue preſcrite, & qu'il doit ſaillir de la groſſeur du petit doigt.

La circonſtance la plus ordinaire eſt celle où les mamelons ſont déprimés. Ils ont quelquefois la forme de ces groſſes verrues, qu'on appelle *poireaux*, & leur conſiſtance eſt auſſi dure que celle de la corne. Il s'amaſſe à leur extérieur une craſſe qu'il faut avoir ſoin d'ôter pour rendre libres les orifices des conduits laiteux. On y parvient en enduiſant la ſurface du mamelon d'une pomade compoſée de parties égales de cire vierge, d'huile d'amandes douces & de blanc de baleine. On enlève cet enduit le lendemain en le lavant avec une petite éponge imbibée d'une forte ſolution de ſavon, & l'on réitère ce petit panſement pluſieurs jours de ſuite, juſqu'à ce que le mamelon ſoit ſouple & net. Quand le peu de ſaillie du mamelon

eſt le ſeul obſtacle qu'on trouve chez la nourrice; on tente alors de le former en le ſuçant. La bouche eſt le meilleur moyen qu'on puiſſe employer à cet effet. On la remplace, quand quelque raiſon s'oppoſe à ce qu'on y ait recours, par différentes machines de verre ou d'autre ſubſtance, que l'on nomme *ſuçoirs*. A la campagne on ſe ſert tout ſimplement de pipes à fumer ou d'une machine de fer blanc qui en a la forme. On emploie encore de petites bouteilles de verre à large goulot; on les échauffe ſuffiſamment pour raréfier l'air qui eſt au-dedans, ayant ſoin que le goulot ſoit le partie la moins chaude de la bouteille. On répète ce procédé pluſieurs fois le jour, & l'on baſſine chaque fois le mamelon avec du vin tiède, ſucré ou miellé, pour fortifier la peau qui eſt très-ſujette à être écorchée. Pour éviter que le mamelon ne s'affaiſſe dans l'intervalle des panſemens, on le couvre avec un étui fait exprès, & ouvert par le bout, pour laiſſer échapper le lait qui pourrait couler. On a ſoin que la partie qui appuie ſur le ſein, ſoit un peu cave, pour ſe modeler à ſa forme, ce qui ne peut que contribuer encore plus à la ſaillie du mamelon. Le bord qui appuie ſur l'aréole, ne ſera point trop mince, de peur d'entamer la peau; il ne ſera point non plus trop épais, crainte de contondre les parties adjacentes.

ARTICLE IV.

Des maladies auxquelles donnent lieu les dérangemens qui ſurviennent à la ſecrétion du lait.

LA preuve la plus convaincante qu'on puiſſe donner du caractère véritablement excrémenteux du lait, eſt la foule de maux qui aſſiègent la malheureuſe mère, pour peu que cette humeur trouve obſtacle à s'échapper par les couloirs qui lui ont été deſtinés. Un chyle plus élaboré que celui qui coule dans le ſyſtême lymphatique du méſentère, & qui n'aurait point reçu d'autres préparations que celles qui lui ſont néceſſaires, pour être converti en ſang, pourrait-il produire les accidens terribles que l'obſervation journalière ne nous offre que trop ſouvent ? Les couches ont été heureuſes ; la mère, tranquille dans ſon lit, ſe repaît d'un plaiſir qu'elle a quelquefois acheté bien cher par les peines qu'elle a éprouvées tout le temps de ſa groſſeſſe & pendant ſa délivrance. Les parens conſidèrent dans le nouveau-né un rejetton qui un jour pouſſant de nouvelles branches, étendra & multipliera leur exiſtence. La joie eſt peinte ſur le viſage de chacun ; mais tout-à-coup une autre ſcène ſe préſente, la triſteſſe chaſſe la gaîté, les ris & les plaiſirs diſparaiſſent. Vous demandez la cauſe d'un changement ſi ſubit ; ouvrez les rideaux,

& voyez dans ſon lit la malheureuſe mère aux priſes avec la mort. Un accident imprévu a tari les ſources lactées, & l'humeur errante, à l'évacuation de laquelle ſe refuſent tous les excrétoires, opprime un viſcère dont la vie requiert l'entière liberté. Nous ne conſidérerons point ici, d'une manière particulière, l'affection nouvelle qui ſurvient à chaque partie ſur laquelle le lait ſe dépoſe. Notre but eſt de préſenter en perſpective les accidens les plus fâcheux qui ſurviennent alors, laiſſant au Praticien à relever des couleurs de la vérité les endroits peu apparens du tableau que nous en offrons.

L'organe par excellence, celui d'où dérive la cauſe de l'activité des autres, l'organe que s'eſt choiſi pour demeure le principe ſublime qui nous anime, l'organe enfin qui ſera à jamais l'écueil où viendront ſe briſer les efforts du Phyſicien qui cherche les cauſes de ce qu'il admire ; le *cerveau*, quoique mis à l'abri des agens extérieurs qui peuvent lui nuire, ne l'eſt pas de l'irruption de la matière laiteuſe. Répandue uniformement dans les ondes de ſang que le cœur lance au loin, cette matière le choiſit pour être le théâtre de ſes fureurs, quand une diſpoſition antécédente de l'organe l'y détermine. Les phénomènes d'une ſenſibilité & d'une irritabilité augmentées ſe manifeſtent d'abord. La ſuperficie du cerveau & de ſes membranes entrent

en éréthiſme, le pouls ſe reſſent du trouble de la machine ; les idées ſe dérangent, & tous les ſymptômes d'une phrénéſie paraiſſent. La matière laiteuſe, en abordant de toute part, vient augmenter la ſtâſe & changer l'éréthiſme en une inſenſibilité parfaite. Le pouls bat pleinement, les ſens ſont aſſoupis, & toute la machine eſt dans un accablement dont elle ne peut ſe relever, à moins que l'art ne vienne enlever le poids ſous lequel elle ſuccombe.

Il eſt un autre organe que les côtes environnent de toute part, deſtiné par la Nature à recevoir de l'atmoſphère une ſubſtance ſubtile ou l'*aura vitalis*, ſi néceſſaire à l'exiſtence de la machine, le caractériſer ainſi, c'eſt nommer le *poumon*. Pour peu qu'une diſpoſition héréditaire ou acquiſe, ou qu'un vice ſpontané favoriſe le déſordre, le lait peut également s'y fixer. Les ramifications des artères pulmonaires le dépoſent dans ſon tiſſu ſpongieux, & ſouvent, en s'accumulant d'une manière ſubite, la difficulté de reſpirer, l'expectoration plus ou moins chargée, l'oppreſſion plus ou moins grande, la douleur plus ou moins ſourde ſont autant de ſymptômes qui viennent annoncer au Médecin un rétabliſſement ou une mort aſſurée (1).

(1) Ce que nous diſons ici ſur les déſordres auxquels

Depuis la bouche juſqu'à l'ouverture qui tranſmet au-dehors les reſtes informes du produit de la digeſtion, s'étend un canal que les alimens parcourent pour ſubir les préparations auxquelles la Nature les a aſſujettis, avant qu'ils ſoient en état de fournir l'humeur plaſtique qui doit réparer les pertes de la machine. Les Anatomiſtes ont donné différentes dénominations aux diverſes parties de ce canal. C'eſt un ſpectacle qui tient du prodige que celui que nous offrent celles qu'on nomme *inteſtins grêles*, quand on les conſidère chez un animal dans le temps de la digeſtion. Les ſources veineuſes & artérielles s'entremèlent enſemble d'une manière ſi variée & ſi rapprochée, qu'à peine les intervalles qu'elles laiſſent peuvent recevoir la tête d'une épingle. Un fluide blanc parcourt une ſérie de vaiſſeaux qui lui ſont propres, & qui forment un lacis qui eſt comme ſurajouté à celui que les ondes purpurines du ſang traverſent. Des nerfs & un tiſſu celluleux, recouvert de fibres charnues,

---

donne lieu la métaſtaſe du lait, n'eſt point le produit de l'imagination. On ouvrit en 1773 une femme-de-chambre de Madame de Sartine, qui mourut ſubitement à la première ſortie après ſes couches. Les poumons furent les ſeuls viſcères qui manifeſtèrent à l'extérieur quelques vices. Leur ſection fit découvrir un véritable lait qui engorgeait toute leur ſubſtance, la moindre preſſion le faiſait ruiſſeler de toute part.

entrelacent & lient tous ces vaiſſeaux qui s'ouvrent par un orifice capillaire à l'intérieur du canal. Une membrane empruntée du péritoine contient le tout & l'attache à la colonne épinière, en prenant le nom de *meſentère*. Mais, comme il ne s'agit point ici de ſatisfaire notre vue par le brillant tableau que nous offre le laboratoire de la digeſtion, montrons les déſordres que vient y produire l'humeur laiteuſe errante que nul autre viſcère ne veut recevoir. Les inteſtins ſe reſſerrent, leur tunique charnue eſt dans un ſpaſme continuel, l'eſtomac partage le déſordre, les vomiſſemens fréquens indiquent ſes ſouffrances, le ſyſtême artériel du meſentère porte à la ſommité de ſes branches l'humeur laiteuſe ; elle ſuinte à l'intérieur du canal, & donne lieu à des coliques que le dévoyement accompagne, ou elle tranſude au-dehors & s'épanche dans l'intérieur du ventre, pour former cette collection lacteo-aqueuſe que les Praticiens déplorent être ſi rebelle à leurs remèdes (1).

(1) Cet épanchement a ſouvent lieu dans le baſſin, entre les ligamens larges de la matrice, & dans le tiſſu cellulaire qui occupe les lombes ; on l'a vu ſurvenir pluſieurs mois, un an même après l'accouchement. Le ſang qu'on tire dans ces cas, eſt ſouvent couvert d'une couche de lait aſſez épaiſſe.

Heureux quand les troubles de la Nature ne ſont point intérieurs ! Le mal eſt ſous les yeux, la ſommité des doigts en parcourt toute l'étendue, & indique au Praticien le remède auquel il doit recourir pour le vaincre ; c'eſt ce qui arrive quand le lait ſe dépoſe ſur les membres, ou à l'extérieur du corps (1). La fièvre & tous les autres ſymptômes fébriles l'annoncent, une région du membre ſe tuméfie ; du foyer de la tumeur s'élèvent des maſſes plus ou moins groſſes, diſtinctes, dures, inégales, dont le contour varie beaucoup, & qui ſouvent forment comme un chapelet. Ces maſſes paraiſſent & diſparaiſſent alternativement pour occuper une autre partie ſur laquelle elles opèrent les mêmes effets. Le moins

(1) Quelquefois toute l'habitude du corps participe de cet engorgement, & le lait abonde tellement, qu'il ſort par tous les excrétoires. Les ſeins, la veſſie, le vagin lui livrent paſſage, & la ſalive même en eſt empreinte. La peau eſt luiſante, tendue, sèche & blanche comme l'ivoire ; auſſi peut-on regarder cet état comme une véritable anaſarque laiteuſe. S'il y a quelques ulcères ouverts à l'extérieur, le lait prend cette voie, & ſort doué de toutes ſes propriétés conſtitutives. Souvent il s'en forme lui-même de nouvelles, comme on l'obſerve dans les ophtalmies laiteuſes. Quelquefois, porté avec le ſang ſur les membranes tendineuſes & aponévrotiques qui retiennent les muſcles en leur ſituation reſpectives, & décompoſé par la chaleur de la fièvre qui en altère les principes, il devient cauſe des migraines, des douleurs rhumatiſmales qui tourmentent tant les malades.

fâcheux de ces engorgemens, eſt celui des mamelles que le peuple nomme *Poil*, dans l'erreur où il eſt que chaque conduit excréteur de l'organe eſt bouché par un poil (1). Cet engorgement a également lieu chez les femmes qui nourriſſent, comme chez celles qui ne nourriſſent pas. Il eſt ſouvent accompagné d'une ſuppuration qu'il eſt difficile d'arrêter.

Mères qui refuſez de ſouſcrire aux loix générales de la Nature (2), ſi la conſidération des

---

(1) Alſaharavius, Médecin Arabe, eſt l'auteur de cette fable. Proſper Martianus lui a donné beaucoup de crédit. Il va même juſqu'à croire que des ſubſtances plus volumineuſes ont pu être rejettées ainſi avec le lait. Il cite un Chirurgien qui retira de la papille une tige de la chicorée qu'une femme avait mangée la veille, & un enfant dont les ſelles étaient furfuracées, parce que ſa nourrice ne mangeait que du pain de ſon.

(2). On trouve dans les *Nuits Attiques* d'Aulugelle, livre XII, chap. I, un paſſage qui a trop de rapport au ſujet actuel, pour que nous n'en faſſions pas mention. Le Philoſophe Favorinus, étant allé voir un Sénateur dont la femme venait d'accoucher, en prit occaſion de diſcourir ſur l'important objet de l'allaitement maternel. Après avoir dit à l'accouchée tout ce qu'on peut rapporter en faveur d'un pareil devoir, il continua ainſi : « Si tous ces dangers » ne font ſur vous qu'une légère impreſſion, qu'au moins » l'intérêt le plus cher de votre cœur vous réveille & vous » touche. Faites attention que la mère qui abandonne ſon » fruit, qui l'éloigne d'elle & le livre à l'étrangère, rompt

maux que vous occaſionnez à vos enfans, en leur refuſant le préſent dont vos organes ſe ſont enrichis pour eux, que la perſpective du tableau que nous venons de vous offrir, vous ramène à votre devoir. Les plaiſirs bruyans auxquels vous permet de vous livrer votre refus, valent-ils la tendre émotion que vous éprouverez à le remplir ? N'objectez point la perte de vos charmes qu'il va occaſionner, ni le coloris de vos traits qu'il pourra ternir; l'obſervation eſt contre vous, & cet égoïſme doit diſparaître quand la tendreſſe maternelle commande. Ayez toujours devant les yeux les obligations que vous avez contractées envers la Société, & n'oubliez jamais que vous lui êtes autant reſponſable des qualités du cœur de votre enfant, que de celle du corps. En puiſant la nour-

---

» elle-même ce lien ſi doux d'affection & d'amour dont la » Nature ſe ſert pour attacher l'ame des enfans à celle » de leurs parens, ou du moins qu'elle l'affaiblit & le re- » lâche étrangement. Car dès que vos yeux ne rencontre- » ront plus ce fils que vous avez exilé, vous ſentirez » s'amoïr peu-à-peu & s'éteindre enfin ces flammes ſacrées » de l'amour maternel dont rien, dans le cœur des bonnes » mères, ne peut arrêter l'impétuoſité & l'énergie. Vous » n'entendrez plus ces murmures toujours renaiſſans d'in- » quiétude & de tendreſſe, & le ſouvenir d'un enfant donné » à la nourrice, s'effacera preſqu'auſſi vîte que ſi la mort » l'avait arraché de vos bras ».

riture dans une ſource étrangère, ce fils à qui vous penſez avoir tranſmis le courage & la magnanimité de vos ayeux, ou la tendreſſe & la compatibilité qui font votre partage, vous donnera peut-être lieu un jour de vous appercevoir de votre erreur. Les qualités du cœur, n'en doutez pas, ſe tranſmettent avez l'aliment de la vie. Eh ! qui a mieux ſenti cette vérité que Virgile, lorſqu'il fait dire à l'infortunée Didon, qui avait employé tout ce que la tendreſſe peut ſuggérer à un amour non ſatisfait pour fléchir Enée & le détourner de ſon départ ?

Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide : ſed duris genuit te cautibus horrens
Caucaſus, hircanæque admôrunt ubera tigres (1).

Nous avons ſuffiſamment conſidéré le lait chez la femme, comme humeur excrémenteuſe ; nous allons actuellement l'examiner ſous un autre point de vue chez l'enfant, c'eſt-à-dire, comme principe alimentaire, propre à développer ſes organes, & comme cauſe de maladie, quand des vices relatifs à ſa quantité ou à ſa qualité viennent intervertir le travail de l'évolution.

---

(1) Non, ta mère jamais ne fut une Déeſſe,
Perfide époux ! ni ton père un Troyen ;
Le Caucaſe en fureur t'a vomi de ſon ſein,
Et ta bouche a ſucé le lait d'une Tigreſſe.

CHAPITRE II.

Du lait par rapport à l'enfant au développement duquel il est employé.

QUAND on considère l'exacte correspondance que nous avons observé entre les organes secrétoires du lait & la matrice, on ne doit plus être étonné de voir manquer ce fluide chez les animaux où l'on ne trouve, au lieu de viscère, qu'un simple conduit de passage étendu de l'ovaire à l'orifice extérieur qui doit transmettre l'œuf au-dehors. Mais la Nature qui leur a refusé l'appareil propre à le séparer, a bien dédommagé leurs petits par le soin qu'elle a eu de placer dans leurs enveloppes une substance alimentaire analogue à celle que nous examinons. Elle y est en assez grande quantité pour suffire à développer les organes & les rendre propres à tirer parti d'une nourriture à portée de laquelle la mère a soin de les placer. C'est ce qu'on observe chez les insectes, les oiseaux, & la plupart des poissons & des reptiles. Ainsi, en formant les organes secrétoires du lait, le Souverain-Être n'a eu en vue qu'une très-petite partie des animaux. Les fonctions que devaient remplir ces animaux, pour concourir à l'ordre établi dans

l'Univers, demandaient néceſſairement cette diſpoſition qui ne ſe trouve point chez les autres deſtinés à des néceſſités différentes.

Article I.

Du lait conſidéré chez l'enfant comme principe alimentaire.

Tout eſt ductile, lâche & mou chez l'enfant nouvellement né, à raiſon de la prodigieuſe quantité de vaiſſeaux qui ſont perméables à leurs fluides reſpectifs. Les os qui ſont les parties les plus ſolides du corps, ne préſentent qu'un lacis de vaiſſeaux ſanguins qui jouent d'une manière merveilleuſe à leur intérieur comme à leur extérieur. Les cartilages qui limitent les os, ſe carnifient pour ainſi dire, ainſi que l'atteſtent les belles tentatives de Ruiſch, quand l'injection paſſe des os juſque dans leur propre ſubſtance. Par-tout ce ne ſont que zônes, gerbes, houpes, panicules & réſeaux vaſculaires qui communiquent enſemble, & forment un labyrinthe dont tous les détours ſont parcourus par les ondes du ſang. Mais ces merveilles, que l'œil ne ſauroit ſe raſſaſier de conſidérer, ne ſont pas de longue durée. Elles diſparaiſſent à meſure que l'humanité franchit l'eſpace mis entre l'enfance & la virilité. La cauſe première de ce changement réſide chez l'enfant dans les principes

nutritifs du lait que la force de la vie élabore, & diſtribue à chacune des parties de ſon corps. Les principes de cet aliment, que la Nature a aſſimilé à la faibleſſe des organes naiſſans, s'identifient avec les fibres, & à meſure que cette pénétration s'opère, il ſurvient une ſolidité nouvelle qui de plus en plus oppoſe ſes efforts à la force centrale. Il y a tout lieu de croire que la ſubſtance caſeuſe la plus travaillée eſt celle du lait qui eſt deſtinée à une ſi belle fonction. On ſait que cette ſubſtance peut s'épaiſſir & devenir aſſez dure pour ſouffrir le ciſeau du ſculpteur. On l'emploie même pour cette raiſon à luter les fêlures des vaiſſeaux chimiques, ſans que l'action d'un grand feu puiſſe la lui ôter. Eh ! pourquoi refuſerait-on de croire qu'elle puiſſe être abſorbée par le ſyſtême chyleux de l'enfant, & parvenir dans ſon état de première combinaiſon juſque dans les organes à développer ? Ne voit-on pas les glandes du méſentère dans le carreau en être ſurchargées de manière à ne pouvoir livrer paſſage au chyle qui y aborde continuellement, malgré l'uſage ſi utile de la bile dans ces coagulations du lait. Le petit lait qui contient un mucilage & une ſubſtance ſucrée également nutritive, en eſt le véhicule. La partie caſeuſe excédante à la mixtion du chyle, en leſtant pour ainſi dire le ſyſtême inteſtinal, en ſollicite les contractions, & s'amoncèle peu-à-peu dans les gros inteſtins pour former les matières fécales.

Le lait qu'on doit préférer à tout autre comme le plus propre à opérer tous ces changemens, eſt ſans contredit celui de la mère. Toutes les parties ſont proportionnées à la délicateſſe des organes de l'enfant. Elles ont reçu chez elles un degré d'animaliſation qui n'attend chez le nourriſſon qu'une dernière modification pour parvenir à ſa perfection (1). Malgré toutes ces bonnes qualités, le lait cependant peut produire de mauvais effets quand il eſt pris en trop grande quantité pour que les organes puiſſent le digérer. On doit donc

(1) Souvent cependant ce lait manque, & la mère ne peut remplir un devoir pour lequel elle ſe ſent un penchant naturel. Quelques-unes préfèrent alors de donner à leurs enfans le lait de vache ou de chèvre, dans la certitude où elles ſont qu'aucun vice n'en altère les bonnes qualités. Elles le font prendre au pis de l'animal même, ou elles le donnent avec un biberon, le coupant plus ou moins, ſelon les circonſtances, avec une légère eau d'orge, ſucrée ou miellée. Mais ſouvent ce genre de nourriture ne remplit point l'objet pour lequel on y avait recours; les enfans dépériſſent, & c'eſt ce qui arriva dans les tentatives de M. de Chamouſſet à cet égard. On remédiera à cet inconvénient en réduiſant en poudre fine, du pain deſſéché au four; on en délaye une certaine quantité dans du lait coupé avec l'eau d'orge, ſuffiſamment pour en faire une crême légère ſemblable à celle de riz. On fait prendre à l'enfant cette crême quatre ou cinq fois par jour en petite quantité avec une cuillère.

veiller ſcrupuleuſement à ce que l'eſtomac n'en ſoit jamais ſurchargé ; & pour éviter un pareil inconvénient, il ſera convenable de mettre au moins un intervalle de deux heures entre chaque allaitement : de cette manière, le lait a le temps d'être digéré, & les mamelles celui d'en former un nouveau. Quand l'eſtomac le rejette trop ſouvent ſous forme de grumeau, il eſt bon, une heure avant, de donner la mamelle, de faire prendre à l'enfant une cuillerée d'eau de canelle ſimple, dans laquelle on mêle dix à douze grains d'yeux d'écreviſſes, pour abſorber la quantité excédante d'acide que les ſucs bilieux ne peuvent vaincre. A meſure que le temps du ſévrage approche, on peut entremêler au lait qu'on donne, quelques panades ſimples, ou une bouillie faite avec la farine de malt. Cette farine provenant d'un grain déjà fermenté, ne peut, comme la bouillie ordinaire, donner naiſſance à la ſaburre viſqueuſe & acide qui occaſionne tant d'accidens. Ainſi, par l'uſage continué d'un lait de bonne qualité, & par les alimens ſimples que nous venons d'indiquer, quand ſes organes permettent d'y avoir recours, l'enfant acquiert de plus en plus de la force. Ses petits membres s'arrondiſſent, une graiſſe grumelée ſe dépoſe ſous le tiſſu de ſa peau ; ſes chairs prennent plus de conſiſtance ; ſes os ſe durciſſent pour ſoutenir tout le poids de

l'édifice

l'édifice qu'ils doivent bientôt ſupporter. Les organes de ſes ſens ſe développent, ſon oreille eſt attentive aux doux ſons de la voix maternelle, ſes yeux commencent à conſidérer les objets qui l'entourent ; rien cependant ne les fixe encore. Les ris viennent folâtrer ſur ſon viſage, ſa main commence à careſſer celle à qui il a coûté tant de peine. Quelques jours encore, & ſes jambes lui permettront de chercher ou de fuir ſa mère, en faiſant éprouver à celle-ci ce doux plaiſir que le Taſſe a ſi bien décrit (1). A meſure que le cœur déploie ſes forces pour produire ces changemens, la bouche s'orne de deux rangées de petits os qui viennent en relever l'incarnat par le blanc émaillé de leur ſubſtance. La Nature prévoyant qu'il faut à l'enfant une nourriture plus ſolide pour fournir au continuel accroiſſement de ſes organes, les fait ſortir à meſure de l'une & de l'autre mâchoire, pour épargner au petit individu les douleurs terribles que leur apparition ſimultanée eût occa-

(1) Vorrai dunque pur Silvia,
Dai piaceri di Venere lontana
Menarne tu queſta tua giovanezza ?
N'el dolce nome di madre udirai,
Ne intorno ti vedrai vezzoſamente
Scherzare i figli pargoletti ? Ah cangia
Cangia, prego, conſiglio
Pazzarella che ſei, *L'Aminta del* TASSO.

ſionnées. C'eſt alors que les ſources laiteuſes doivent être détournées de l'enfant (1). En tariſſant chez la mère, leur deſſéchement la force à remplacer l'aliment rare qu'elles fourniſſent encore à ſon nourriſſon, par un autre dont il puiſſe tirer un meilleur parti.

Article II.

Du lait conſidéré comme principe de maladie chez l'enfant.

Quand les parties intégrantes du lait ſont dans une juſte proportion, & que les organes digeſtifs du nouveau-né jouiſſent de toute la force qu'ils doivent avoir dans une bonne conſtitution, la digeſtion de cet aliment eſt facile, & tous les changemens qui dépendent de cette coction, ne ſont troublés par aucun accident. Mais ſouvent le ſyſtême alimentaire de l'enfant eſt preſque ſans énergie ; ou le lait qu'il prend abonde en molécules épaiſſes & groſſières, l'un de ſes principes

(1) Ce temps commence au huitième mois ; mais ordinairement on ne sèvre l'enfant qu'à dix mois & même plus tard. En Canada, les femmes allaitent leurs enfans juſqu'à quatre & cinq ans. Il eſt d'expérience que les enfans qui tettent trop long-temps, ſont lourds & ſtupides ; & que ceux qui ſont trop peu de temps à la mamelle, ſont au contraire faibles, délicats & vivent peu d'années.

l'emporte ſur les autres, ou la quantité qu'on lui en donne, ſurpaſſe la force de ſes organes. De-là naiſſent différentes maladies, qui ſont d'autant plus difficiles à guérir, qu'on les néglige dans le commencement, & que lorſqu'elles ſont aſſez graves pour fixer l'attention, les enfans refuſent les remèdes qui pourraient encore les diſſiper. C'eſt vraiſemblablement la conſidération de tous ces déſordres qui avait entraîné Van-Helmont, l'homme de ſon temps le plus adonné aux paradoxes, à regarder le lait comme la plus mauvaiſe nourriture pour les enfans. Après avoir donné les raiſons qui appuient ſon opinion, il termine par dire dans ſes écrits : *Odi infantum nutritionem per lac intentatam.*

Quand la débilité du ſyſtême digeſtif eſt inhérente à la première conſtitution, le lait, quelque louable qu'en ſoit la mixtion des principes, ſéjourne alors dans les premières voies. Les ſucs biliaires & pancréatiques, dont l'activité eſt émouſſée, ne peuvent en diſſoudre les coagulations ; l'air qui ſe dégage lors de la digeſtion, & qui ne peut entrer qu'en partie dans une combinaiſon nouvelle, ſe répand dans toute la continuité du canal alimentaire, & en tendant uniformement le ventre, il contribue à former le principal ſymptôme de la tympanite. Les enfans, comme s'ils ſoupçonnaient l'aliment qui leur eſt

deſtiné capable d'augmenter tous leurs maux ; n'ont recours que rarement à la mamelle. Quand cette débilité n'eſt point portée à un trop haut point, les accidens ſont moins à craindre & cèdent plus facilement aux remèdes. Le moindre de tous eſt le vomiſſement de caillots blanchâtres dont la nature eſt la même que celle du fromage, ou un dévoyement dont les matières ont les mêmes apparences. Ces évacuations ont également lieu chez les enfans de la conſtitution dont nous parlons, comme chez ceux que les nourrices ſurchargent de lait, quoique d'ailleurs ils jouiſſent d'un bon tempérament.

Quelquefois la ſenſibilité des organes, loin d'être affaiblie en pareilles circonſtances, n'en eſt que plus vive. Les réſeaux nerveux de l'eſtomac & des inteſtins, continuellement agacés par les coagulations caſeuſes, ou par l'acrimonie rance ou acide qui ſe développe alors, communiquent leur affection à toute la machine, & l'on voit dans ces cas toutes les parties du petit enfant travaillées de mouvemens convulſifs qui font naître les ſentimens de la commiſération chez l'homme le plus inſenſible.

Les effets de cette débilité d'organes ne ſont pas toujours bornés à la continuité du canal alimentaire que le lait doit parcourir ; des parties plus éloignées en éprouvent encore les atteintes,

& par le genre d'affection qu'elles reçoivent, elles donnent lieu à diverſes maladies dont les ſymptômes, quelques compliqués qu'ils ſoient, proviennent d'une ſeule cauſe qu'on ſoupçonnait à peine. Ainſi, malgré que les principes du lait aient pu vaincre, dans une pareille conſtitution, les obſtacles qui s'oppoſaient à leur abſorption, par les villoſités de la membrane inteſtinale, toutes les difficultés ne ſont point pour cela ſurmontées. Ils ont encore à parcourir une ſérie nombreuſe de vaiſſeaux qui viennent former le labyrinthe que l'on obſerve dans les glandes du méſentère avant de parvenir au canal thorachique, & delà être verſé dans le torrent de la circulation. La partie caſeuſe ne peut trouver dans ces détours, & notamment dans les glandes du méſentère, que des cauſes propres à la retarder. Naturellement lente, viſqueuſe, ſes élémens ſe rapprochent, quelques vaiſſeaux, encore ouverts, prennent ce qui eſt plus fluide; ce qui eſt plus denſe s'unit & s'identifie, pour ainſi dire, avec les parois vaſculaires, & en tuméfiant les glandes, leur donne une ſolidité qui équivaut à celle du marbre. Delà l'origine de ces chapelets glanduleux que les doigts du Praticien diſtinguent dans le bas-ventre de pareils enfans.

L'acide du lait qui, chez les enfans bien portans, s'échappe avec la matière de la tranſpiration

à meſure qu'il ſe développe, reſte ſouvent dans ces cas confondu avec les humeurs. Il concentre ſes effets ſur les organes de l'oſſification, & diſſout la terre crétacée que les vaiſſeaux y avoient dépoſée pour donner aux os la ſolidité que demandaient les fonctions des parties molles qui doivent les recouvrir. On voit alors l'épine ſe déformer, les extrémités ſpongieuſes des os longs ſe gonfler, les chairs devenir molles, & refuſer de ſoûtenir un édifice dont la charpente n'offre elle-même aucune réſiſtance. Ces accidens qui ordinairement ne paraiſſent que vers la fin de l'allaitement, ſe diſſipent quelquefois inſenſiblement, quand la force de la vie prend le deſſus, & qu'on obſerve ſcrupuleuſement les conſeils qui peuvent l'y déterminer.

Souvent la Nature appelle ſes forces pour vaincre cette acidité avant qu'elle ne ſoit parvenue à produire des effets inſurmontables. Le ſyſtême vaſculaire eſt irrité, la fièvre s'allume, tous ſes ſymptômes l'accompagnent, & la peau ſe couvre de nombre de puſtules qui ſont autant de moyens médités pour évacuer une cauſe dont les effets euſſent été plus fâcheux, ſi elle n'avoit été combattue. La plupart des Auteurs qui ont écrit ſur les maladies des enfans, n'ont point été inſenſibles à la cauſe première de tous ces déſordres, & c'était pour la combattre par des remèdes qui lui fuſſent

entièrement oppoſés, qu'ils preſcrivaient ſi fréquemment les abſorbans. Ces remèdes, quoique bien indiqués dans quelques circonſtances, ſont devenus funeſtes dans beaucoup d'autres, par la mauvaiſe application qu'on en a faite (1).

Quand les principes nutritifs du lait ne ſont pas aſſez abondans pour ſuffire à l'emploi que les organes de l'enfant doivent en faire, différens déſordres ſurviennent, leſquels ſouvent ſe confondent avec ceux que nous venons de remarquer. Le plus ordinaire de tous eſt le maraſme, ou la conſomption. Dans ces cas l'enfant ſe deſsèche; ſon ventre ne préſente aucune dureté, ſes joues & ſes yeux ſe cavent, il eſt avide d'une mamelle qui ſouvent eſt à ſec, & le peu de nourriture qu'il prend, loin de ſervir à ſon développement, eſt conſumé par le feu de la fièvre.

Les parties butyreuſes & caſeuſes, ſouvent trop abondantes, ſont également ſuſceptibles, en ſéjournant dans le duodénum, & n'étant point aſſez tôt travaillée par l'énergie de la bile, d'acquérir une rancidité propre à exciter la conſtriction de l'orifice du conduit choledoque, & ainſi donner lieu,

(1) Nous ne connaiſſons point de meilleurs moyens dans ces cas, que d'évacuer d'abord les premières voies, & de preſcrire enſuite de l'infuſion d'une pincée de fleurs de jacée, ou l'eſpèce de violette qu'on nomme *penſée*.

pour peu que cette cauſe perſiſte, à un déſordre dans la ſecrétion de la bile. La jauniſſe qu'on obſerve ſi ſouvent chez les enfans nouveaux-nés à qui l'on donne un lait trop vieux, ne reconnaît point d'autres cauſes. D'autres fois ces effets, au lieu d'être opérés dans le duodénum, ont lieu dans toute la continuité du canal alimentaire, & l'action augmentée des inteſtins excite des dévoyemens dont les matières ſont jaunâtres, verdâtres, entremêlées de longs filamens caſeux, & ſouvent ſurmontées d'une couche butyreuſe aſſez ſenſible. Cette circonſtance demande les purgatifs doux & notamment ceux qui ſont ſous forme ſyrupeuſe, tels que le ſyrop de chicorée compoſé, ou celui de fleurs de pêchers. En général, cette claſſe de remèdes, les abſorbans, les anthelminthiques, & les eaux aromatiques & ſpiritueuſes peuvent être regardés comme les ſeuls remèdes propres aux maladies courantes des enfans, quand ils ſont judicieuſement preſcrits.

Nous pourrions étendre davantage le nombre des maladies que nous venons de conſidérer, en en parcourant les eſpèces ; mais nous terminerons ici leur énumération, n'ayant voulu que crayonner l'eſquiſſe d'un tableau pris dans la Nature même, & offrir en groupe les accidens fâcheux qu'occaſionne chez les enfans un lait de mauvais caractère.

CHAPITRE III.

Du lait examiné chez les adultes de différens ſexes.

Si le lait peut produire dans l'enfance les changemens que nous avons vu ſurvenir à la machine, quand il a les qualités qui lui ſont convenables, que ne doit-on point eſpérer de ſon uſage chez l'adulte dont la complexion faible & délicate l'approche de cet âge ? Ses bons effets dans pareilles circonſtances ont été connus de tout temps & comme aliment & comme médicament, ainſi que le conſtatent les deux vers d'Ovide :

Lacte mero veteres uſi memorantur & herbis
Sponte ſuâ ſiquas terra ferebat... (1)

Cette nourriture ſimple, avec le miel, était celle qu'eſpéraient nos premiers pères dans la terre promiſe. Elle était pareillement celle des Homolgiens, eſpèce de Pithagoriciens, ſi l'on s'en rapporte à Homère.

Le lait eſt encore pour des nations entières, & principalement pour les habitans des montagnes, la

(1) On dit que les Anciens ſe nourriſſaient de lait
Et d'herbes que ſans art la terre leur offrait.

nouriture journalière & fondamentale que la nature de leur climats leurs deſtine (1). Ils en travaillent & modifient les produits ſous un aſſez grand nombre de formes. Il faut parcourir les chalêts de la Suiſſe ou les déſerts de la Tartarie & de l'Arabie pour être témoin des ſoins qu'on apporte à ſa préparation. Cependant une pareille nourriture, qui n'eſt tempérée que par un pain épais de bled noir, ou de chateigne chez les montagnards du Limouſin, des Alpes ou de la Suiſſe, loin de contribuer à la ſoupleſſe & à la ſvelté des membres, ne fait que les endurcir & ôter aux ſens leur vivacité. Auſſi voit-on ces peuples oppoſer à la gaieté, à la légèreté & à la vigueur des habitans des pays vineux, une pareſſe & une peſanteur qui tient ſouvent de la ſtupidité. Il eſt à préſumer que les voyages continuels de quelques hordes de Tartares qui ne vivent que du lait de leurs jumens, parent à ces inconvéniens auxquels ne peuvent remédier les montagnards par leur genre de vie & par la poſition des lieux qu'ils habitent. Le meilleur moyen donc de s'oppoſer à cette mélancolie ou

(1) La principale nourriture des habitans du Thibet, eſt le lait de leurs beſtiaux, dont ils font des fromages. Ils ſe nourriſſent encore de farine d'orge & de pois, à laquelle ils ajoutent un peu de beurre. *An account of the kingdom of Thibet in a letter from John Sterwart to M. Pringle. Philoſoph. Tranſact. for the year 1777.*

à ce noir des idées auxquels ſont ſujets ceux qui ſe fixent à la diète lactée, eſt l'exercice fréquemment répété. On pourrait croire, & peut-être avec raiſon, d'après ce penchant à la réflexion que le régime lacté occaſionne, qu'un des meilleurs moyens de ſe faire à la vie méditative, ſerait l'uſage du lait. Auſſi eſt-il l'aliment de beaucoup de Brames qui, dans les Grandes-Indes, comme ici nos Anachorettes, étudient au fond des déſerts les ſublimes principes de leur religion. J'ai vu ainſi près Poulpara, aux environs de Surate, un Fakir qui menait une vie abſolument contemplative & ſilencieuſe depuis vingt ans qu'il s'était fixé au lait de buffle, que lui apportaient tous les jours ceux de ſa ſecte que ſon genre de vie édifiait.

Quand le lait paſſe aiſément, qu'on le prend modérément, & qu'on remédie aux inconvéniens que ſon uſage occaſionne, on eſt étonné de voir les perſonnes, même les plus robuſtes, & celles qui ont l'eſprit le plus vif, au-lieu de ſentir un affaibliſſement dans leurs facultés corporelles & ſpirituelles, en éprouver au contraire une nouvelle vigueur. On eſt également étonné que des perſonnes auparavant voraces, s'accoutument à la ſobriété & aux fatigues que ce genre de diète exige, & qu'elles contractent de l'indifférence & même du

dégoût pour les alimens ordinaires. Galien (1) cite l'exemple d'un homme qui a vécu cent ans en ſe fixant à ce régime. Il mêlait à ſon lait tantôt de la mie de pain ou du miel, d'autres fois il ſe contentait ſeulement de le faire cuire, en y jettant quelques pincées de thym. Buchener rapporte pareillement celui d'une fille qui ne prit que du lait coupé pendant ſix ans. Le célèbre Vincent Placcius, Profeſſeur d'Hambourg, ne vécut également que de lait.

Il eſt d'expérience que le lait diminue ſinguliérement l'appétit, vraiſemblablement en inviſquant la ſurface intérieure de l'eſtomac par ſon principe butyreux; mais c'eſt alors un défaut qu'il partage avec les mets que les plantes potagères fourniſſent. Souvent il relâche trop le ventre, d'autre fois il le reſſerre; en général, il convient peu, non-ſeulement à eux qui font uſage de vin, mais encore à ceux dont la fibre eſt faible & lâche.

Article I.

Du lait conſidéré comme ſubſtance diététique.

Le lait dont nous nous occuperons particulièrement dans cet article, eſt celui de vache. Ce lait eſt le lait par excellence; c'eſt celui dont on parle

(1) De ſanitate tuendâ, *lib.* 5, *cap.* 7.

dans les ouvrages diététiques, lorſqu'on n'en détermine point l'eſpèce. Il eſt vraiſemblable que la facilité de ſe le procurer eſt la cauſe de cette prééminence qu'on lui a donnée ſur les autres; car, dans les pays où les chèvres, les femelles des chameaux & les jumens ſont plus communes que les vaches, le lait de ces animaux a la préférence ſur lui. Le lait de la femelle du buffle eſt très-uſité dans l'Inde, quoiqu'il ſoit moins bon que celui de vache. Tavernier dit qu'il y a des femelles qui en rendent par jour juſqu'à vingt-deux pintes. Hippocrate recommandait le lait de chienne pour exciter les mois & chaſſer le fetus. Dioſcoride l'a également conſeillé; mais l'autorité de ces Auteurs n'a jamais pu lui donner cours, ainſi qu'à celui de truie.

SECTION I.

Du lait de vache & des règles à obſerver dans ſon uſage, & généralement dans la diète lactée.

QUAND on ſe met au lait de vache (1), il faut prendre l'animal dont on le trait, jeune de préférence à un vieux qui ne fournirait qu'un lait moins balſamique. On veillera à ce qu'il ſoit bien ſoigné,

(1) Ce que nous diſons ici de la vache doit également s'entendre de tous les animaux dont on prend le lait.

nourri habituellement à la campagne, & dans de bons pâturages, autant qu'il ſera poſſible (1), ou du moins dans une étable bien aérée & pourvue d'une litière fraîche que l'on renouvelle fréquemment. Il s'en faut de beaucoup que les vaches qu'on garde dans les fauxbourgs des grandes villes pour fournir au lait qu'elles conſomment, jouiſſent de ces avantages ſi eſſentiels à leur ſanté & à la bonté de leur lait. Le lait eſt meilleur quelques ſemaines après que la vache a mis bas & tant qu'elle en donne abondamment, que dans les premiers jours, &

(1) Les différences que le lait préſente ſelon que l'animal ſe nourrit plus ou moins de végétaux frais, ſont très-ſenſibles dans les climats de la Zône-Torride, où les ſaiſons, au-lieu d'être partagées en quatre, comme en Europe & dans les Zônes tempérées, le ſont en deux, celle de la ſéchereſſe & celle des pluies. Pendant la première, qui dure ordinairement neuf mois de l'année, tous les végétaux ſe deſſèchent; la terre, manquant d'eau, ſe fend de toute part; & le travail de la végétation languit, même dans les jardins arroſés à force de bras. On ne nourrit alors les beſtiaux que de roſeaux & d'herbes sèches; auſſi leur lait eſt-il, dans cette ſaiſon, peu riche en principes butyeux. On n'en retire qu'une petite quantité, dont on ne fait qu'un mauvais beurre & un médiocre fromage. Mais lorſque la ſaiſon des pluies arrive, la terre s'enrichit d'une verdure nouvelle que les animaux broutent avec d'autant plus de plaiſir, qu'elle leur avait été refuſée depuis long-temps, & leur lait ne tarde point à manifeſter, par ſes bonnes qualités, la différence que ce changement de régime apporte.

lorſqu'il commence à diminuer. Celui d'un bête pleine & en chaleur doit être rejetté, vu la grande exaltation de ſes principes & ſa trop grande aquoſité.

Il importe beaucoup à la bonté du lait qu'il ſoit trait & conſervé dans des vaiſſeaux propres, & qui ne puiſſent lui communiquer aucune qualité nuiſible. Le Gouvernement s'eſt donc ſagement conduit en proſcrivant tous les vaiſſeaux de cuivre qu'une ignorante routine laiſſait ſubſiſter dans le commerce de cette denrée. Mais combien de perſonnes en ont été la victime juſqu'à ce que ſes yeux aient été deſſillés à cet égard.

On recommande encore de prendre le lait du même animal, quand on doit en faire long-temps uſage. Ce conſeil n'eſt pas ſans fondement. Il ſe trouve en effet des eſtomacs dont la ſenſibilité eſt ſi exquiſe, qu'ils diſtinguent très-bien les laits traits de divers individus. Il en eſt même qui portent la délicateſſe au point de ne pouvoir ſupporter celui auquel ils ne ſont point accoutumés. Les perſonnes qui ne peuvent vivre qu'en livrant leurs organes au plus haut point de vibratilité dont ils ſont ſuſceptibles, ſont celles chez qui l'on obſerve cette ſingulière délicateſſe de tact; auſſi feront-elles bien d'avoir chez elles l'animal dont elles voudront prendre le lait.

On ordonne le lait comme ſubſtance diététique, moins dans la vue de remédier à des maux

préſens, que pour prévenir ceux qui ſont futurs. On eſt moins ſévère alors dans le dernier cas ſur l'exactitude du régime que dans le premier.

On ſe contente de joindre le lait comme aſſaiſonnement aux alimens ſimples qu'on preſcrit. Ainſi l'on allie au riz, aux œufs, aux pâtes d'Italie, & à nombre d'autres mets, cette ſubſtance qui, en plaiſant au palais, ne fait qu'ajouter à leur qualité nutritive. Les cuiſiniers de nos jours, qui emploient encore actuellement, comme du temps d'Athènæus, tous les moyens de rendre nouveaux & agréables à nos ſybarites des alimens qu'ils ont tant & tant de fois tourmentés, ſuppléeront ici aux omiſſions préméditées (1). On unit encore le lait à l'infuſion de thé, de café ou d'écorces de cacao, & l'on prend le matin ce mélange comme repas, ou comme une ſimple boiſſon. Quelques perſonnes y ajoutent un peu d'eau-de-vie pour rendre ce mélange plus ſupportable à leur eſtomac. On l'emploie auſſi de cette dernière manière dans les ſéchereſſes habituelles de poitrine, en le mêlant à l'infuſion de fleurs de bouillon blanc ou à la décoction d'orge mondé. Le lait, ainſi pris, a l'inconvénient de lâcher quelquefois le ventre, ou il donne lieu à des rapports nidoreux. L'air

(1) Voyez *Athenæus de lactariis operibus panificiis.*

qui

qui ſe dégage lors de ſa digeſtion, ſouvent gonfle l'eſtomac, ou paſſant par le pilore, il ſe répand dans tout le ſyſtême inteſtinal, & manifeſte ſa préſence par des tranchées & des borborygmes auxquels il donne lieu. Les excrémens ſortent à différentes fois délayés, jaunâtres & abſolument ſemblables aux évacuations qu'un purgatif excite. De toutes les infuſions qu'on mêle au lait, celle qui s'oppoſe le plus communément à cette eſpèce de purgation, eſt celle du café. Cet effet laxatif du lait s'obſerve principalement chez les perſonnes robuſtes qui n'y ſont point accoutumées, & dont les alimens ordinaires ſont d'une nature groſſière & humectés d'un vin généreux & âpre. Les perſonnes faibles, au contraire, ſoit qu'elles entremêlent le lait à leur nourriture, ou qu'elles le prennent ſeul par régime, éprouvent une affection entièrement oppoſée à celle que nous venons de conſidérer. Elles ſont conſtipées, & cet accident eſt pour la diète lactée un inconvénient qu'il eſt facile de corriger. Les Anglais, dans leurs Comptoirs de l'Inde, uniſſent le lait au vin à partie égale; ils aſſaiſonnent ce mélange avec le ſucre, la canelle & la muſcade, & le prennent pour conforter leurs eſtomacs que les boiſſons chaudes de thé & les chaleurs continuelles du climat énervent. Ils l'uniſſent encore avec la boiſſon fort uſitée chez eux, qu'ils nomment *punch*.

Quoique l'on puiſſe allier l'uſage du lait aux autres alimens, il vaut toujours mieux le preſcrire ſeul, quand on veut remplir plus promptement les indications pour leſquelles on l'ordonne. On choiſit ordinairement, pour le prendre, la ſaiſon du printemps. Au commencement de cette ſaiſon, la terre ſe couvre d'herbes ſucculentes qui n'attendent pour former le lait, que l'opération des organes de l'animal qui va les brouter. Les mouvemens qu'il ſe donne pour ſe la procurer, augmentent le ton de la fibre dont la douce énergie eſt requiſe pour la perfection de cette humeur. L'air embaumé de la campagne, en paſſant dans ſon ſang, vient ajouter une richeſſe nouvelle à cet aliment. Quand on ne peut profiter de cette ſaiſon, la réflexion indique l'automne qui en approche le plus. Mais quand le genre d'affection demande une continuité dans le remède, la ſéchereſſe de l'été ou le froid de l'hiver ne doivent alors apporter aucun délai à ſon uſage.

Quand on ne prend le lait qu'une fois le jour, on choiſit le matin de préférence au ſoir ſans en trop donner de raiſon. Il ſemble cependant qu'il vaudrait mieux le prendre vers ce temps que le matin, les occupations de la matinée ne pouvant que nuire à la facilité de ſa digeſtion. On a vu des perſonnes qui ne pouvaient ſupporter le lait le matin, le digérer très-bien le ſoir. Quand on le prend

vers ce temps, il faut avoir ſoin que l'eſtomac ſoit dans une vacuité parfaite, autrement le lait ſe mêlant avec les reſtes d'une digeſtion encore imparfaite, ne pourrait répondre aux vues que l'on s'eſt propoſées.

On eſt dans l'uſage de purger au commencement ceux qui ſe mettent au régime du lait. Cette coutume eſt aſſez indifférente quand il n'y a aucun ſigne d'impureté dans les premières voies ; mais pour peu que la langue ſoit chargée, que les ſignes propres aux différentes eſpèces de ſaburre en indiquent quelques-unes, il eſt de la prudence de faire précéder un purgatif ou deux à l'uſage du lait. Le laboratoire de la première digeſtion purgé des immondices qui l'inviſquaient, en ſera plus propre à l'abſorbtion des particules nutritives, qu'il ne l'eût été ſans cette précaution. Il ſera même convenable de réitérer la purgation une quinzaine de jours après l'uſage du lait, pour enlever tout ce qu'une digeſtion imparfaite de ce fluide aurait pu laiſſer accumuler dans les inteſtins. Souvent en effet les coagulations de ce fluide qui ont réſiſté à l'action de la bile, ſéjournent dans les cellules du colon, & y acquièrent quelquefois la dureté de la pierre. On trouve chez les Obſervateurs l'hiſtoire de concrétions ſtercorales qui n'avaient d'autre baſe que ces coagulations. Les Médecins, pour éviter ces accidens,

ſconeillent d'unir au lait quelques eaux minérales légères qui contiennent quelques principes alkalins, toutes les fois que les urines ou les excrémens ſortent difficilement, & qu'il y a des ſignes d'une acidité trop développée. Les perſonnes dont le tempérament approche du bilieux, feront bien de ſe purger plus ſouvent que les autres. Les pilules d'extrait de rhubarbe, à la doſe de vingt à trente grains, données tous les trois ou quatre jours, ou cette ſubſtance pulvériſée & mêlée à quelques marmelades, réuſſiſſent alors ſingulièrement bien.

Quand on ſe met entièrement au lait, la première attention qu'on doit avoir, eſt de ſe priver de tout aliment & de toute boiſſon qui pourraient s'oppoſer aux bons effets qu'on en attend. Cependant, comme l'on porte rarement la rigueur juſqu'à ce point, l'on mêle, comme nous l'avons déjà dit, les ſubſtances farineuſes, fermentées ou non fermentées, au lait qu'on choiſit comme le meilleur. Le matin, une taſſe de lait pur ou coupé d'environ ſix onces d'eau, à midi une ſoupe faite avec deux ou trois tranches de pain & environ dix à douze onces de lait, le ſoir un riz clair avec une égale quantité de lait, à ſept heures encore une taſſe ſemblable à celle du matin en ſe couchant, un tel emploi du lait forme une diète lactée, non-ſeulement propre à remplir les vues médicales qu'on ſe propoſe, mais encore convenable pour ſoutenir les forces & l'embonpoint.

On a coutume d'interdire à ceux qui obſervent la diète lactée mixte, toutes les ſubſtances qui peuvent cailler le lait. Cette interdiction eſt-elle fondée ſur des faits ? Si l'on interroge l'expérience, on trouve qu'elle lui eſt entièrement contraire. Puzos & Raux qui en ont tenté pluſieurs à ce ſujet, ont toujours trouvé le lait caillé dans l'eſtomac, avant qu'il ne fût paſſé dans les inteſtins pour y ſubir une digeſtion parfaite. J'ai toujours obſervé la même choſe toutes les fois que j'ai conſacré des animaux ſaturés de lait à la recherche des voies du chyle. Ces expériences prouvent que dans l'état naturel, le lait ſubit une véritable digeſtion à la manière des alimens ſolides, preuve nouvelle qu'il eſt d'une nature différerente du chyle qui ne contient rien d'excrémenteux. Les acides ne peuvent donc nuire pendant l'uſage du lait par la coagulation qu'ils pourraient produire, puiſque cette coagulation a toujours lieu. On a vu quelques perſonnes ne jamais mieux digérer le lait qu'autant qu'elles le mêlaient à des acides tel que celui de limon. On dit que ce mélange eſt ordinaire en Italie ; il l'eſt dans l'Inde où les chaleurs du jour jettent dans l'accablement. Haën, en Allemagne, alliait toujours l'élixir de vitriol à la diète lactée, & il ne rapporte aucun accident qui ſoit réſulté d'une pareille méthode.

Ceux qui obſervent la diète lactée pure, comme

ceux qui la mélangent, doivent éviter les veilles trop long-temps continuées. Ils doivent fuir les exercices trop violens, & n'offrir leur encens à Vénus que le plus rarement poſſible. Leur ame doit toujours être dans cette ſécurité & ce calme qui font une des principales jouiſſances du Philoſophe. Ils doivent éviter l'air humide & froid comme la chaleur exceſſive.

Le lait, quoique pris d'après les indications qui le demandent, ne réuſſit pas toujours. Si cependant il donne lieu quelquefois à de légers accidens, ce n'eſt pas ſouvent une raiſon d'en diſcontinuer l'uſage, puiſque ſouvent ils diſparaiſſent, quoique l'on continue de le prendre. Aſſez ordinairement auſſi la ſuppreſſion du lait ne diſſipe point les accidens qui peuvent venir d'une toute autre cauſe. C'eſt au Praticien à bien diſtinguer ces cas les uns des autres, afin de régler alors la conduite qu'il doit tenir. En général, quand les gonflemens d'eſtomac, les nauſées, la perte d'appétit, les ſueurs, les maux de tête, la fièvre ou ſeulement une partie de ces accidens ſurviennent, il faut en ſupprimer ou en ſuſpendre abſolument l'uſage. Un purgatif, donné dans ces cas, fait ſouvent diſparaître tous ces accidens qui perſiſtent néanmoins quelquefois, malgré qu'on en répète l'uſage.

Galien, en parlant de cet homme qui vécut ſi long-

temps en ſe fixant au régime lacté, en cite un autre qui, ſurpris de ce phénomène, & croyant que la cauſe en était cachée dans le lait, voulut éprouver également ſi cette nourriture lui ſerait auſſi avantageuſe ; mais le gonflement, la douleur d'eſtomac & la tenſion des hypochondres lui firent bientôt changer de réſolution.

Comme le lait ſe caille toujours dans l'eſtomac, cette coagulation qui ſe manifeſte par des concrétions blanchâtres plus ou moins denſes, ne ſerait point une raiſon de l'interdire, ſi elle n'était point accompagnée d'accidens. Il n'en eſt pas de même quand les gros excrémens ſont mélangés de pareilles concrétions. Leur nature véritablement caſeuſe, quoique de couleur verdâtre & jaunâtre, indique que le lait ne peut être abſorbé dans le trajet du ſyſtême inteſtinal qu'il a parcouru. La tuméfaction des hypochondres, la peſanteur que le malade éprouve, la bouffiſſure, la faibleſſe & la perte d'appétit qui paraiſſent en même temps, ne font que confirmer les ſoupçons. Le défaut d'élaboration eſt rebelle à tous les remèdes, le temps n'y fait rien ; l'inertie qu'il occaſionne dans l'eſtomac augmente de jour en jour, & ſe continue dans le reſte du canal alimentaire. Le lait alors élude ſi bien la force des organes par où il doit paſſer, qu'on a vu des perſonnes rendre abondamment

de ces concrétions fromageuſes ſix mois après en avoir quitté l'uſage.

Souvent, au lieu des accidens que nous venons de rapporter, il ſurvient une conſtipation opiniâtre qui réſiſte aux laxatifs ordinaires. Cette circonſtance a ſpécialement lieu chez les vaporeux. Quelquefois encore les vapeurs paraiſſent chez ceux qui avant n'y étaient point ſujets, la conſtipation ſeule étant aſſez ſouvent la cauſe de ces ſymptômes ; dans ces cas, comme dans ceux où le lait occaſionne des dégoûts, il faut en ſuſpendre ou en interdire l'uſage.

Quand on ſe détermine à renoncer au lait, la prudence dicte de purger le malade ; cette précaution eſt même ſouvent la ſeule qu'on doive obſerver. Cependant, quand les accidens que le lait a produits ſont graves, qu'ils réſiſtent à la purgation, on doit preſcrire les remèdes, non-ſeulement appropriés à la nature des accidens ſurvenus, mais encore à celle de l'affection pour laquelle on l'avait preſcrit.

On s'oppoſe à la conſtipation que le régime lacté occaſionne, par l'uſage des lavemens qui font alors rendre beaucoup de ſelles blanches. Ces lavemens, quoique donnés ſouvent, ne parviennent pas toujours néanmoins à faire ceſſer le mal qui augmente même aſſez ordinairement.

On preſcrit alors de la caſſe cuite, ou de la magnéſie purgative. Quelques cuillerées de ſucs de violettes, d'amandes & de cerfeuil mêlées à une égale quantité d'eau de veau, & priſes dans la matinée, ont produit de bons effets chez les perſonnes délicates dont il eſt fait mention ici. Ce ſont elles qui retirent un grand bien de la diète lactée; mais elles l'achètent ordinairement bien cher par les bouffées qui ſe portent à la tête ou à la poitrine, effets ordinaires de leur conſtipation.

On donne le lait pur & ſortant du pis de l'animal, ou on le preſcrit bouilli lorſqu'il eſt encore chaud, ou quand il eſt froid. On le mêle à différens véhicules comme l'eau commune, ce qui conſtitue l'hydrogala des Grecs, ou aux infuſions & décoctions de différentes plantes ou ſemences, à leurs ſucs, aux bouillons mêmes, aux liqueurs fermentées, comme le vin, la bierre; on lui ajoute le ſucre, le ſel, le miel, divers ſirops, les abſorbans, les martiaux, &c. On le donne en entier ou privé de l'un de ſes principes, tel que le lait de beurre, le lait écrêmé, ou de pluſieurs, tel que le petit lait.

La circonſtance d'être pris chaud ou froid, n'eſt point indifférente dans la preſcription du lait; quelquefois même elle eſt ſi eſſentielle, que tel eſtomac qui exige ſouvent l'un de ces états à

l'excluſion des autres. Cette ſingularité dépend entièrement d'une diſpoſition inconnue & auſſi biſarre que tout ce qui concerne le goût.

Toutes les fois que les circonſtances le permettent, les malades prendront le lait au pis même de l'animal qui le donne. De cette manière, tout ce que ce fluide alimenteux contient d'évaporable eſt tranſmis, ſans aucun délai, dans la maſſe des humeurs. La conſervation de ce principe ſubtil, ou de cette eſpèce d'eſprit recteur, a été regardée de toute antiquité comme abſolument néceſſaire au lait, pour animer la machine & lui procurer ce ſentiment gracieux ſi bien exprimé par ce vers de Lucrèce :

Lacte mero mentes percuſſa novellas.

Euriphon, Hérodote & Prodius, fameux Médecins des premiers ſiècles, l'avaient en vue quand ils recommandaient le lait pris aux mamelles mêmes. Galien confirme ce ſentiment, en comparant cette humeur à la liqueur ſpermatique, qui perd ſon activité quand elle reſte quelque temps au-dehors.

Le lait coupé avec l'eau ou les décoctions farineuſes, paſſe beaucoup plus aiſément ; mais ce mélange ne peut remplir que l'indication ſimple qui porte à employer le lait. Il n'en eſt pas de même quand on l'allie aux ſucs, aux infuſions &

aux décoctions vulnéraires, ſudorifiques, & aux eaux minérales. Un tel mélange devient alors propre à remplir des indications compoſées. Ainſi on l'ordonne coupé avec les ſucs de renouée, de plantain ou de tormentille, pour adoucir par le lait ou reſſerrer par le principe aſtringent de ces plantes. Les mélanges peu ordinaires de bouillon & de liqueurs vineuſes avec le lait ſont plus nourriſſans & fortifians que le lait ſimple. Le lait mêlé ainſi au vin, eſt une eſpèce de ſtomachique pour des tempéramens particuliers qu'on ne peut découvrir que par une longue obſervation.

Le ſucre, le ſel, les poudres abſorbantes, l'huile de tartre par défaillance, l'eau de chaux, mêlés au lait, modèrent l'effet de ſes altérations qui, portées à un certain point, s'oppoſeraient à ſon uſage. On lui donne une qualité martiale, en y plongeant un fer chaud; alors il eſt moins ſujet à exciter le dévoyement léger qu'il occaſionne ordinairement lorſqu'on en commence l'uſage. Les farineux mêlés au lait en diminuent les inconvéniens; ils ſe l'approprient pour ainſi dire, & en rendent la digeſtion plus facile; mais ils le privent d'une partie de ſes propriétés. On obſerve que le lait écrêmé paſſe communément mieux que le lait entier, & qu'il fatigue moins l'eſtomac.

Les accidens que l'uſage du lait occaſionne, loin de provenir d'une diſpoſition donnée de la

perſonne qui le prend, ſont ſouvent dépendans de la nature de cette ſubſtance. Avant donc de chercher à y remédier, il faut d'abord s'aſſurer de la bonne qualité du lait, & ne point ſe laiſſer tromper par les apparences, comme on ne l'eſt que trop ſouvent dans les grandes villes où l'on mêle de la farine au lait pour lui donner plus de conſiſtence.

ARTICLE II.

Du lait conſidéré comme ſubſtance médicamenteuſe.

LE lait vu ſous ce point, préſente un remède bien commun & bien innocent, qui a eu ſes enthouſiaſtes en Médecine. Jean Coſtæus, dans ſon traité de *facili Medicinâ*, le regarde comme un remède univerſel. Wepfer, Médecin Suiſſe, en parle comme d'une ſubſtance qui contient en elle quelque choſe de divin (1). Quoi qu'il en ſoit de l'opinion de ces Médecins, le lait n'en eſt pas

(1) « Il y a quelque choſe de ſurnaturel dans le lait de » femme comme dans celui d'âneſſe, ce que je n'aurais pu » croire, ſi mes ſens ne m'en euſſent rendu garant. J'ai vu » de mes propres yeux des hommes acquérir, pour ainſi dire, » une conſtitution nouvelle par ſon uſage. Pluſieurs en » obtinrent une teinte de couleur plus agréable, & des » forces plus durables », *Wepfer Epiſt. ad Verzaſcham.*

moins le meilleur baume qui puiſſe remédier à la dégénereſcence des humeurs, ſoit que cette dégénereſcence ſoit ſpontanée, ſoit qu'elle provienne de l'abus des médicamens que l'ignorance ne preſcrit que trop ſouvent.

Les premiers Médecins qui tentèrent l'uſage du lait dans le traitement des maladies, ne furent pas indifférens ſur les effets d'un remède auſſi précieux. L'analogie qu'ils lui découvrirent avec nos humeurs, ne fit que confirmer davantage l'eſpérance des bons ſuccès qu'ils ſe flattaient d'en obtenir. En parcourant les ouvrages qu'ils nous ont laiſſés, on eſt étonné du nombre de maladies pour leſquelles ils l'employaient. Hippocrate l'ordonnait dans la jauniſſe, les maladies pituiteuſes, les fièvres bilieuſes, l'éréſipèle du poumon, l'épilepſie, la paralyſie, dans le traitement des ulcères de la tête, dans la maladie qu'il appelle *livide*, dans les affections qu'il range parmi les mélancoliques, dans les melæna, les cours de ventre, le flux hépatique, dans l'hydropiſie cauſée par un vice de la rate ou du foye, dans la ſciatique, les flux, l'hydropiſie & les ſtrangulations de matrice, dans les inflammations, les éréſypèles, les fièvres hectiques, & le cholera ſec. Il faiſait toujours précéder le *veratrum*, *cneorum*, le ſuc d'*hypophaë* ou les *grana cnidia* à ſon uſage, pour ouvrir les paſſages & faciliter ſon admiſſion dans le ſyſtême vaſculaire.

Ce Père de la Médecine préférait le lait d'âneſſe à tout autre ; cependant il lui ſubſtituait ſouvent la ſéroſité. Il preſcrivait l'un & l'autre en aſſez grande doſe pour exciter la purgation. Souvent il leur ajoutait du miel, ou il conſeillait ſeulement de le faire bouillir pour lui donner cette vertu. Il donnait également le lait, dans ces cas & dans beaucoup d'autres, comme analeptique. Galien & les Médecins Arabes ont ſuivi Hippocrate dans l'emploi qu'ils ont fait de ce remède. Sydenham en a été un grand partiſan ; il faiſait conſiſter tout le traitement de la phthyſie dans le lait & l'équitation. Actuellement même les Médecins Indiens employent encore le lait comme excipient de la plupart de leurs remèdes ; ils le donnent également ſeul lorſqu'il eſt frais comme lorſqu'il eſt caillé ; ils l'appellent *Tayr* dans ce dernier état, & ils le regardent comme un excellent remède contre la dyſſenterie.

Mais quelque ſimple & quelqu'innocent que ſoit le lait indiqué par la Nature elle-même, s'il eſt ſujet à occaſionner les accidens que nous avons cités dans l'article précédent, lorſqu'on le prend pour prévenir des maux futurs, il ne pourra qu'augmenter la véhémence des maux préſens, ſi on l'emploie inconſidérément. Ce médicament demande donc toute l'attention du Praticien quand il s'agit de décider l'eſpèce qui convient, le temps & la ma-

nière de le prendre, les ſubſtances qu'on lui doit allier, les moyens propres à prévenir les accidens qu'il peut produire, lorſqu'ils ſont de nature à s'oppoſer à ſon uſage. Toutes ces circonſtances ne demandent rien moins qu'une connaiſſance très-étendue de la nature des maladies pour leſquelles il eſt indiqué, & des accidens qui peuvent ſurvenir à ſon uſage.

Nous conſidérerons dans cet article les différentes eſpèces de lait qu'on donne comme médicament dans les maladies, & nous traiterons enſuite ſommairement des différentes affections que chacun d'eux exige, & de celles qui les excluent.

Section I.

Des différentes eſpèces de lait uſitées en Médecine.

La vache n'eſt pas le ſeul animal domeſtique qui fourniſſe ſon lait aux malades, les mamelles de pluſieurs animaux en préparent également un dont la nature ne doit point être indifférente aux Médecins qui en apprécient les diverſes propriétés. L'Auteur de l'Hygiène latine, qui a ſi bien réuſſi à embellir ſes préceptes par les agrémens de la Poéſie, nous dépeint à ce ſujet par les traits ſuivans les richeſſes qui attendent dans leurs magaſins l'emploi que le Praticien en doit faire.

Nec lactis species ægris datur unica, dulcem
Omnia distento fundunt animantia rorem
Ubere: nunc levius pleno lac ubere præbet
Fortis equa, Arcadiumque pecus saliensque capella,
Fecundis gravius nunc mammis vacca profundit.
At non ulla datur species quæ reddere vires
Possit & antiquum meliùs reparare vigorem,
Quàm quod femineo suges ex ubere, turget
Nectare materies, nostrisque simillima succis (1).

Nous allons considérer chacun de ces laits dans autant de paragraphes, en commençant par celui d'âneſſe.

§. I.

Du lait d'âneſſe.

Cet animal si utile à l'homme pour partager ses travaux, & qui continuellement peut engendrer & nourrir, fournit un lait fort usité après

(1) Le même lait pourtant ne convient pas à tous :
Ainsi l'on doit choisir les diverses femelles
Dont cette liqueur pure a gonflé les mamelles.
Plusieurs offrent un lait aussi léger que doux ;
Tels la fière jument, le troupeau d'Arcadie,
La chèvre au pied léger : mais c'est dans nos guérêts
Que la vache féconde en puise un plus épais.
Nul autre cependant avec plus d'énergie
Ne réussit à rendre un mourant à la vie,
Que celui qu'une femme épanche de son sein,
Nectar vraiment ami des sucs du corps humain.

ce qui

celui de vache. L'analyſe que nous en avons donnée, en indique déjà les propriétés médicinales. Cette analyſe, quoique naturelle, ſe rapporte trop bien avec celle que nous en a donnée Hoffman par la diſtillation, pour qu'on ne puiſſe en conclure que ce lait poſsède à un degré ſupérieur toutes les vertus du lait ordinaire, ſans en avoir les principaux inconvéniens. En effet, c'eſt par la facilité avec laquelle les principes butyreux ſe ſéparent & s'altèrent, que le lait de vache, par exemple, eſt ſujet à produire les mauvais effets qu'on lui reproche. Or le lait d'âneſſe ne contient que fort peu de ces principes, mais il renferme beaucoup de matière ſucrée & nourriſſante que quelques-uns ont regardé, peut-être mal-à-propos, comme capable d'entretenir la fièvre, quand on le preſcrit dans la phthyſie. Quoi qu'il en ſoit, l'expérience conſtante & ancienne, qui d'âge en âge nous a tranſmis les remèdes dont l'uſage a été ſuivi d'un heureux ſuccès; l'expérience qui, pour valoir, doit avoir la théorie pour baſe, vient à l'appui de la vérité que nous énonçons ici. Hippocrate & les Praticiens célèbres qui lui ont ſuccédé, ſe réuniſſent tous à compter parmi les bonnes qualités du lait d'âneſſe, la propriété qu'il a de paſſer plus facilement par les ſelles que les autres eſpèces de lait, & de lâcher doucement le ventre. Ainſi un léger dévoyement,

ou du moins une ou deux ſelles liquides, quelques heures après avoir pris ce lait, ſont toujours bien ; elles déſignent que le remède réuſſit, mais elles doivent être ſans douleurs ni ventoſités. Il n'en eſt pas de même de ce dévoyement, lorſqu'on fait uſage du lait de vache ou de chèvre ; quand même il ſerait égal pour l'abondance & la fréquence des déjections, il n'en mérite pas moins l'attention du Praticien. Au reſte il faut obſerver qu'il n'eſt point ici queſtion du dévoyement qui accompagne beaucoup de maladies lentes pour leſquelles on preſcrit le lait. Ce ſymptôme n'eſt point un accident propre à l'uſage du lait, il eſt de l'eſſence même de la maladie, & conſéquemment il ne demande aucune conſidération.

La grande quantité du principe ſaccharin que le lait d'âneſſe contient, lui donne une vertu analeptique ou nutritive, qui ne doit point être oubliée, quand il s'agit d'unir la propriété alimentaire au remède. Cette ſubſtance, plus élaborée que la partie caſeuſe, peut très-bien la remplacer, quand les organes faibles ſe refuſent à la digeſtion de celle-ci. C'eſt donc une erreur bien grande, que l'ignorance de la Chimie fomente tous les jours, de croire que le lait le plus épais eſt le plus nourriſſant. Cette denſité provient de la prépondérance du principe butyreux ſur les autres : or, ce principe n'eſt point nutritif. Un

lait clair dont la partie caſeuſe eſt dans un rapport intime avec la partie ſucrée, peut donc nourrir auſſi-bien que celui qui ſerait plus épais. Cette vérité reconnue, il ne peut y avoir que les préjugés qui s'oppoſent à l'uſage du lait d'âneſſe pour toute nourriture; auſſi le Praticien ne doit-il point y avoir égard.

On preſcrit toujours le lait d'âneſſe au printemps & en automne. On a coutume, & avec raiſon, de mettre à la pâture l'âneſſe qui doit le fournir, ou de la nourrir, autant qu'il eſt poſſible, de fourage verd, ſur-tout de tiges preſque mûres de froment ou d'orge. On doit encore la bien étriller pluſieurs fois par jour, & lui fournir de bonne litière.

On donne communément le lait d'âneſſe une fois par jour, depuis une demi-livre juſqu'à une livre. On le prend ou le matin à jeun, ou le ſoir en ſe couchant, au degré de chaleur qu'on le trait. Pour cela, on amène l'âneſſe à côté du lit ou à la porte de la chambre du malade, quand cela peut ſe faire; on le trait dans un vaiſſeau de verre à ouverture un peu étroite, & plongé dans de l'eau tiède; on tient ce vaiſſeau ainſi plongé juſqu'à ce qu'on le préſente au malade. On y ajoute quelquefois un morceau de ſucre; mais cette addition eſt aſſez inutile, le lait d'âneſſe étant naturellement très-doux. On conſeille au malade de reſter tranquille après l'avoir pris, & même de dormir quand

il a l'eſtomac faible. On ne lui donne rien à prendre que trois heures après, temps où le lait eſt paſſé.

Les anciens employaient le lait d'âneſſe comme coſmétique. On dit à ce ſujet que Poppée, femme de Néron (1), avait toujours à ſa ſuite, à quelque endroit qu'elle allât, quatre à cinq cents âneſſes pleines, & qu'elle ſe faiſait laver tout le corps avec leur lait, pour ſe rendre la peau plus blanche, plus belle & plus douce. Quelques femmes de qualité y ont encore actuellement recours dans les mêmes vues.

§. II.

Du lait de brebis.

La brebis qu'on repréſente comme le ſymbole de la douceur, dont la laine diverſement préparée nous préſerve des rigueurs de l'hiver, & qu'une cruauté paſſée en coutume fait ſervir ſur nos tables, fournit, pour nous nourrir, comme pour remédier à nos maux, un lait dont la ſaveur eſt

---

(1) Le luxe de cette Impératrice n'a point échappé à la Satyre de Juvenal :

. . . . . *Aut pinguia Poppæana*
Spirat. . . . . . .
Incipit agnoſci atque illo lacte fovetur,
Propter quod ſecum comites educit aſellas,
Exul hyperboreum ſi dimittetur ad axem.

très-agréable. Dans une quantité donnée de ſéroſité ſe trouvent diſſéminées beaucoup de parties butyreuſes, un tiers de caſeuſes, & beaucoup de matière ſucrée qui l'empêche de manifeſter auſſi facilement ſon acide qu'il ne l'eût fait s'il en eût été privé. Cet excès de la partie butyreuſe ſur la caſeuſe, & ſon intime union avec la ſacharine, rendent ce lait convenable à ceux chez qui une ſaburre acide & muriatique prédomine. Il relâche & amollit les fibres trop sèches de l'eſtomac, & procure à la nutrition les principes qui lui ſont les plus appropriés. Comme le lait des autres animaux, celui de brebis eſt ſujet aux influences de la nourriture que l'animal prend. Virgile les avait en vue lorſqu'il diſait dans ſes Georgiques,

> At cui lactis amor, cytiſum lotoſque frequentes
> Ipſe manu ſalſaſque ferat præſepibus herbas :
> Hinc & amant fluvios magis & magis ubera tendunt,
> Et ſalis occultum referunt in lacte ſaporem (1).

Il eſt étonnant que le lait de brebis, ayant les qualités que nous venons de rapporter, n'ait

(1) Le laitage à tes yeux eſt-il d'un plus grand prix ?
Engraiſſe tes troupeaux de cytiſes fleuris ;
Sème d'un ſel piquant l'herbage qu'on leur donne :
Il répand dans leur lait un ſuc qui l'aſſaiſonne ;
Et leur ſoif plus ardente épuiſant les ruiſſeaux,
En des flots de nectar ils transforment ces eaux.
Trad. de M. l'Abbé Deliſle.

point eu ici de vogue, vu l'uſage très-commun dont il eſt dans les pays méridionaux. Là le ſoleil donnant plus de vigueur à la végétation, & les campagnes arroſées fourniſſant toute l'année une nourriture toujours nouvelle aux brebis qui paſſent les plus belles nuits de l'été expoſées aux influences céleſtes, le lait que l'on trait de ces animaux eſt plus abondant que celui que donnent celles de notre pays, qui ne jouiſſent pas des mêmes avantages. Le beurre qu'on en retire eſt plus blanc, & le fromage qui fait les délices des tables eſt d'une digeſtion plus facile. Cependant, quoique le lait de nos brebis ſoit en moindre quantité, il n'eſt pas pour cette raiſon à mépriſer. L'expérience en a démontré les grandes vertus chez les vieillards dont les fibres sèches ſont difficilement perméables aux molécules nutritives qui doivent les réparer. On peut le ſubſtituer au lait de femme chez les enfans. M. de Buffon a connu des payſans qui n'avaient pas eu d'autre nourriture que le lait de brebis, & ils n'en étaient pas moins vigoureux que les autres.

§. III.

Du lait de chèvre.

Quand on conſidère le genre de vie, le caractère & les habitudes de cet animal, on ne peut

s'empêcher de croire qu'ils ne contribuent beaucoup à donner à ſon lait des propriétés qui en dépendent. Naturellement la chèvre aime le grand air, elle ſe plaît davantage dans les pays méridionaux que dans ceux qu'une expoſition plus ſeptentrionale ſoumet plus aux alternatives du froid & du chaud. Naturellement vive, elle ne peut ſe fixer à un même endroit ; auſſi devance-t-elle toujours le troupeau de moutons avec lequel elle ſe trouve, quand on la mène au pâturage : elle abandonne la plaine où croiſſent les plantes ſucculentes pour aller ſur les colines ou les montagnes eſcarpées y brouter la bruyère, l'arrête-bœuf, & les autres plantes sèches qui ne peuvent venir que dans un terrein caillouteux. Toutes ces circonſtances doivent contribuer à procurer à ſon lait un caractère ſingulièrement propre à diverſes maladies où il faut moins donner aux humeurs un véhicule, qu'un baume qui par ſes bonnes qualités puiſſe s'oppoſer à leur dégénérence. Auſſi voit-on ce lait très-bien réuſſir dans les pulmonies confirmées où tous les ſignes indiquent une putridité naiſſante ou établie dans les humeurs. Galien l'employait beaucoup à raiſon de ſa conſiſtance moyenne comparé avec les autres qui ſont plus épais ou plus fluides que lui.

Mais ce lait dont nous vantons actuellement les bonnes qualités, n'eſt pas celui que l'on trait

des mamelles des chèvres qu'on nourrit chez ſoi, à qui ſouvent l'on refuſe une litière, & dont les alimens ſont ceux d'une baſſe-cour mal fournie. Il faut nourrir, autant qu'il eſt poſſible, les chèvres dont on veut avoir le lait, avec les plantes sèches qu'elles aiment naturellement à paître ſur le penchant des montagnes. Quand on ne peut en avoir de ce genre, on leur ſubſtitue des herbes, des choux, des navets ou de petites branches d'arbres cueillies en automne. Plus elles mangent, plus elles donnent de lait, & pour en entretenir ou en augmenter l'abondance, on les fait boire beaucoup, & on leur donne quelquefois du nitre ou de l'eau ſalée. On a ſoin que leur étable ſoit expoſée au ſoleil & à l'abri du vent ; on garnit le ſol de paille & de fougère. La plupart de ces préceptes ſont exprimés dans les vers ſuivans du Poète de Mantoue :

Et multâ duram ſtipulâ filicumque maniplis
Sternere ſubter humum, glacies ne frigida lædat
Molle pecus ſcabiemque ferat turpeſque podagras.
Poſt hinc digreſſus, jubeo frondentia capris
Arbuta ſufficere & fluvios præbere recentes ;
Et ſtabula à ventris hyberno opponere ſoli
Ad medium converſa diem, &c.

Denſior hinc ſoboles, hinc largi copia lactis.
Quò magis exhauſto ſpumaverit ubere mulctra
Læta magis preſſis manabunt flumina mammis (1).

(1) Qu'une molle fougère & qu'un épais fourage,

On peut commencer à traire les chèvres quinze jours après qu'elles ont mis bas. Elles donnent beaucoup de lait pendant quatre à cinq mois, même quand on les trait ſoir & matin. On dit que les chèvres blanches & celles qui n'ont point de cornes, en donnent le plus ; nous ne prononçons point ſur cet article, l'expérience ne pouvant confirmer notre opinion.

Quoique l'on ait beaucoup vanté les qualités du lait de brebis, celui de chèvre n'en eſt pas moins le plus uſité ; il eſt plus ſain & meilleur, quoiqu'il ſe caille plus aiſément. On en fait de très-bons fromages ; & comme il ne contient que très-peu de parties butyreuſes, l'on n'en ſépare point la crême. Ces fromages ſont fort communs dans le Lionnais & dans d'autres pays. Les chèvres ſe laiſſent traire aiſément, même par les enfans

---

Sous leurs corps délicats étendus par ta main,
Rendent leur lit moins dur, leur aſyle plus ſain.
Les chèvres à leur tour veulent pour nourriture
Des feuilles d'arboiſier & l'onde la plus pure ;
Ecarte de leur toit l'inclémence des airs,
Qu'ils reçoivent au midi le ſoleil des hivers.

Ses enfans ſont nombreux, ſon lait ne tarit pas ;
Et plus ta main avare épuiſe ſa mamelle,
Pus ſa douce ambroiſie entre tes doigts ruiſſelle.

Trad. de M. l'Abbé Deliſle.

pour leſquels leur lait eſt une très-bonne nourriture. Qui ignore à ce ſujet l'allaitement d'Egiſte que l'Hiſtoire nous a conſervé, & que la Fable a décoré de ſes agrémens (1). Le lait de chèvre eſt également un aliment pour quelques adultes qui le prennent de préférence au lait de vache dont il peut remplir les vertus tant préſervatives que curatives.

Quand on preſcrit ce lait, il eſt bon de s'informer quelle eſpèce d'aliment l'animal a pris depuis peu ; car il eſt aſſez ordinaire, quand il eſt abandonné à ſes goûts, que les feuilles de chêne & de lentiſque qu'il a mangées, donnent à ſon lait une aſtringence à laquelle on ne s'attendait pas, & qu'il devienne laxatif quand il a brouté le garou, la tithymale ou la clématite.

---

(1) Je connais pluſieurs perſonnes d'un excellent tempérament qui n'ont point eu d'autres nourrices dans leur bas âge, que cet animal capricieux. Mais cette nourriture ne réuſſit pas à tous, ſur-tout dans les grandes villes & en hiver, temps où l'animal eſt réduit à des herbes qui ne ſont pas des plus ſucculentes, & à un eſclavage qui contraint ſes inclinations. La Fable cite pluſieurs perſonnages illuſtres qui furent ainſi nourris par des animaux. Rémus & Romulus le furent par une louve, Cyrus par une chienne, Téléphus par une biche, & Pélias par une jument.

§. IV.

Du lait de Jument.

Ce lait n'eſt point uſité en France ; il l'était beaucoup, au rapport d'Hérodote, chez les Scythes & les autres peuples de l'Aſie. Il l'eſt encore actuellement ches les Tartares, les Kalmucs, les Arabes, & généralement chez tous les peuples errans qui paſſent les différentes ſaiſons de l'année dans des lieux toujours nouveaux. Leur genre de vie les expoſant ſouvent à ne point trouver d'alimens où ils campent, la néceſſité de fournir à leur faim continuellement renaiſſante, les détermina ſans doute à éprouver ce que leur vaudrait cette eſpèce de nourriture. Les Tartares s'en occupèrent ſpécialement ; ils la travaillèrent de toutes les manières, & à force de procédés, ils parvinrent à en retirer un eſprit inflammable qui eſt d'un grand uſage chez eux, au rapport de Gmelin, qui a voyagé dans ces contrées (1). La nature des parties conſtitutives du lait de jument, telle que l'analyſe la démontre & l'uſage qu'en font les peuples

(1) Le D. Oſeretskowsky a tenté ſur le lait différentes expériences pour connaître quelles ſont les parties néceſſaires à ſa fermentation vineuſe. Il en réſulte que le lait ne doit être privé d'aucune de ſes parties pour pouvoir paſſer à cette fermentation, & que pour la favoriſer, il faut continuellement mouvoir le volume du fluide lors de ſa fermentation, ce qui eſt contre l'ordinaire des liqueurs qui fermentent, leſquelles doivent être dans le plus parfait repos.

dont nous venons de parler, prouvent ſuffiſamment qu'on pourrait l'employer pour remplir des indications médicinales. Mais la routine détourne de faire les expériences néceſſaires à ce ſujet, & ſouvent auſſi les circonſtances ne favoriſent point ceux qui pourraient le conſeiller dans certains cas. Nous laiſſons donc aux perſonnes que l'occaſion pourra ſervir, le ſoin de nous tranſmettre ce que l'expérience leur découvrira relativement à cet objet.

§. V.

Du lait de femme.

Le lait dont il s'agit actuellement, conſidéré comme médicament, a été recommandé de toute antiquité dans les affections lentes provenant du vice des ſolides, & dont le maraſme eſt le ſymptôme le plus évident. M. Geoffroy, dans ſon Hygiene, en caractériſe on ne peut mieux les vertus par les vers ſuivans :

Hæ tibi ſint epulæ longo cui languida morbo
Viſcera & amiſſo velut infans robore corpus.
En redit oris honos, non jam pallore gravatur
Exanguis facies, ſicco non oſſa tumeſcunt
Vultu, inſtauratâ pellis pinguedine ſplendet (1).

(1) Qu'il ſoit ton aliment, ô toi que la langueur
A réduit à l'état d'un enfant ſans vigueur,
Ton teint va refleurir, dans tes pâles artères
Le ſang ira verſer tout l'éclat de ſes feux,
Et tes traits rappellés à leurs forces premières,
Cacheront de tes os l'édifice hideux.

Hérodote, Prodius & autres anciens en ont été les plus grands zélateurs. Aretée l'a ſingulièrement loué dans la conſomption, quand les malades pouvaient le prendre d'une femme nouvellement accouchée. Un inconvénient qui accompagne ſouvent l'emploi de ce remède, eſt l'obligation où l'on eſt de recourir à pluſieurs nourrices dont la qualité du lait n'eſt pas toujours bien connue ni également appropriée à la maladie qu'on cherche à combattre par ſon moyen. Cependant, quelque valable que ſoit cet inconvénient, il n'eſt pas impoſſible d'y remédier, ſur-tout dans les endroits très-peuplés, où, entre un grand nombre de nourrices, on peut choiſir celles qui fourniſſent le plus de lait. Il n'eſt pas rare d'en trouver certaines chez qui cette évacuation monte juſqu'à trois chopines & même deux pintes en vingt-quatre heures, doſe plus que ſuffiſante pour les organes affaiblis de ceux à qui on le preſcrit. Borelli (1) fait mention d'une nourrice qui rendait une ſi grande quantité de cette humeur, qu'après avoir allaité deux enfans à la fois, elle en donnait ſuffiſamment à un Apothicaire pour en faire du beurre qu'il vendait aux phthyſiques. Ridley (2) dit de ſa propre femme qu'elle nourriſſait à la fois deux de ſes en-

(1) Borelli, aph. 4, obſ. 81.

(2) Obſ. 4, 1697, m. aug.

ſans & pluſieurs petits chiens, & que néanmoins elle était obligée de laiſſer perdre de ſon lait en vingt-quatre heures aſſez pour faire une livre & demie de beurre. En s'en rapportant aux expériences du D. Spielman, qui conſtatent que deux livres de lait de femme ne donnent que ſix gros environ de beurre, on ne peut s'empêcher de rabattre beaucoup ſur la quantité du lait que fourniſſait la femme qui fait le ſujet de l'obſervation de Ridley (2).

Différentes expériences récemment faites en Angleterre, & qu'Hoffman avait déjà tentées, donnent lieu de conclure que de tous les laits dont nous avons parlé, celui de femme & celui d'âneſſe ſont les plus nutritifs, les moins chargés de parties caſeuſes & butyreuſes, & par conſéquent les plus légers ſur l'eſtomac, & les plus convenables à ceux qui ont beſoin d'un lait très-nourriſſant, & qui en même temps ne les fatigue point. Comme ce lait provient des organes d'une nature abſolument ſemblable à la nôtre, il y a tout lieu de croire que cette ſeule réflexion en a

(2) Quand le lait ſe porte au ſein en ſi grande abondance, ſoit pendant la lactation ou après, il donne lieu à ce que Boërrhaave appellait le *Diabete mammaire.* On trouve dans ſes *Prælectiones* l'hiſtoire d'une femme qui, après avoir nourri long-temps, tomba dans l'épuiſement, à la ſuite d'un pareil flux. Le D. Tiſſot cite également deux femmes qui n'avaient point nourri, & qui furent réduites à l'extrémité par une pareille cauſe.

beaucoup étendu l'uſage; & l'expérience eſt venue appuyer ce que l'on préſumait déjà. Cependant, quoique les faits aient parlé pour lui, quelques Praticiens ne s'en ſont pas moins élevés contre ſon uſage. On a penſé qu'un lait pris d'un être carnivore devait avoir plus de propenſion à ſe rancir que celui qui provient d'animaux dont la nourriture était entièrement végétale. Mais pour peu qu'on réfléchiſſe à la diverſité d'alimens pris des trois règnes, qui viennent ſatisfaire la faim de l'homme, on voit de quel prix peut être une pareille objection.

On emploie peu le lait de femme comme médicament; néanmoins les cas rares où on l'a donné, loin d'en détourner de l'uſage, n'ont fait qu'encourager à le réitérer. On doit, autant qu'il eſt poſſible, le donner à des ſujets qui approchent de la nature des enfans, non-ſeulement quant au phyſique, mais encore quant au moral; circonſtances qui ne ſont pas faciles à rencontrer.

On conſeille, quand on preſcrit le lait de femme, de le faire tetter à la mamelle même, pour éviter que ſon expoſition plus ou moins longue à l'air, ne lui faſſe perdre quelques-unes de ſes qualités. Les faſtes de la Médecine offrent des exemples nombreux de ſuccès qui ont ſuivi un pareil procédé. On y voit que quelques Médecins ont porté le ſcrupule juſqu'à faire coucher les malades avec les nourrices. Capivacci a ainſi ſauvé l'unique

héritier d'une famille noble. Platérus (1) rapporte avoir également guéri pluſieurs malades déſeſpérés par ce ſimple moyen. Foreſtus ſe plaît à ce ſujet à détailler l'obſervation curieuſe d'un jeune homme ainſi arraché des bras de la mort. Le ſuccès fut ſi prompt, qu'on fut obligé de le ſéparer de ſes nourrices, crainte qu'il ne perdît avec elles la ſanté qu'elles lui avaient donnée. Les merveilleux effets que les Praticiens qui ont conſeillé le lait de femme, pris à la ſource même, ont eu occaſion d'obſerver, ont excité pluſieurs à en chercher les raiſons. Entre toutes celles qu'ils ont apportées, ils ont dit que les émanations infiniment ſubtiles qui s'élèvent d'un corps où l'animalité eſt à ſa perfection, en pénétrant l'écorce poreuſe du corps de celui chez qui la débilité eſt à ſon dernier terme, devait lui ajouter une vigueur propre à contribuer au bien qu'on devait attendre du lait. Sans nier le mieux que la pratique d'un pareil conſeil peut produire, on ne peut cependant ſe diſſimuler le danger auquel expoſe une telle théorie. Cette vigueur que l'on priſe tant, n'eſt que paſſagère ; elle provient moins d'une force permanente donnée à la fibre par une

(1) Ex iis unum non ſolùm convaluiſſe, ſed etiam tantas vires recepiſſe, ut ne lac ſibi in poſterùm deficeret, nutricem de novo imprægnaverit. *Prax. Med. River. L. 7, cap. 7, de Phthyſi.*

pénétration

pénétration intime de vapeurs prétendues nutritives, que d'une vibratilité inſtantanée procurée aux organes. Le malade qui n'eſt pas toujours auſſi chaſte qu'on le lui ordonne, retombe du moment qu'il enfreint l'ordre qui lui eſt preſcrit, dans un affaiſſement plus conſidérable qu'auparavant, & les ſuites fâcheuſes que ces tentatives entraînent avec elles, donnent lieu de ſe repentir de l'eſſai.

Le lait de femme eſt quelquefois employé comme topique adouciſſant. On s'en ſert aſſez ſouvent en gargariſme pour calmer les douleurs de dents, ou en injection dans le conduit auditif, pour appaiſer les douleurs terribles auxquelles ſon inflammation donne lieu. Dans tous les cas où l'on a recours à ce lait, il faut toujours choiſir celui qui ſort des mamelles quatre ou cinq heures après le repas; avant ce temps, il eſt dans un état de crudité, & plus tard, il eſt diſſout, jaune, & il a une odeur urineuſe.

On donne le lait de femme à l'enfant, non-ſeulement comme aliment, mais encore comme médicament dans les affections humorales occaſionnées par des virus qu'une mère ou une nourrice infectée lui aura communiqués. Ainſi l'on guérit par ſon moyen des enfans vérolés & ſcorbutiques; mais dans ces cas, il faut que la nourrice ſubiſſe le traitement des grands remèdes, ou qu'elle prenne les antiſcorbutiques, pour que ſon lait

épuré puiſſe changer le mauvais caractère des humeurs de l'enfant. Les vues du Miniſtère à ce ſujet ſont complettement remplies par l'inſtitution d'un Hôpital où les mères pauvres, nouvellement accouchées, ainſi que leurs enfans, trouvent tous les ſecours que leur état demande. Mais quelquefois, ne pouvant nourrir ſon enfant, la mère l'abandonne à une nourrice qui ne tardera point à ſe repentir de ſon zèle, ſi on ne l'a point prévenue des haſards qu'elle va courir. Celles qui craignent ces dangers pour la nourrice, donnent à leurs enfans une chêvre ou une brebis qu'elles ont ſoin de faire frictionner avec de l'onguent mercuriel, pour que leur lait ainſi médicamenté puiſſe remédier à la maladie urgente; ou bien, quand les circonſtances le permettent, elles ſubiſſent elles-mêmes les remèdes, & continuent d'allaiter leurs enfans. Les ſuccès d'une pareille pratique dans le cas de maladie vénérienne, ne ſont point rares. Ils ont également engagé à nourrir de plantes antiſcorbutiques les mêmes animaux, pour que leur lait, riche des principes de ces plantes, remédiât aux accidens graves d'un ſcorbut qui minait la vie de l'enfant à ſon berceau même.

Section II.

Des maladies auxquelles le lait convient.

On reproche ſouvent aux Auteurs leur défaut d'ordre dans la matière qu'ils traitent, & l'on a

raiſon, quand ils ſe mêlent de conſidérer des ſujets de Métaphyſique, d'Hiſtoire ou de Morale, dont l'enchaînement eſt abſolument arbitraire. Ce reproche eſt-il fondé quand on le fait à ceux qui expoſent le travail de la Nature vivante ? Si les Critiques, trop avides à tremper leur plume dans le fiel de la ſatyre, connaiſſaient la difficulté dont eſt hériſſée l'entrepriſe, ils ſeraient plus circonſpects. En effet, de quelque côté que l'on conſidère le corps humain, on n'y voit ni commencement ni fin (1). Là où l'on croit trouver une fibre ſimple, le microſcope y fait appercevoir un vaiſſeau ſouvent compoſé d'autres. L'os qui paraît iſolé & n'avoir aucun rapport à d'autres parties, eſt une éponge vaſculaire qui attend pour vivre les ondes de ſang que le cœur lui envoie. Les fibres muſculaires, en s'entrelaçant, forment des maſſes qui entretiennent correſpondance avec le cœur. Celui-ci, également formé de fibres charnues, de vaiſſeaux enlacés, ſe rapporte avec le cerveau moyennant les nerfs. Ce dernier organe

(1) Si l'on bleſſe la plus petite partie poſſible du corps, tout l'enſemble ſe reſſentira de l'affection, telle légère qu'elle ſoit, parce que cette petite partie a exactement tout ce qu'une plus grande renferme : *Hip. de loc. in homin.* Confluxio una, conſpiratio una, conſentientia omnia. *Hipp. Lib. de alimento.*

influe pareillement sur les autres, & tous se répondent si bien, que, qui connaît exactement le plus petit os de la machine par exemple, a, rigoureusement parlant, la connaissance de tout l'ensemble. Considère-t-on l'action de ces différentes parties en santé comme en maladie ? Par-tout on trouve la même sympathie, les mêmes rapports & les mêmes influences. Hippocrate avait donc bien raison de dire que le corps humain est un cercle qui n'a ni commencement ni fin (1). C'est cependant cette chaîne circulaire qu'il nous faut rompre, pour en former une tige dont l'épanouissement nous développe l'ensemble des maladies que nous avons à considérer, afin de connaître celles où le remède dont nous traitons, peut être utile ou nuisible. En vérité, quand l'on considère la difficulté d'établir le lieu où cette rupture doit se faire, on n'est plus étonné de voir la diversité d'opinions des Auteurs à ce sujet. Lisez Sydenham, Sauvages, Linné, Cullen & autres, rien de plus simple. En les parcourant chacun en particulier, il semble que la Nature leur ait découvert son secret. Comparez-les ensuite entre eux, & vous trouverez

(1) Nullum meâ quidem opinione corporis est principium, sed omnes partes ex æquo & principium & finis esse videntur ; descripto namque circulo principium non invenitur. *Hipp. de loc. in hom.*

combien peu elle leur a été favorable. Ce n'eſt pas que ces Médecins n'aient bien ſaiſi & développé les caractères généraux propres aux maladies qu'ils décrivent ; mais le paſſage inſenſible d'une maladie caractériſée vers une autre d'un genre abſolument différent, & qui cependant demande les mêmes remèdes, les accidens infiniment petits que la diverſité de tempérament, la poſition des lieux, l'influence des paſſions amènent, y ſont omiſes. C'eſt cependant la conſidération de tous ces objets qui forme ſouvent un caractère ſecondaire, auſſi eſſentiel à connaître que le caractère primitif, & qui alliant deux extrêmes qui paraiſſent entièrement oppoſés, en forment un tout qu'on ne devrait point ſéparer. Quoique nous connaiſſions la difficulté de ſaiſir la Nature dans ſon point de partage pour former un ſyſtême qui ſoit réellement le ſien, entre tous ceux qui ont déjà paru, nous choiſirons celui de Sauvages, comme le plus connu & le plus propre à nous donner un apperçu général des différentes maladies où le remède que nous conſidérons peut être de quelque utilité.

Ce Médecin célèbre, qui a illuſtré l'Ecole de Montpellier, au milieu de ce ſiècle, a diviſé en dix claſſes générales les maladies qui affligent le corps humain, & pour en donner une connaiſſance préciſe, il a partagé ces claſſes en ordres, genres

& eſpèces. Nous ne ſuivrons pas l'Auteur dans toutes ſes diſtributions, nous choiſirons ſeulement celles qui ſe rapportent à notre objet, en paſſant les autres ſous ſilence.

La première claſſe de maladies qui ſe préſente, eſt celles des vices. Ces imperfections n'offrent que des ſymptômes cutanés, curables par les remèdes ſimples ou les ſecours de la Chirurgie.

La ſeconde eſt celle des fièvres. La fréquence du pouls, ſa force jointe à la diminution d'énergie des membres en forment le caractère.

La troiſième contient les inflammations ou phlegmaſies. La fièvre continue ou remittente, avec inflammation interne ou exanthémateuſe, en conſtitue les ſignes.

La quatrième renferme les ſpaſmes qui ſe manifeſtent par une contraction involontaire, conſtante ou ſucceſſive des muſcles qui ſervent aux mouvemens volontaires.

La cinquième développe toutes les maladies relatives aux anhélations. Une agitation involontaire & pénible des muſcles de la poitrine, ou une difficulté de reſpirer ſans fièvre, en établit le caractère.

La ſixième eſt celle des débilités. Une difficulté de manifeſter des forces néceſſaires pour agir, eſt ce qui la diſtingue.

La ſeptième eſt relative aux douleurs dont le ſens

intime ſeul peut faire connaître la nature, & qu'aucune définition ne peut éclaircir.

Dans la huitième eſt la folie, dont le caractère eſt une dépravation de l'imagination, du jugement & de la volonté.

On trouve dans la neuvième l'hiſtoire des flux. Leur caractère conſiſte dans une évacuation de fluides ou de parties qui en approchent, leſquels, par leur qualité ou leur quantité, ſurpaſſent celle qui a lieu dans l'état ordinaire.

Enfin dans la dixième ſont expoſées les cachexies, qui ſont des dépravations dans la couleur, la figure & la maſſe de l'habitude du corps.

§. I.

La première claſſe de la diviſion que nous venons de rapporter des maladies, ou celle des vices, traite des affections dont la nature, ſimple par elle-même, peut cependant quelquefois dégénérer de manière à exiger non-ſeulement le régime lacté, mais encore diverſes applications topiques du lait; tels ſont les ulcères tant intérieurs qu'extérieurs, les excroiſſances verruqueuſes dégénérées en cancer par l'impatience des malades ou par les tentatives haſardées des charlatans, les exanthêmes & les humeurs inflammatoires locales.

Les ulcères à l'extérieur du corps ſont ſouvent

ſujets à ſe deſſécher quand ils ne ſont point traités ſelon les préceptes raiſonnés de l'art, quand ils ſont trop ſouvent expoſés à l'air, ou quand quelques paſſions ou émotions vives de l'ame altèrent l'écoulement de la matière qu'ils fourniſſent. Les environs que l'épiderme recouvre encore, s'enflamment alors, l'érétiſme occupe la ſuperficie de l'ulcère, & en chaſſant dans les gros troncs le ſang qui en parcourait les capillaires, il donne aux chairs une apparence blafarde & grisâtre, qui indique les efforts que le Praticien doit faire pour ramener la ſuppuration à ſon état primitif. Il n'eſt point de moyen plus efficace pour remplir ces vues, que des lotions de lait chaud qu'on renouvelle ſouvent, en ayant ſoin de tenir ſur la partie un lit mollet de coton ou de charpie imbibé de cette liqueur. J'ai vu dans les hôpitaux & chez les particuliers de bons effets non-ſeulement de ces lotions, mais encore des bains répétés ſouvent dans le cas de chancres rongeans & douloureux, accompagnés quelquefois de phymoſis ou de paraphymoſis. Quand la ſituation de l'ulcère ne permet pas l'immerſion de la partie ſouffrante dans le lait, on ſubſtitue au bain le cataplaſme fait de mie de pain, auquel on ajoute le lait pour excipient. Ce cataplaſme eſt très-commun dans les hôpitaux & dans la pratique privée. Le mucilage adouciſſant du pain fermenté, joint à la qualité anodyne du lait, donne à ce mélange

la propriété de diminuer l'érétiſme, & facilite le rappel des humeurs de la circonférence au centre. Auſſi voit-on, quelques jours après l'uſage de ce cataplaſme, l'inflammation des parties environnantes diminuer, & la ſurface de l'ulcère ſe colorer; des bourgeons charnus s'en élèvent & forment autant de petits phlegmons, deſquels exſude le pus qui couvre la ſurface de l'ulcère.

L'exſiccation des ulcères internes n'eſt pas ſi facile que celle de ceux que nous venons de conſidérer. Pour peu que l'on y faſſe attention, on en ſent facilement la raiſon. Ces ulcères qui ſont rarement accompagnés de la fièvre, occupent l'intérieur des viſcères creux ou ſolides, où jamais l'air ne peut porter ſes qualités ſiccatives. Les humidités qui ſuintent naturellement de la ſuperficie de ces viſcères, forment une roſée qui s'oppoſe au deſſéchement que les paſſions de l'ame pourraient produire. Les viſcères qui ſont les plus ſujets à ces ulcères, ſont la matrice, le vagin, le rectum, la bouche, l'eſtomac, le pilore & rarement les inteſtins grêlés.

Dans tous ces cas, il y a une douleur locale plus ou moins vive, qui eſt peu ſouvent accompagnée de fièvre. Le maraſme ſe manifeſte plus ou moins promptement, ſelon que l'ulcère attaque les organes deſtinés à la chylification, ou à des fonctions qui y ont moins de rapport. Il y a écoule-

ment de matière purulente par quelques-unes des voies naturelles, quand la maladie attaque des viſcères creux. Or, dans toutes ces circonſtances, lorſque les remèdes de la Médecine échouent contre les cauſes, le lait ordinaire préſente ſes qualités balſamiques pour tempérer l'âcrimonie des humeurs qui eſt ſouvent la ſource première de tous les maux, & ſes qualités émollientes pour diminuer le ſpaſme ou l'érétiſme qui empêche la dépuration de la ſurface ulcérée. Comme la conſomption accompagne toujours ces ſortes de maladies, la mixtion des principes du lait lui donne une propriété alimento-médicamenteuſe qu'on ne trouverait point dans d'autres ſubſtances.

On a cherché à augmenter cette qualité médicamenteuſe du lait en lui alliant les thérébentinacés, les balſamiques, les vulnéraires & autres remèdes internes. Mais la mixtion de ces principes qu'on lui ajoute alors, n'étant jamais auſſi exacte que celle que la Nature opère dans les organes des animaux, on a préféré, quand l'on avait à remplir les indications qui demandaient une pareille addition, d'ajouter à la nourriture de ceux dont on prend le lait, les ſubſtances qui pourraient répondre aux vues deſirées. Quand donc l'on veut avoir un lait balſamique ou vulnéraire, on préfère de recourir à l'âneſſe ou à la chèvre, comme étant des animaux moins ſcrupuleux que

tous les autres ſur la nature des alimens qu'on leur donne. On mêle à leur nourriture les ſubſtances médicamenteuſes appropriées au but que l'on ſe propoſe ; & lorſque l'on préſume que le lait en eſt ſuffiſamment imbu, on le donne chaudement au malade, ſelon les règles que nous avons preſcrites. On en injecte dans les viſcères creux, quand ils ſont aſſez proches des ouvertures extérieures pour le permettre; & l'on réitère plus ou moins ces ſortes d'ablutions.

La matrice eſt le viſcère qui eſt, chez la femme, le plus ſujet aux ulcères. Quand l'on conſidère la ſtructure & les fonctions de cet organe, la facilité que les humeurs ont à y ſtâſer pour peu que quelques obſtacles s'oppoſent aux écoulemens périodiques, l'érétiſme & le prurit auxquels l'expoſe ſa compoſition nerveuſe, on n'eſt plus étonné de cette eſpèce de prédilection que la cauſe morbifique a pour ce viſcère. Aſtruc qui a très-bien décrit cette affection, conſeille, pour y remédier, l'uſage du lait d'âneſſe ou de chèvre. On le fait précéder des bains & demi-bains qu'on termine par une purgation. On choiſit celui des deux laits qui paſſe le mieux, & on le donne ſeul ou mêlé à deux onces d'eau-ſeconde de chaux ou de ſuc dépuré de fumeterre ou d'aigremoine. On pourrait également donner avec ſuccès le lait de vache coupé avec un tiers d'une légère décoction de ſquine.

Il eſt aſſez ordinaire de voir de ſimples tubercules ou excroiſſances qui, abandonnées à elles-mêmes, euſſent guéri par le ſeul ſoin que la Nature prend d'écarter de ſon domaine tout ce qui peut lui être nuiſible, acquérir un vilain aſpect, tel que celui qui caractériſe le cancer, lorſqu'on lui applique mal-à-propos quelque ſubſtance coroſive. On cherche bien loin l'origine de cette dégénéreſcence ſi ſubite, lorſqu'elle eſt dans la pâte cauſtique, l'eau mercurielle, les criſtaux de lune, l'eſprit de nitre ou de vitriol que l'ignorance du danger a permis qu'on lui appliquât. Je me rappelle à ce ſujet avoir traité un ſoldat à l'Hôtel Royal des Invalides, en 1771, pour un énorme cancer ſitué à la partie intérieure de la cuiſſe, ſur la région des muſcles pectinés & adducteurs. Cet ulcère, dont le fond s'étendoit juſqu'à l'os, & fourniſſait une matière infecte, n'était que le produit des opérations du charlataniſme ſur une tumeur du genre de celles que nous conſidérons préſentement. Les lèvres, le nez, le ſein, le gland du pénis, & la langue, ſont les parties ſur leſquelles ces dégénéreſcences paraiſſent ordinairement. Le lait dans chacune, produit des effets ſurprenans, & comme analeptique, & comme altérant, ſoit qu'on le prenne intérieurement, ſoit que l'on en reſtreigne l'uſage à l'extérieur. Le lait de vache eſt toujours celui qu'on preſcrit en pareil cas.

Les exanthêmes & les tumeurs inflammatoires du genre du phyma ſont des affections extérieures, celles qui cèdent le plus facilement à l'uſage du remède que nous conſidérons. Il n'eſt pas même beſoin de le donner intérieurement ; la ſeule application ſous forme de bain, de lotion, de cataplaſme, les fait ordinairement diſparaître. Quand la tumeur eſt conſidérable, circonſcrite, avec pulſation, on mêle le lait à la mie de pain, & l'on a un cataplaſme anodin extemporané qui, en s'aigriſſant ſur la partie malade, contribue peut-être à une réſolution qui, ſans cette circonſtance, eût été plus lente. On emploie encore le lait comme topique anodin dans les inflammations ſuperficielles des organes très-délicats, mais alors c'eſt toujours ſous forme fluide. Ainſi, lorſque les vaiſſeaux de la conjonctive tuméfient cette membrane, & communiquent l'érétiſme dont ils ſont atteints juſqu'à la rétine, quelques gouttes de lait de femme, rayés ſouvent ſur la ſurface de la membrane enflammée, en modèrent la ſenſibilité ; & quand elle eſt amortie, le lait ordinaire, empreint de la vertu réſolutive du fenouil, peut alors le remplacer. Les enfans ſont ſujets à une inflammation de ce genre qui reconnaît une humeur ſcrophuleuſe pour cauſe. Les larmes mouillent continuellement l'œil, le bord des paupières eſt enflé & recouvert d'une chaſſie épaiſſe, la conjonctive eſt rouge &

la cornée tranſparente ſouvent maculée. Aucun remède ne réuſſit mieux dans ces cas que le collyre du D. Han Sloane, qui eſt un mélange de graiſſe de vipère & de tuthie. On en aide l'action par un large veſſicatoire à la nuque, & par le régime lacté pour toute nourriture. Rivierre conſeille, dans ces cas, un cataplaſme fait avec partie égale de pulpe de pomme, de mie de pain & de lait de femme. Galien employait le lait pur dans le traitement des fluxions d'humeurs âcres ſur les yeux, ou il le mêlait aux collyres & aux pulpes de fruit doux qu'il conſeillait pour les hypopions & autres tumeurs inflammatoires des yeux.

Les douleurs atroces dans le conduit de l'oreille, douleurs qui conſtituent le principal ſymptôme de l'otalgie, ne trouvent pas également de meilleur lénitif, que les injections de lait chaud qu'on retient avec un peu de coton.

Les douleurs affreuſes que ceux qui ont quelques boutons ou tubercules inflammatoire à la langue, éprouvent, ne ſont pas moindres que celles dont nous venons de parler. Pour peu que cet organe ſe meûve, en parlant, ſa ſurface enflammée en frottant ſur les dents ou chicots reſtans, renouvelle ces douleurs & les rend inſupportables. Elles s'appaiſent cependant dès que les malades ſe gargariſent avec du lait chaud; auſſi renouvellent-ils le plus ſouvent qu'ils peuvent ces ſortes d'ablutions.

§. II.

Le lait, en ſuivant nos claſſes de maladies, eſt prohibé dans les fièvres continues, lorſque les *hypochondres ſont bouffis & murmurans*, pour employer le langage d'Hippocrate, lorſque *les malades ſont tourmentés de la ſoif, & que leurs déjections ſont bilieuſes* (1). Malgré les raiſons qui ont fait défendre le lait dans les cas dont nous parlons, on ne le regarde pas moins comme un remède divin dans les fièvres hectiques ou lentes, dont le cours s'étend au-delà d'un mois. Il y a peu de chaleur, la faibleſſe eſt médiocre, & le pouls manifeſte ordinairement plus de fréquence après le repas. Cette fièvre ne reconnaît aucun ulcère ni aucune collection purulente qui puiſſe l'entretenir. Les Grecs l'ont appelée *Hectique*, απὸ τῆς ἕξεως, *à conſtitutione*, parce qu'ils ont penſé que la chaleur qui en fait le principal ſymptôme, était inhérente à la trame primordiale des ſolides. Soit que cette fièvre provienne de la préſence d'un virus vérolique, d'une pierre contenue dans la veſſie, ſoit que la rentrée d'une gale ou une diſpoſition nerveuſe

---

(1) Lac cephalicis exhibere malum, malum ut etiam febricitantibus & quibus ſuſpenſa quaſique pendula hypochondria murmurant, & etiam ſiticuloſis. Malum eſt etiam quibus bilioſa ſecedunt. *Hipp. aph. 64, Lib. V.*

la favoriſent, le lait, comme palliatif ou comme purgatif, n'en eſt pas moins un remède qui manifeſte ſa ſupériorité ſur les autres. Celui qu'on preſcrit le plus volontiers, eſt celui d'âneſſe dont la nature s'approche le plus de celui de la femme. Il ſerait cependant plus avantageux de preſcrire ce dernier d'après les heureux ſuccès qui en ont ſuivi l'uſage. L'irrégularité des accès fébriles n'eſt point une raiſon qui doive le faire rejetter. Quand il ne pèſe point ſur l'eſtomac, on le donne matin & ſoir à la doſe d'une livre ou d'une chopine ; ce qui ſuffit pour adoucir & tempérer l'acrimonie des humeurs circulantes, & remplacer la ſéroſité que les ſueurs abondantes enlèvent tous les jours.

§. III.

La troiſième claſſe de maladies, dont l'enſemble préſente une fièvre accompagnée d'inflammation interne, contient quelques eſpèces auxquelles le régime lacté peut convenir. Pluſieurs Médecins en ont plus ou moins étendu l'uſage, ſelon le pays où ils ont pratiqué. Ainſi le *poſſet* ou le *zythogala*, qui eſt un mélange de bierre & de lait, eſt une boiſſon fort uſitée en Angleterre en pareille circonſtance. Sydenham ne déſapprouve point qu'on nourriſſe les malades attaqués de petite vérole avec du lait dans lequel on a écraſé des pommes cuites. Heyſter recommande ſingulièrement

ment l'hydrogala en boiſſon dans la petite vérole, toutes les fois que les malades peuvent ſortir de leur lit. Il faiſait ce mélange en mettant trois parties d'eau ſur une de lait. Quelques Praticiens ont tenté de donner le lait dans les fluxions de poitrine, ſans en avoir obſervé aucun inconvénient ; néanmoins il ne faut pas pour cela les imiter. Cependant, ſi l'uſage interne du lait n'eſt pas d'une grande utilité dans ces cas, ſon application extérieure dans les douleurs inflammatoires de côté, n'eſt point à mépriſer. Les Praticiens ſont tous les jours étonnés du bien que produit une veſſie pleine de lait appliquée ſur le point douloureux.

Parmi les maladies inflammatoires, celles où le lait a les plus grands avantages, eſt l'inflammation de l'eſtomac & des inteſtins, provenant de ſubſtances âcres & cauſtiques avalées imprudemment. Le lait pur pris auſſi-tôt en grande quantité, délaye & inviſque l'acrimonie de ces ſubſtances, & en parcourant tout le ſyſtême inteſtinal, il remédie aux criſpations qu'elles excitent. On emploie encore le lait dans l'eſquinancie ordinaire, maladie dans laquelle l'une ou l'autre glande amygdale ſe tuméfie, s'enflamme, & communique ſon affection aux piliers du voile du palais, au voile lui-même, à la luette qui s'allonge, & en tombant ſur la baſe de la langue, l'irrite continuellement, & donne lieu à de fréquentes

envies de vomir. Cette maladie, avec tous les fâcheux ſymptômes qui l'accompagnent, cède non-ſeulement aux remèdes intérieurs preſcrits d'après les cauſes connues, mais elle eſt encore ſingulièrement appaiſée par les gargariſmes de lait dans leſquels on fait cuire une figue graſſe, ſur-tout ſi l'on a ſoin d'en faire garder une gorgée le plus long-temps qu'il eſt poſſible dans la bouche. Le lait eſt encore conſeillé dans les inflammations des voies urinaires, occaſionnées par l'impreſſion que fait ſur elles l'âcreté de la poudre de cantharides, ſoit qu'on l'ait priſe intérieurement comme excitatif des puiſſances érectrices, ou qu'on en ait trop ſaupoudré la ſurface d'un ulcère qu'on a intention de faire ſuppurer.

§. IV.

Si les Praticiens, à qui les bons effets du régime adouciſſant, & des délayans & humectans ſont connus dans les cas de roideur & de ſéchereſſe de la fibre, ont ſi grand ſoin de les preſcrire dans les affections nerveuſes, & que pluſieurs même aſſurent remplir les indications variées qu'elles préſentent avec ces ſeuls remèdes, la quatrième claſſe de maladies, celle des ſpaſmes, devrait préſenter beaucoup de cas où l'on puiſſe ſe promettre quelque ſuccès de l'emploi du lait. Malheureuſement il n'en eſt pas toujours ainſi, comme l'on peut s'en convaincre en recher-

chant la nature des ces déſordres. On conſeille cependant celui d'âneſſe dans le Traité *De victu in morbis acutis* pour le traitement de l'épilepſie; mais en conſidérant la manière dont on le preſcrit, on voit qu'il eſt plutôt regardé comme purgatif que comme altérant. Pluſieurs Praticiens l'ont néanmoins employé dans cette dernière vue ; mais les cauſes de ces affections, ſouvent trop éloignées des paſſages que le lait doit parcourir, ne peuvent que ſe ſouſtraire à ſon efficacité ; & quand elles ſont à ſa portée, la véhémence des accidens lui fait ſouvent préférer des remèdes héroïques qui ne ſont pas toujours auſſi innocens. On ne manque cependant pas d'obſervations ſur les bons effets du lait dans le tétanos, dans l'éclampſie, ou convulſions paſſagères des enfans, quand l'on ſait bien en marier les vertus avec les martiaux (1); mais alors les remèdes auxquels on le joint, donnent toujours lieu à beaucoup d'incertitude ſur le bien qu'il produit. Il faudrait ſe fier entièrement à lui, & porter la réſolution au ſcrupule, pour établir quelques vérités ſur leſquelles on puiſſe dorénavant compter. Le D. Cheyne nous offre à ce ſujet une obſervation qui mérite de trouver ici ſa place (2).

(1) Fred. Hoffman, de connubio aq. min. cum. lacte. pag. 226.

(2) Cheyne, An Eſſay on the gout. Lond. 1724, pag. 103.

« Un Médecin de Croyden était depuis long-
» temps sujet à l'épilepsie. Il était tombé plusieurs
» fois de cheval. Quand les accès le prenoient
» en allant voir ses malades, il avait exécuté tous
» les conseils de ses confrères, & épuisé tous les
» secours de la Médecine, sans qu'il en eût re-
» tiré quelque soulagement. Ayant remarqué que
» plus ses alimens étaient légers, plus les accès
» étaient faibles, il se fixa à l'eau pour toute
» boisson. Quelque temps après l'usage d'un pareil
» régime, les accès avaient encore diminué de
» violence & de fréquence. Enfin, voyant que la
» maladie se rallentissait à mesure qu'il fournissait à
» son corps moins d'alimens, il ne voulut plus vivre
» que d'eau & de végétaux. Ce régime étant un
» peu venteux pour lui, il se fixa, après plusieurs
» essais, à deux pintes de lait par jour, une cho-
» pine à déjeuner, une pinte à dîner, & une
» chopine à souper. Aucune viande, aucun poisson
» ni pain n'accompagnaient ce régime. Pendant
» quatorze ans que ce Médecin se fixa à ce genre
» de nourriture, il n'éprouva aucune altération
» dans sa santé, dans ses forces ni dans ses fonc-
» tions intellectuelles, excepté une fièvre d'accès
» qu'il dissipa aisément en mâchant un peu de kin-
» kina ». Un pareil succès, rapporté par le D. Cheyne, mérite d'autant plus de confiance, que ce Praticien ne donnait pas beaucoup à la diète lactée

pure, dont les avantages ne lui fermaient pas les yeux ſur les inconvéniens, quoiqu'il la regardât comme le meilleur remède dans quelques cas d'hyſtériſme, de mélancolie & d'épilepſie.

Fred. Hoffman rapporte également, en confirmation des bons effets du lait dans les convulſions, l'hiſtoire d'un jeune homme attaqué d'une pareille maladie dont il ſoupçonna la cauſe réſider dans le duodénum. Tous les remèdes qu'il employa furent inutiles. Enfin il eut recours au lait mêlé avec les eaux de Seltzer ; il le purgea de temps à autre avec les pillules de ſavon de Veniſe, & par ce ſimple procédé, il parvint à une cure radicale. Il eut également recours à ce moyen ſimple dans la même maladie dont la cauſe était une manuſtupration trop fréquemment répétée. Sydenham vante pareillement ce ſimple remède dans les affections hyſtériques. « Ce que l'on admirera » d'abord, dit-il, c'eſt que des femmes tourmentées » de ces affections depuis long-temps, même celles » qui avaient rejetté tous les ſecours de la Médecin, » qui avaient été peu utiles, ſe ſoient cependant » rétablies par ce ſeul remède ».

§. V.

En parcourant la cinquième claſſe, celles des anhélations, on y trouve peu de cas où le lait ait été d'un uſage bien confirmé. On l'a cependant

donné avec ſuccès dans les accès d'éternuemens occaſionnés par des ſternutatoires trop violens, tel que le ſuc d'élatérium que quelques payſans attirent par les narines pour ſe guérir de la jauniſſe. Ces ſubſtances opèrent ſi violemment, qu'on en a vu mourir en rendant du ſang par le nez. Le lait, attiré dans les narines, adouci dans ces cas, énerve & même détruit la cauſticité de ces remèdes, & s'oppoſe à l'inflammation qui doit naturellement ſuivre de leur impreſſion. On a vu un pareil accident provenir de la préſence des vers dans les ſinus frontaux, & le lait réuſſir en entraînant au-dehors ces animaux qui étaient encore vivans. On a également preſcrit le lait dans les hoquets qui ſont un genre d'affection ſpaſmodique, quand ils ſont occaſionnés par l'impreſſion fâcheuſe qu'excitent ſur les membranes ſenſibles du cardia, quelques ſubſtances médicamenteuſes, inſolubles & cauſtiques; ou qu'ils proviennent d'aphtes qui ſiègent dans l'intérieur de l'œſophage ou de l'eſtomac.

On a ſouvent recours au lait pour la toux conſidérée comme affection idiopathique & catharrale, mais il faut toujours le faire précéder des purgatifs plus ou moins répétés ſelon l'exigence des cas. Il eſt aſſez ordinaire alors de le couper avec le ſuc d'oignon blanc ou avec la décoction de ces mêmes bulbes. On preſcrit encore le lait dans

cette complexion sèche des poumons qui ordinairement mène à la phthiſie pulmonaire, & dont la toux petite & répétée, ſans aucune expectoration, eſt ſouvent le ſigne avant-coureur. Baglivi, dans ces ſortes d'affections, n'employait point d'autres remèdes. « L'uſage du lait, dit-il, eſt » très-bon dans la toux sèche provenant de l'a- » crimonie des humeurs & de leur tenacité. J'ai » coutume d'employer le lait cuit avec le jus de » viande & l'eau de violette (1) ». Fred. Hoffman conſeille de marier au lait de chèvre les eaux minérales légères, telles que celles de Selter, dans le traitement des toux sèches & chroniques qui amènent quelquefois du ſang (2). Avicenne preſcrivait indiſtinctement le lait de chèvre ou d'âneſſe dans ces cas, & Baricelli penſe que pour obvier, autant qu'il eſt poſſible, à la coagulation, il faut lui ajouter un peu de miel, de ſucre ou d'eau. La claſſe préſente des maladies en contient encore pluſieurs dans leſquelles le lait eſt d'un très-grand uſage ; mais comme il n'eſt point le principal remède ſur l'action duquel on compte, nous les paſſerons ſous ſilence, laiſſant aux Praticiens le choix des circonſtances propres à l'employer. Nous dirons encore cependant qu'il eſt un des meilleurs

(1) Prax. Med. Lib. 1. de Tuſſi.

(2) Fred. Hoff. de connubio aq. min. cum lacte. Pag. 225.

préſervatifs que l'on connaiſſe, ſur-tout celui d'ânesſe, pour empêcher le retour des accès d'aſthme humide, au rapport de Floyer qui nous a laiſſé un ſi excellent Traité ſur cette maladie. Baglivi le conſeille également dans l'aſthme humide, & il aſſure qu'il ſurpaſſe en efficacité tous les autres remèdes.

§. VI.

On rencontre encore peu de cas dans la ſixième claſſe de maladies où le lait puiſſe être avantageuſement employé. On compte cependant l'anorexie ou la perte d'appétit, chez ceux qui ſe ſont ruiné le tempérament par les excès dans les plaiſirs de l'amour, ce qui eſt très-ordinaire aux Orientaux. L'hémiplégie mercurielle eſt encore une de ces maladies où le régime lacté convient très-bien. Cette hémiplégie ſe déclare chez ceux qui ont pris une trop grande quantité de mercure pour le traitement de la vérole, ou chez ceux qui emploient ce demi-métal dans les arts.

§. VII.

La ſeptième claſſe, celle des douleurs, nous fournit plus qu'aucune autre, des circonſtances où le lait peut être employé avec ſuccès. Beaucoup de maladies ſe manifeſtent par ce ſymptôme; mais on ne doit pas toujours chercher à le combattre par

le moyen dont nous parlons, avant d'avoir examiné s'il ne dépend pas d'une affection que le remède pourrait augmenter. En général, quand il eſt le réſultat d'une acrimonie que les purgatifs ne peuvent entraîner au-dehors ; quand il ſévit par intermittence, & que les correctifs ne peuvent le diſſiper, ni les narcotiques l'aſſoupir, on tâche d'en inviſquer la cauſe par la diète lactée, & ſouvent l'on y réuſſit ; mais il ne faut pas s'attendre, dans ces cas, à voir les tentatives couronnées d'un prompt ſuccès. De toutes les eſpèces de cette claſſe, la goutte eſt l'affection la moins rebelle à l'efficacité du lait. Il n'eſt point rare de voir les goutteux, quand ils ſont jeunes, & qu'ils ſe fixent à la diète lactée pour toute nourriture, guérir de leur maladie, même quand elle eſt très-ancienne, & qu'elle a réſiſté à l'action des remèdes les mieux indiqués. Le lait, employé comme topique dans ces cas, a eu des ſuccès qui ont étonné M. Chevalier, Médecin de la Faculté de Paris, qui en faiſait les plus grands cas dans les accès de cette maladie. Non-ſeulement il faiſait tremper la partie affectée dans un bain de lait où avaient macéré des fleurs de ſureau, mais il la faiſait encore doucher avec cette infuſion, & même la donnait à prendre intérieurement. Ce Médecin aſſure avoir vu des accès totalement ceſſer, par ce moyen, en moins d'un

quart-d'heure. Le lumbago, qui est une affection douloureuse du dos, & dont la cause s'est fixée sur les aponévrôses des muscles lombaires, est encore une de celles contre lesquelles on recommande le lait. Une légère décoction de squine mêlée à une chopine de lait, à dose égale, & prise le matin chaudement dans le lit, opère des merveilles, d'après le témoignage de Baglivi; je l'ai souvent conseillé avec succès en pareil cas, coupé avec l'infusion de fleurs de sureau.

Une affection douloureuse où le lait convient beaucoup, est l'ischiagra ou la sciatique. Une humeur, vraisemblablement saline, s'est déposée sur la capsule articulaire qui unit la tête du fémur à la cavité cotyloïde. Elle y concentre ses forces, & y appelle de toute part les humeurs lymphatiques qui viennent engorger toute l'articulation. Le gonflement paraît même au-dehors; le mal, quoique bornée aux environs de l'article, ôte tout mouvement à l'extrémité. Les sudorifiques, les purgatifs, les altérans, aucun de ces remèdes réussit, & la violence des douleurs ne tarde point à sècher le malade. Le lait, donné alors pour toute nourriture, opère des changemens qui surprennent. Fred. Hoffman préférait son lait d'ânesse qu'il mêlait aux eaux de Selter; d'autres l'unirent aux eaux minérales chaudes qui étaient à leur proximité, & malgré toutes ces mixtions, il a toujours

opéré des merveilles. Haën l'a employé avec avantage dans cette maladie qu'il nomme *phthiſis iſchiadica*, en le mêlant au kinkina : renfermé très-chaud dans une veſſie, & appliqué ſur le lieu douloureux, il amène un calme ſurprenant.

Fred. Hoffman, Lind, Ethmuller & Willis, parlent d'un rhumatiſme ſcorbutique qui accompagne ou qui eſt la ſuite du ſcorbut. Ce rhumatiſme ſe manifeſte par des douleurs qui ſe font ſentir la nuit comme le jour. Ces douleurs changent ſouvent de place, & occupent les lombes, les articulations & les jambes. Elles occaſionnent ſouvent un reſſerrement de poitrine & une laſſitude univerſelle. Les antiſcorbutiques qui remédient à la diſſolution des humeurs, cauſe première de la maladie, ne guériſſent pas toujours ce ſymptôme. On eſt obligé alors, pour completter la cure, de leur allier le lait, & même de le faire prendre aux malades comme régime.

Une douleur locale, auſſi inſupportable que celle que nous venons de décrire, quoiqu'elle ne ſoit point accompagnée de ſuites auſſi fâcheuſes, conſtitue la *céphalée* ou le mal de tête chronique. Ce ſymptôme provient ſouvent d'une acrimonie ſaline, pſorique ou ſcorbutique négligée. Il n'eſt point pour cette maladie de palliatif ou de remède plus certain, que le régime lacté. Fred. Hoffman l'allie aux acidulés & aux bains dont

il a vu de grands avantages. Les Médecins Malabares ne connaiſſent point de meilleur remède en pareil cas, qu'un mélange de lait de femme & de fleurs de pariti (1) réduit à la conſiſtence d'une bouillie qu'ils appliquent ſur l'oreille. Quelquefois, au-lieu de ſe faire ſentir par toute la tête, la douleur eſt limitée à un ſeul endroit, & donne lieu à la migraine. Les évacuations préliminaires, quand elles ſont néceſſaires, ayant été faites, l'uſage du lait a également diſſipé ces accidens.

Souvent, au-lieu d'une douleur bien caractériſée, telle que produiſent les cauſes rapportées, c'eſt une prurit ou une démangeaiſon inſupportable qui continuellement porte les malades à ſe grater, & même à ſe déchirer la peau. On penſe que ce ſymptôme eſt occaſionnée par l'acrimonie de l'humeur muqueuſe que les glandes dē la peau ſéparent. Un vice de foye ou une humeur goutteuſe errante y donnent quelquefois lieu. Il n'eſt point rare auſſi de le voir ſurvenir à un trop long uſage de l'opium chez les perſonnes ſenſibles. Le lait conſeillé dans ces cas, eſt le remède le plus ſimple, celui qu'on trouve ſous la main, & celui auſſi qui ſouvent a mieux réuſſi que d'autres plus compoſés. Il diſſipe également, étant appliqué extérieurement, l'impreſſion inſupportable qu'excite ſur la

(1) Eſpèce d'alcée en arbre à feuilles d'abutilon.

peau ou les yeux, l'ortie marine, eſpèce de zoophyte gelatineux que la mer rejette quelquefois ſur le rivage.

Un genre de douleur ſourde, vers le côté de la région épigaſtrique, attenant l'hypochondre, accompagnée d'un ſentiment d'ardeur dans le ventricule & quelquefois le long de l'œſophage, & de vomiſſemens, eſt le ſymptôme le plus ordinaire d'une maladie grave dont Hoffman, Sennert & la plupart des Modernes ont parlé. Cette maladie, ordinaire aux perſonnes minées par le chagrin, à celles qui ont eu quelques humeurs de la peau répercutée, ainſi qu'aux buveurs, a ſouvent pour cauſe l'obſtruction du pancréas, & notamment de ſa tête. L'obſtruction eſt quelquefois aſſez étendue pour oblitérer la partie voiſine du duodénum, de manière à ne laiſſer qu'une très-petite ouverture pour le paſſage des alimens. Quelquefois l'engorgement ſiège dans le pilore, ſans cependant diminuer l'étendue de ce paſſage, quoiqu'il y ait des excroiſſances de chairs qui ſemblent devoir le rétrécir. Il eſt bien difficile, & ſouvent même impoſſible dans ces cas, de remédier aux ſymptômes que cette maladie fait naître. Quel meilleur aliment & médicament peut-on choiſir alors que le lait ? Mais le remède eſt lent, il ne peut guérir, & l'impatience du malade ou le zèle inconſidéré de ceux qui l'approchent, lui en ſubſti-

tuent bientôt de plus énergiques, qui, par la mort qu'ils accélèrent, donnent lieu d'examiner ſur le cadavre, & la nature du mal, & le bon choix du remède que l'on avait rejetté.

De toutes les douleurs contre leſquelles on emploie le lait, il n'y en a pas où ſon efficacité ſoit plus ſenſible, que celle qui conſtitue la cardialgie à *veneno*. Cette maladie s'annonce par une douleur d'eſtomac ſi vive, qu'elle menace de ſyncope. Les Auteurs ne ſont point encore d'accord ſur la partie de l'eſtomac qu'elle occupe. Galien penſe que c'eſt le cardia où elle ſévit le plus ſouvent, & Fred. Hoffman croit au contraire que c'eſt le pilore ; mais l'inflammation qu'on a obſervée à l'ouverture des cadavres a ſouvent démontré que l'eſtomac même en était le ſiège. Cette maladie eſt ſouvent occaſionnée par une acrimonie générale que quelques circonſtances concentrent ſur l'eſtomac même. Le plus ſouvent cependant elle eſt produite par ce que les Pathologiſtes appellent *venins* ou *poiſons*. Les ſubſtances arſénicales, antimoniales, cuivreuſes, les cathartiques réſineux, pris à contre-temps, & tout autre remède irritant, ſont de ce genre. Divers ſymptômes, plus graves les uns que les autres, ſe ſuccèdent bientôt, & la mort n'eſt pas lente à ſurvenir, ſi l'on n'y apporte un prompt remède. Dioſcoride, Galien & Pline ont reconnu les grandes vertus du lait en pareil cas, & ils le regardaient,

loorſqu'il était frais, comme très-propre à réprimer les effets de la cauſticité du poiſon. Il partage également, dans ces circonſtances, l'efficacité que pourraient avoir l'eau de poulet, les huileux & autres adouciſſans, avec autant & même plus de raiſon. Trait ſur des feuilles de menthe, il a diſſipé des vomiſſemens continuels ſurvenus à la ſuite d'un poiſon avalé. Peut-être, d'après cela, les doreurs & les autres perſonnes qui travaillent ſur les métaux, feraient-ils bien d'en faire un uſage plus fréquent. Il préviendrait ſans doute les mauvais effets qu'opèrent à la longue ſur les poumons les miaſmes ſulphureux & mercuriels auxquels leurs travaux les expoſent, comme il peut réprimer les accidens fâcheux qu'occaſionnent les vapeurs de même nature qui font leur impreſſion ſur le corps d'une manière ſubite. M. Tiſſot dit à ce dernier ſujet que Tachenius ouvrant le vaiſſeau dans lequel il venait de finir une ſublimation d'arſenic déjà répétée pluſieurs fois, il en ſortit une vapeur agréable, mais qui lui occaſionna ſur-le-champ une vive douleur au creux de l'eſtomac, une défaillance, une ſueur froide, des nauſées, des vomiſſemens, un piſſement de ſang & un ſpaſme général qui ne cédèrent que peu-à-peu à un régime végétal, & notamment à l'uſage abondant du lait.

Il eſt une colique arthritique qu'Aſtruc & Tronchin ont connue. Cette colique entrecroiſe

les paroxyſmes de la goutte ; ſouvent celle-ci ſe termine par elle , & alternativement l'autre par celle-ci. Hippocrate a connu cette alternative de douleurs articulaires & inteſtinales. André Dulaurent, Mercurialis & Muſgrave en ont également parlé. Quand la perſonne chez qui elle a lieu , eſt pléthorique , la ſaignée doit précéder l'uſage des adouciſſans & de tous les remèdes capables de détourner l'humeur des entrailles ſur les extrémités. Tronchin qui a eu beaucoup d'occaſions de voir de pareilles maladies , a été tellement ſurpris de la ſupériorité du lait ſur les autres remèdes , qu'il en attendait la guériſon complette. Quand les douleurs étaient diſſipées, il recommandait l'uſage d'un bon vin vieux pour fortifier le ſyſtême inteſtinal ; & il en ſoutenait les effets par l'exercice du cheval & l'uſage des habits chauds.

Sydenham fait mention , dans ſes ouvrages , d'une colique différente de celle-ci ; il l'appelle *Hyſtérique*. Elle ne cède qu'aux narcotiques ſouvent réitérés , mais c'eſt pour reprendre quelque temps après. La cure radicale ne peut s'obtenir que par le lait. « Il eſt étonnant, dit Sydenham à ce ſujet, » que le lait ne donnant qu'un aliment froid & crud, » cependant les eſprits n'en ſoient pas moins réta- » blis ». Ce Praticien conſeillait encore le lait dans la colique bilieuſe, lorſqu'elle devait ſon origine à des alimens indigeſtes, quoique de bonne nature ; mais

il

il l'uniſſait à de la bierre, & il donnait ce mélange à grande doſe pour déterminer un vomiſſement ſalutaire propre à débarraſſer l'eſtomac des impuretés qui le ſurchargeaient.

§. VIII.

La huitième claſſe de maladies a pour caractère l'erreur dans l'imagination, les appétits & le jugement. Cette claſſe n'offre que très-peu de cas où le lait ſoit indiqué. Fred. Hoffman, dans ſon excellente diſſertation *ſur le mélange des eaux minérales au lait*, en vante cependant l'uſage dans les aliénations ou erreurs des ſens ſi ordinaire aux hypochondriaques dont les organes de la digeſtion ne peuvent venir à bout des alimens ordinaires, ſans déranger l'ordre des fonctions du cerveau. Il dit plus, il aſſure avoir guéri quelques inſenſés par le ſeul uſage du lait de vache, en le mêlant quelquefois à l'infuſion de café ou de thé, ou en y ajoutant un peu de nitre. Baricelli rapporte l'hiſtoire de Marcelli Cabanili à qui le lait de femme rendit une ſanté parfaite. Cet homme illuſtre avait été tourmenté par des remèdes très-violens qu'on lui avait donnés pour le guérir de l'épilepſie; mais au-lieu d'en éprouver quelque bien, il était tombé dans une manie qu'on regardait comme plus fâcheuſe que ſon état précédent.

On a encore employé le lait dans d'autres eſpèces de cette claſſe; mais comme il l'a toujours

été concurremment avec d'autres, on ne peut ſtatuer rien de certain à ſon ſujet. Les Obſervateurs nous fourniſſent cependant l'hiſtoire de quelques maladies propres à la claſſe préſente dans leſquelles le lait, & ſur-tout celui d'âneſſe, a été d'une utilité inconteſtable. Telle eſt la manie hyſtéralgique dont on trouve la deſcription ſuivante dans les Journaux de l'année 1766.

Une femme de 40 ans, qui autrefois avait vomi du ſang, & rendu enſuite du pus avec quelques portions de kiſtes par l'anus, était depuis dix-huit mois ſujette à des douleurs de matrice qui venaient régulièrement toutes les nuits. Ces douleurs étaient telles, que cette femme, quoique pudique & honnête auparavant, jurait, blaſphémait, & délirait ſouvent, en ſe touchant continuellement la région du pubis. Loin d'éprouver aucun attrait à la volupté, elle en avait horreur, & mordait tout ce qui ſe trouvait ſous ſa main; le paroxiſme paſſé, elle reſſentait les plus grands ſcrupules ſur ſa conduite.

On dit encore que l'uſage intérieur du lait d'âneſſe guérit la fureur utérine, ſur-tout quand on en injecte dans la cavité de la matrice.

L'amnéſie ou la perte de mémoire des vieillards, ou de ceux qui ſe ſont livrés ſans aucune modération aux plaiſirs de l'amour, eſt encore une maladie dont le meilleur remède eſt le lait. Tout ſimple qu'il eſt, il équivaut & même ſurpaſſe par ſes propriétés,

les remèdes qui ſont reconnus dans les anciennes pharmacopées, comme propres à rétablir la mémoire, & même ceux que l'on trouve encore aujourd'hui dans quelques pharmacies, telle que la confection anacardine, les conſerves de ninzing & genzing, l'eſprit de magnanimité, les diverſes préparations d'ambre gris, de muſc, & autres de ce genre qui ne donnent qu'un aiguillon à la force centrale du cœur, ſans lui fournir une matière ſur qui elle puiſſe agir.

§. IX.

La neuvième claſſe, celle des flux, nous offre beaucoup de maladies où la preſcription du lait eſt ſuivie des plus grands ſuccès. Ce fluide, porté dans le ſyſtême vaſculaire, eſt, par ſa nature, tout prêt à éprouver l'influence ſyſtaltique des vaiſſeaux qui doivent le convertir en ſang, de manière à remplacer les humeurs qui s'échappent, en même temps qu'on cherche à leur fermer les voies de paſſage par où elles s'écoulent.

La matière de ces flux eſt le ſang pur, tel qu'il ſe trouve dans nos vaiſſeaux; ou c'eſt une matière qui en approche par ſes caractères, ou enfin c'eſt une ſéroſité dont la nature en eſt abſolument différente. Quels que ſoient ces flux, ils indiquent toujours la néceſſité de ſubvenir à la perte des humeurs qu'ils occaſionnent, & celle d'énerver les

cauſes qui les déterminent. Dans pluſieurs de ces cas, le lait eſt encore le remède auquel les Praticiens ont ſouvent recours trop tard.

On a coutume de diſtinguer les flux en actifs & en paſſifs. On appelle *flux actifs* ceux qui paraiſſent dépendre d'une action augmentée du cœur & de tout le ſyſtême vaſculaire ſur la maſſe de fluides qu'ils meuvent. Les *flux paſſifs* ſont ceux qui proviennent, non d'une augmentation de forces du ſyſtême vaſculaire, mais d'une diſſolution ou atténuation des principes du ſang qui lui permet de paſſer par des voies que l'état naturel de ſa conſtitution lui défendait. Cette diſtinction eſt très-eſſentielle à faire quand il s'agit de décider ſi le lait convient dans le cas d'hémorrhagie. En général, quand les ſignes de la pléthore ſe manifeſtent, que le ſang ſorti ſe coagule, que l'évacuation donne au malade une plus grande légèreté & une plus grande aiſance, le lait, loin d'être utile dans ces cas, ſerait au contraire nuiſible. Mais quand le ſang ſorti eſt d'un rouge très-vif, quand il ne ſe coagule point, & qu'il ſort comme une roſée à travers les poroſités où les mailles des vaiſſeaux, état que les Théoriciens nomment *diapédèſe*, ainſi qu'on le voit ſouvent dans le ſecond & troiſième degré du ſcorbut, le lait eſt alors très-utile, & comme inviſquant, & comme analeptique.

En parcourant les ordres de cette claſſe, on trouve différentes eſpèces auxquelles le lait convient. On le donne dans les hémorrhagies (1) chroniques du nez, ſi fréquentes chez ceux qui ſont attaqués de la fièvre quarte, chez les hypochondriaques & les cachectiques. On le preſcrit également à ceux qu'une complexion naturellement faible de la poitrine, expoſe aux hémophtyſies. Morton, qui a étudié plus qu'aucun Médecin les vices du poumon, & qui les a conſidérés ſous tous les aſpects poſſibles, le conſeille dans l'hémophtyſie qu'il appelle *calculeuſe*. Cette hémophtyſie, ou crachement de ſang, provient des déchiremens que des concrétions pierreuſes nées dans ſa propre ſubſtance occaſionnent dans les vaiſſeaux délicats de cet organe. La toux, l'éternuement, le rire & le chant donnent lieu au dégagement de ces calculs ſi ordinaires aux phthiſiques, & aſſez ſouvent les hémorrhagies ſuivent de près leur expulſion. Hippocrate en faiſait également cas dans la maladie actuelle. En parlant des bons effets de ce remède dans ſon livre de *Affectibus internis*, il dit : « Le » corps étant évacué convenablement, & ſuper- » purgé par l'uſage du lait d'âneſſe ou de ſa ſéroſité,

(1) Les Anciens ont toujours déſigné par ce nom l'écoulement de ſang provenant des narines. Les Modernes l'ont étendu à l'écoulement de ſang de toutes les parties du corps.

» le malade boira beaucoup de lait de vache mêlé » à une troisième partie d'hydromel, & ainsi il » entrera en convalescence ».

Sydenham vantait encore ce remède dans les fièvres varioleuses accompagnées de pissement de sang avec dissolution de ce fluide. Il le coupait alors avec une certaine quantité d'eau, & le donnait pour boisson ordinaire à ses malades. Il entremêlait néanmoins à son usage divers astringens, ainsi qu'on le peut voir dans sa Dissertation au D. Cole. Alexandre de Tralles conseille aussi ce médicament simple dans tous les crachemens de sang. « Il n'y a point de médicament, dit-il (1), » d'aliment, de substance enfin qui convienne » mieux aux malades dans ces cas, & qui puisse » leur être plus utile, que le lait. Ceux qui en » ont fait usage dès le commencement & pendant long-temps, se sont tous rétablis ».

De toutes les maladies qui dans cette classe demandent l'usage du lait, il n'y en a point de plus ordinaire que la ménorrhagie, ou l'écoulement en partie sanguin & en partie séreux, auquel les femmes sont sujettes sur le retour de l'âge, notamment celles qui ont quelques embarras ou obstructions à la matrice. Non-seulement le régime lacté convient à ces femmes, mais encore les in-

(1) Alex. de Tralles, Lib. VII, Cap. 7.

jections de lait qui tempèrent ſingulièrement les ardeurs qu'elles reſſentent dans ce viſcère.

La dyſſenterie eſt une eſpèce de flux du même genre, auquel ſe mêlent les matières qui parcourent le canal inteſtinal. Ce flux eſt accompagné d'une douleur plus ou moins vive à la marge de l'anus. Le lait dans cette maladie, ſoit qu'on le prenne intérieurement ou qu'on le preſcrive en injection, opère également des merveilles. Hippocrate, dans l'Hiſtoire qu'il nous a laiſſée du fils d'Eratolaüs, dit que, pour remédier à une conſomption qu'une dyſſenterie ancienne entretenait, il commença à lui donner le lait d'âneſſe comme purgatif, & qu'il vint enſuite à celui de vache comme analeptique. Alexandre de Tralles l'a également conſeillé dans ce cas. Si l'on ſe rappelle l'état où ſe trouvent les ſurfaces des inteſtins dans cette maladie, on concevra facilement les bons effets de ce remède lorſqu'on le preſcrit avec jugement. La membrane veloutée des inteſtins, & ſur-tout des gros, eſt phlogoſée & dans un état d'irritation qui attire les humeurs ſéreuſes & ſanguinolentes dans les capillaires. Le ſang ſouvent s'extravaſe entre les membranes veloutées & nerveuſes, & y forme des plaques rougeâtres plus ou moins étendues, dont la réſolution eſt plus ou moins lente. Le déſordre ſouvent ſe communique aux inteſtins grêles, & s'oppoſe à la chyloſe.

Des portions de la membrane villeuſe ſe détachent & laiſſent à nud des eſpaces plus ou moins grands, d'où le ſang ſuinte continuellement. Quel remède plus doux que le lait pourrait-on employer dans ces cas pour conſoler & fortifier les ſurfaces ſenſibles miſes à découvert, quand une dégénéreſcence de la bile n'eſt point la cauſe première de la maladie, & que la fièvre n'en augmente point la violence ? Ce remède eſt lent il eſt vrai, mais il eſt sûr, & aucun inconvénient n'en contrebalance les avantages. Pris intérieurement, il tient lieu d'une nourriture ſolide dont les organes faibles ne pourraient tirer parti. Donné en lavement, c'eſt un adouciſſant qui ſubréfie les ſurfaces ſenſibles, & entraînent les parties putréfiées qui s'en détachent ; c'eſt un analeptique que les veines mézaraïques des parties ſaines abſorbent & charient dans la maſſe générale. Sydenham, dans la maladie dont il s'agit, non-ſeulement conſeille un remède ſi ſimple, mais encore il cite les exemples les plus frappans des heureux ſuccès qu'il en a obtenus. J'ai eu occaſion de les obbſerver, ainſi que lui, dans les pays chauds, lorſque les malades étaient réduits au dernier degré de maraſme, par la continuité de pareils flux qui avaient été rebelles à tous les remèdes ordinaires de la Médecine. Le lait de vache eſt celui qu'on emploie le plus communément dans ces cas. Cependant Fred.

Hoffman lui préfère celui d'âneſſe dont il exalte les vertus quand il eſt mêlé aux eaux de Selter. Il eſt quelquefois néceſſaire de lui ajouter de l'eau de rhubarbe, la décoction de kinkina, ou quelqu'autres amers ; d'autres fois, la ſeule précaution de le faire cuire & de lui ôter la pellicule dont il ſe couvre alors, le rend moins ſuſceptible de s'aigrir, & le fait mieux paſſer. On lui donne une qualité un peu aſtringente, quand l'indication le demande, en y plongeant, à pluſieurs repriſes, un fer ou une brique rougie au feu ; ce qu'on répète pluſieurs fois ſucceſſivement, juſqu'à ce que le lait ſoit diminué d'environ un quart. La dyſſenterie qui accompagne le ſcorbut, ainſi que celle qui eſt la ſuite de l'irruption du mercure ſur le canal inteſtinal, comme il arrive dans le traitement mercuriel mal dirigé, en éprouvent un adouciſſement qui étonne. Le lait qu'on a fait bouillir quelque temps avec l'écorce de grenade ou les fleurs de roſe, eſt encore un aſtringent convenable dans ces cas. Hildan avait ſouvent recours à cette méthode en pareil cas. Il uniſſait au lait ordinaire un peu de miel, & après une légère évaporation, il ajoutait de la mie de pain blanc, un peu de beurre frais ou de l'huile d'amandes douces, & un jaune d'œuf. Ce mélange faiſait la ſeule nourriture de ſes malades.

Quelques avantageuſes que ſoient les qualités du lait pour la dyſſenterie, ce médicament cependant

ne convient point indiſtinctement à toutes. On ne ferait qu'augmenter les accidens, ſi on le preſcrivait dans celles qui ſont bilieuſes, dans celles qui ont la fièvre & les annexes pour ſymptômes. C'eſt au Praticien à diſtinguer ces cas, pour ne point compromettre ce remède dans ceux où il ne peut être d'aucune utilité.

On conſeille encore le lait dans les hémorrhoïdes qui font ſouffrir cruellement dans la vue de diminuer le volume des excrémens qui, par leur poids, ne font qu'augmenter les accidens de cette maladie.

Les flux que nous venons de conſidérer, ſont mélangés d'un ſang plus ou moins pur, dont la préſence eſt eſſentielle pour en conſtituer le caractère. Il en eſt d'autres où l'on n'obſerve point ce mélange, quoiqu'ils n'en ſoient pas moins redoutables : tels ſont l'iléus, le cholera, la diarrhée, la lienterie & autres. Tout ce que les malades prennent dans l'iléus, ou paſſion iliaque, eſt auſſitôt rejetté par le vomiſſement. Le ſpaſme de l'eſtomac ne permet pas aux ſubſtances les plus douces d'y ſéjourner. Une ardeur inſupportable ſe fait ſentir à la région de l'eſtomac, les extrémités ſe refroidiſſent, le viſage ſe décolore & ſe couvre d'une ſueur froide; le hoquet eſt continu, il amène des vomiſſemens de matières brunâtres & verdâtres; le pouls eſt petit, rare, intermittent

Le ventre eſt d'abord fermé, il s'ouvre enſuite, quelquefois les malades rejettent des eſcharres par le vomiſſement ; le délire & les convulſions paraiſſent, & la mort n'eſt point tardive à ſurvenir. Des accidens ſi terribles ſont ſouvent occaſionnés par des draſtiques, par le veratrum ou l'ellebore, la colloquinte, &c. Le lait dans ces cas eſt encore le remède par excellence ; il remplace la ſolution de gomme arabique, les mucilages de graines de lin, de ſemences de coing, & autres adouciſſans. On le donne également avec ſuccès dans le cholera, maladie très-aigüe, accompagnée d'un vomiſſement bilieux continuel, & d'une diarrhée avec douleurs de ventre, proſtration de forces, & ſouvent des crampes aux extrémités. Mais ſi l'efficacité de ce remède a été reconnue alors, c'eſt principalement quand on avait lieu de ſoupçonner que cette affection dépendait de la préſence de quelque poiſon.

Les alimens dans la lienterie n'éprouvent aucune digeſtion ; ils gliſſent ſur les ſurfaces inteſtinales, ſelon la manière de voir des Anciens, & parviennent au rectum dans un état de crudité. Cette maladie eſt une des plus graves, en ce qu'elle s'oppoſe entièrement à la nutrition. On peut à cet égard lui rapporter ce que dit Atanus dans ſa doctrine des Paraboles :

Sumpta quid eſca valet quæ, quàm citò ſumitur, exit?
Nauſea cor vexat, viſcera laxa dolent.
Quando non patitur medicamina morbus in alvo;
Non ſignum vitæ ſed necis eſſe puto.
Ut dape venter eget, ſic ſpiritus indiget illâ,
Non benè paſcuntur cùm nihil alter habet (1).

Nonobſtant l'opinion de ceux qui regardent le lait comme propre à relâcher le ventre, qui ne l'eſt déjà que trop dans cette maladie, Fuſchius ne le conſeille pas moins dans ces cas comme analeptique & propre à lubréfier les ſurfaces inteſtinales qui ſont ſouvent excoriées; mais on doit alors le faire bouillir, pour le priver, le plus qu'il eſt poſſible, de ſa ſéroſité..

Une autre maladie de la claſſe actuelle, qui eſt quelquefois le ſymptôme d'un ulcère du rectum que le doigt ne peut toucher, ou qui provient d'un érétiſme de la membrane interne de cet inteſtin, eſt le téneſme. Elle ſe manifeſte par une déjection muqueuſe & en petite quantité d'une humeur plus ou moins lente, qu'une envie continuelle d'aller

(1) Quel bien pourrait produire un aliment perfide
Qui porte la douleur dans l'eſtomac avide,
Et de chaque viſcère émouſſe les reſſorts?
Alors que le malade a fait un vain effort
Pour ſouffrir un remède offert par la Nature,
Ce dernier préſage eſt celui de la mort;
Le corps, comme l'eſprit, a beſoin de pâture,
Peut-on les animer tous deux ſans nourriture?

à la garderobe, ou un effort proportionné pour y répondre, accompagne. Une matière âcre, bilieuſe que le mouvement périſtaltique des inteſtins amène à la marge de l'anus, ou que les glandes de cette partie ſéparent, en eſt la cauſe déterminante. Humecter le ventre, adoucir & enduire les ſurfaces ſouffrantes du rectum, entraîner par de doux cathartiques les acrimonies qui ſouvent produiſent tout le mal ; telles ſont les indications qu'Hippocrate a poſées de ſon temps, & que les Praticiens actuels ſe propoſent encore de remplir en pareilles circonſtances. La manne diſſoute dans le lait remplit très-bien les vues que l'indication évacuative préſente. Donné ſeul comme médicament, le lait eſt un tempérant qu'on ne ſaurait guères remplacer par d'autres. Mais en l'employant il faut faire attention à ce qu'une diathèſe bilieuſe n'en vienne point contrarier les bons effets. L'habitude extérieure du malade eſt alors le meilleur livre que le Médecin puiſſe conſulter ; il y pourra lire ce qui peut fortifier ou arrêter ſa déciſion à cet égard. Quand l'on préſume qu'il n'y a qu'à déterger l'ulcère & adoucir l'acrimonie qui le cauſe, on préfère le lait de chèvre à celui de brebis, que l'on donne quand il eſt temps de remplir l'indication ſiccative.

La ſurface interne de la matrice, comme celle du vagin, eſt continuellement humectée d'une

humeur qui en exſude. Cette humorrhagie ne provient point d'ulcération, mais d'un relâchement dans la texture des vaiſſeaux, qui permet aux humeurs lymphatiques & ſéreuſes du ſang de s'échapper dans l'intérieur de ce viſcère, où elles ſéjournent & ſe dénaturent plus ou moins. On a donné le nom de *fleurs blanches* à cet écoulement, qui a lieu chez les femmes, & même quelquefois chez les enfans, & dont la qualité varie ſuivant les circonſtances. Pour peu qu'on ſe rappelle la ſtructure des organes qui laiſſent échapper une pareille humeur, on concevra facilement la cauſe que nous adoptons. Les hommes qui accumulent des gonorrhées les unes ſur les autres, ſont ſujets à des écoulemens de même nature. Il n'y a point de remède qu'on n'ait éprouvé dans ces affections ſi rebelles ; les raffraîchiſſans, les délayans, les toniques & les aſtringens ont également échoué contre cette maladie, ſous quelques formes qu'on les ait donnés. Peut-être que ſi l'on eût bien examiné les cauſes déterminantes de ces affections, on ſe fût fixé aux ſeuls adouciſſans dont l'uſage n'entraîne aucun inconvénient. Le lait eſt le meilleur que l'on puiſſe choiſir alors, ſoit qu'on le donne en injection, ou qu'on le faſſe prendre intérieurement. Hippocrate conſeillait le lait d'âneſſe de préférence à tout autre, & ſelon ſa coutume, il purgeait par haut & par bas, avant

d'en faire commencer l'uſage. Il eſt bon néanmoins d'allier, dans ces cas, la qualité ſiccative au lait, pour donner un peu de ton aux fibres relâchées de la matrice ; l'eau de chaux, une légère décoction de kinkina qu'on entremêle ſelon les circonſtances avec une infuſion de fleurs de roſes ou de ſumac, rempliront très - bien cette indication. Il faut s'aſſurer, dans ces cas, que l'humorrhagie ne vient point d'un ulcère ou d'un cancer à la matrice ; car alors il faudroit recourir aux remèdes indiqués dans ces cas.

Toute l'habitude du corps eſt perſpirable, tant intérieurement qu'extérieurement. Hippocrate l'avait annoncé ; mais Kau Boërrhave & Sanctorius ont mis ſon aſſertion hors de tout doute par une multitude d'expériences qui à cet égard ne laiſſent rien à deſirer. Cette vapeur infiniment tenue qui s'exhale des poroſités de la peau pour ſe perdre dans l'atmoſphère, doit être un ſujet continuel de méditation pour le Médecin. L'action des vaiſſeaux ſur les humeurs lui donne un caractère individuel que le limier ſait apprécier, & que notre odorat pourrait également diſtinguer, ſi nous étions toujours attentifs à écouter l'impreſſion que reçoivent nos ſens. Le tiſſu porreux d'où elle exſude ſe relâche-t-il, l'impulſion de la force centrale (1) augmente-t-

(1) Le cœur.

elle, ou le ſang dont elle s'échappe, perd-t-il de ſa denſité ? une roſée ſe ramaſſe en gouttelettes ſur la ſurface du corps, pluſieurs forment autant de ruiſſeaux qui, au-lieu de ſe rendre au lac commun, s'en détournent, & le laiſſent à ſec. Quiconque a vu les phénomènes qui accompagnent cette maladie rare, la ſuette, les rapporte à juſte raiſon à ce que les Auteurs nomment *Ephydroſes.* Cette exſudation a quelquefois lieu ſpontanément, d'autres fois elle eſt le ſymptôme d'une diſſolution antécédente des humeurs. Sennert en fait un ſymptôme du ſcorbut. Quoi qu'il en ſoit de ſa cauſe procathartique, le lait eſt encore ici le remède héroïque ſur lequel on doit compter. Il eſt cependant des cas où il faut le marier avec les acidulés ou les amers ; c'eſt au Praticien à les diſtinguer.

L'humeur ſéreuſe dont nous venons de parler, au-lieu de ſe porter auſſi abondamment vers la peau, ſe jette ſouvent ſur la trachée artère & ſur les canaux aëriens qui en ſont les diviſions. Quelquefois l'appareil glanduleux des reins lui livre paſſage. Or, ſelon que l'un ou l'autre de ces organes eſt choiſi de préférence, divers ſymptômes relatifs à leur ſtructure paraiſſent alors, & la toux humide, le diabètes, & autres affections de ce genre, ſont autant d'effets réſultans d'une pareille irruption. Le lait, & ſur-tout celui de vache,

eutremêlé

entremêlé avec les purgatifs & les légers aſtringens, eſt le remède auquel les Praticiens ont recours. Méad conſeillait à ſes malades attaqués de diabètes, l'uſage du lait, & il le coupait avec l'eau d'orge & quelquefois avec l'eau de chaux. Quelques-uns préfèrent dans ces cas le lait d'âneſſe aux autres. Zacutus Luſitanus a guéri, en moins d'un mois, deux diabététiques qui avaient éprouvé infructueuſement tous les remèdes de la Médecine, avec le ſeul lait chalibé d'âneſſe, dont il aidait de temps à autre les bons effets par l'uſage du *philonium perſicum*. Willis & Liſter aſſurent que le lait pur ou mêlé à l'eau d'orge, ou à l'eau ſimple, ou cuit avec du pain très-blanc, eſt le meilleur régime auquel doivent s'aſtreindre ceux qui veulent guérir du diabètes.

§. X.

La dernière claſſe de maladie qu'il nous reſte à examiner, eſt celle des cachexies. La nature des humeurs eſt viciée dans ces affections, & le changement de couleur, de volume & de forme du corps ou de quelques-unes de ſes parties, en indique le genre.

Un des plus ordinaires eſt l'*Etiſie* qui eſt un amaigriſſement de tout le corps, accompagné d'une fièvre lente habituelle, ſans aucune toux ni crachat purulent. Cette maladie, qu'on ne peut

quelquefois rapporter à aucune cauſe ſenſible, n'eſt ſouvent que le ſymptôme d'une maladie précédente dont elle eſt une terminaiſon. Hippocrate & Lommius nous ont détaillé les ſymptômes d'une qu'ils nomment *Tabes dorſalis*. Elle eſt ordinaire aux voluptueux & aux perſonnes nouvellement mariées que les plaiſirs des ſens entraînent dans les excès. Elle mine également ceux qui méditent dans la ſolitude ſur les plaiſirs d'Onam, & qui ſatisfont fréquemment aux impulſions ſecrètes qu'ils leur ſuggèrent. Ces malades mangent beaucoup, & cependant leur appétit n'en eſt pas plus ſatisfait. Ils maigriſſent & éprouvent la ſenſation que leur donnerait une quantité de fourmis qui deſcendraient le long de l'épine, de la tête au coccix. L'humeur ſpermatique ſort en même temps que leur urine, les ſonges voluptueux en procurent l'évacuation à meſure qu'elle ſe forme. La difficulté de reſpirer, la faibleſſe, les peſanteurs de tête & la fièvre ſurviennent; &, ſemblables au papillon du ver à ſoie, ces malheureux ne trouvent plus dans le travail de la propagation que la perte de leur exiſtence.

Cet amaigriſſement qu'occaſionne l'évacuation trop fréquemment ſollicitée des organes ſéminaires, une collection purulente confinée dans un foyer particulier, le produit également. Le rein en eſt ſouvent le ſiège, & le pus travaillant à

l'écart ſous les enveloppes ſolides de cette glande, en ronge, mine & détruit toute l'organiſation qui a coûté tant de peine aux Ruiſch, aux Haller & aux Ferrein pour la bien développer. Ce ne ſont plus ces gerbes ni ces courbes vaſculaires qui dans l'état ſain, repaiſſent les yeux de l'Anatomiſte; des lambeaux membraneux, des flocons purulens & une ſanie plus ou moins épaiſſe y ſont ſubſtitués, & n'ont rien laiſſé qui puiſſe indiquer la beauté première de l'organe.

Dans les climats chauds où les paſſions ſont généralement plus vives que dans les zônes tempérées, l'envie & la jalouſie y peuvent également plus porter leurs impreſſions ſur le ſyſtême des nerfs, & par-là donner atteinte à la trame primordiale des ſolides, de manière à faire naître l'étiſie. Les Poètes, comme les Peintres, ont été frappés de ces effets; les deſcriptions & les tableaux qui repréſentent ces paſſions, offrent la maigreur perſonnifiée. Ce que les paſſions opèrent, les venins ſubtils, mais pris en petite quantité, le font également: on en a la preuve dans l'*aquetta* des Italiens, dont l'action, pour être inſenſible d'abord, n'en eſt pas moins funeſte par la ſuite. La vieilleſſe amène également cette étiſie, mais alors elle eſt naturelle, & il n'eſt point de plantes qui puiſſent l'éloigner.

Après avoir médité long-temps ſur la nature

des médicamens propres à combattre de pareils maux, & en avoir employé de toutes les eſpèces, les Praticiens ſont revenus à celui que la Nature leur préparait dans les mamelles des animaux long-temps avant que les hommes penſaſſent, par la dépravation de leurs mœurs, à ſe mettre dans le cas d'y avoir recours. Ils ont préféré, quand ils ne pouvaient ſe procurer le lait de femme, celui d'âneſſe qui en approche le plus, & les merveilleux effets qu'ils en ont retirés, les ont de plus en plus confirmés dans ſon uſage. Ils ont marié à ce remède, les ſubſtances propres à répondre à certaines vues ou accidens qui n'étant point de l'eſſence de la maladie, n'en pouvaient pas moins détériorer le caractère. Zacutus Luſitanus rétablit par ſon moyen un jeune homme à qui des excès avec les femmes avaient occaſionné une fièvre lente accompagnée d'une chaleur brûlante & d'une ardeur d'urine continuelle. Au-lieu de cet embonpoint qui caractériſait ſa ſanté première, il n'offrait qu'une ſéchereſſe générale, qui lui donnait l'apparence d'un ſquelette ambulant. On trouve dans l'Onaniſme le plan d'un régime lacté que ſuivait avec ſuccès un étranger qui s'était tellement épuiſé avec une courtiſane, qu'il était incapable d'aucun acte de virilité.

Le lait, quoique bien indiqué dans ces cas, eſt quelquefois ſujet à ne point répondre aux inten-

tions qu'on s'était propoſées en le preſcrivant. Si la digeſtion n'en eſt pas prompte, ſi ſon ſéjour dans l'eſtomac eſt prolongé plus qu'il ne doit l'être, les diverſes parties qui le compoſent, reſtent dans un état de diſgrégation, la féroſité, en parcourant la continuité du canal alimentaire, occaſionne une diarrhée ou le diabètes, quand les reins la laiſſent échapper. Les autres parties du lait, pour peu qu'elles reſtent dans l'eſtomac, l'affectent déſagréablement, & donnent lieu à des nauſées, à des gonflemens & à des coliques qui diminuent dès qu'elles ont paſſé dans les inteſtins. En s'accumulant dans les grêles, elles renouvellent bientôt les accidens qu'elles avaient excités dans l'eſtomac, juſqu'à ce que parvenus dans les gros, elles s'amoncèlent dans quelques-unes de leurs cellules, pour donner naiſſance à ces concrétions vraiment caſeuſes qu'on rend ſouvent pluſieurs mois après avoir fait uſage du lait. Quelques fâcheux, que ſemblent être les accidens que nous rapportons, ils ne doivent cependant pas déterminer à abandonner les avantages qu'on a lieu d'attendre du régime lacté. Les eaux légèrement alkalines & gazeuſes corrigent ſingulièrement ces mauvais effets; celles de Spa, à cet égard, partagent cette propriété avec d'autres. Hoffman uniſſait toujours dans cette vue les eaux de Seltz au lait d'âneſſe. On mêle encore, dans ces cas, la décoction de

kinkina pour en faciliter la digeſtion, ou bien l'on fait précéder le lait d'un verre de la même décoction, & ainſi alternativement pluſieurs fois par jour. Quelques bien indiqués que ſoient les poudres abſorbantes, l'eau de menthe, le ſucre, les pilules d'extrait de kinkina & autres, pour empêcher la dégénéreſcence du lait dont nous venons de parler, leur efficacité eſt ſouvent nulle; il convient alors d'eſſayer le lait de beurre. Les bilieux le boivent avec plaiſir, & ils s'en trouvent toujours bien. On doit le préférer au lait ordinaire, toutes les fois qu'il y a de la chaleur, de la fièvre, & une diſpoſition à l'éréſipèle. C'eſt le meilleur remède dont on puiſſe faire uſage, quand les excès vénériens ont produit une fièvre aigüe, telle que celle dont mourut le célèbre Raphaël. Le lait calme, délaie, adoucit, déſaltère, & même nourrit & fortifie; indications importantes à remplir dans ces cas où les forces ſe perdent avec une promptitude incroyable.

L'étiſie que nous venons de conſidérer, & dont la fièvre n'eſt qu'un caractère ſubſéquent, eſt ſouvent accompagnée dès ſon commencement d'une fièvre exacerbative avec toux, difficulté de reſpirer, & crachement de pus. Ces ſignes manifeſtent une ſtâſe purulente ſur le poumon, qu'il eſt ſouvent hors du pouvoir de l'art de combattre, ſoit que cette ſtâſe vienne d'une débilité innée

de l'organe, ſoit qu'une inflammation antécédente ou une matière âcre, des calculs, ou une humeur cutanée répercutée la favoriſent, le pus ne trouve pas moins dans l'organe un foyer propre à s'étendre, quoique des expectorations plus ou moins fréquentes en diminuent la quantité. Si l'on réfléchit au commerce intime que l'organe de la reſpiration entretient avec le cœur, il ſera aiſé d'apprécier la prompte efficacité du lait que les Anciens, comme les Modernes, ont recommandé (1) dans ces cas. A peine le ſyſtême des vaiſſeaux chyleux l'a-t-il verſé dans le vaſculaire, qu'il eſt porté à la partie ſouffrante, riche encore des propriétés médicamenteuſes qu'une indication raiſonnée lui a données. Il eſt pour les ſurfaces ulcérées un baume qui diminue l'acrimonie du pus qui en exſude, & pour les humeurs un aliment qui remplace celles que le feu de la fièvre altère continuellement. Les Praticiens, pour qui les moindres variations des maladies ſont autant d'objets de méditation, ont ſouvent lieu d'obſerver

(1) Galien parle d'un lieu recommandable par la pureté de l'air, la bonté des pâturages, & l'excellence du lait que donnait le bétail qui y paiſſait; il l'appelle *ſtabias*. Tous les phthiſiques y accouraient de ſon temps pour rétablir leur ſanté, comme l'on voit encore aujourd'ui venir les malades aux eaux minérales renommées.

la différence que le régime lacté amène dans celles-ci.

Le lait de femme eſt préférable en pareil cas à celui des animaux, à raiſon de ſon analogie avec les humeurs, ſur-tout quand on peut ſe le procurer d'une nourrice ſaine, ſobre, & dont les paſſions ſoient modérées. Le D. Buchan rapporte, en confirmation des avantages qu'on peut retirer de ce lait, l'hiſtoire d'un homme réduit à un tel degré de faibleſſe par la pulmonie, qu'il était incapable de ſe retourner dans ſon lit. Sa femme qui nourriſſait alors un enfant, eut le malheur de le perdre. Cet homme ſe mit à la tetter, uniquement pour la ſoulager, & non dans l'eſpérance de pouvoir en retirer quelque bien. Cependant, ayant éprouvé un mieux bien évident, il continua de la tetter juſqu'à ce qu'il fût parfaitement rétabli. « Actuellement il eſt, dit-il, un homme fort & » plein de ſanté ».

Les Anciens donnaient une plus grande attention que les Modernes à la nature des crachats dans le choix qu'ils faiſaient du lait. « Si ce que » les malades rejettent, dit Alexandre de Tralles, » paraît encore avoir beſoin de coction, s'il eſt » d'un vilain aſpect & d'une odeur déſagréable, » le lait d'âneſſe eſt alors celui de tous qui eſt » le meilleur, non-ſeulement parce qu'il déterge, » mais encore parce qu'il dénature les impuretés.

» On peut leur donner également le lait de ju-
» ment qui en tout eſt ſemblable au lait d'âneſſe ;
» auſſi ai-je obſervé que tous ceux qui reſpiraient
» difficilement, en éprouvaient toujours un ſou-
» lagement marqué, quand on le leur donnait
» à temps ; car il rend alors expectorables toutes
» les matières qui ſont dans les lieux les plus
» profonds du poumon (1) ». Si l'on conſulte en effet les parties que l'analyſe ſpontanée développe du lait d'âneſſe, on découvrira que cette eſpèce abonde moins que toute autre en principes épais qui pourraient ſurcharger l'eſtomac. Quand les circonſtances ne peuvent en permettre l'uſage, on lui ſubſtitue celui de vache qu'on coupe avec un tiers d'eau d'orge, d'infuſion de lierre terreſtre ou d'eau de gruau, & l'on y ajoute du ſucre. On aura ſoin que le fourage de l'animal qui fournit le lait, ſoit auſſi frais qu'il eſt poſſible ; on y mêlera du lierre terreſtre, du pouliot, du ſerpolet & autres plantes aromatiques. Lorſque les crachats ſont bien blancs, que le pus qui leur eſt mêlé, eſt de bonne qualité, pluſieurs Praticiens préfèrent le lait de chèvre, comme plus propre à la cicatriſation des ulcères, parce qu'il eſt moins ſujet à cauſer le dévoyement que le lait d'âneſſe. Quand la fièvre hectique eſt une ſuite de la phthiſie tuberculeuſe,

(1) Alex. Trall. Libr. VII. Cap. de Purulentis.

on ſubſtitue au lait de femme & d'âneſſe le lait ordinaire ébeurré, comme plus propre à tempérer la chaleur hectique. Morton conſeille, dans ces cas, d'unir les eaux minérales légères au lait, ainſi qu'on le peut voir dans ſa *Phthiſiologie.*

Mais quelquefois la cauſe des ſymptômes qui conſtituent la phthiſie pulmonaire, au-lieu de réſider dans la ſubſtance même des poumons, ſiège dans la trachée artère & le larinx qu'on regarde comme parties dépendantes de ces organes. Entre autres exemples que Morgagni en donne dans ſon excellent ouvrage *de ſedibus & cauſis morborum*, il en cite un dont le traitement lui a été propre; pour prouver que les phthiſies confirmées, qu'on prétend avoir guéries, n'étaient qu'une ulcération de ces parties. Comme cet exemple ſe rapporte entièrement à la matière que nous traitons, nous l'expoſerons d'après les propres termes de ce ſavant Médecin. « Etienne Cheli, de la République de » Lucques, homme de haute ſtature, d'un tempé- » rament ſec, d'un eſprit aſſez vif, accablé d'in- » quiétude & de grandes affaires, &, par cette » raiſon, ſujet à des affections hypochondriaques, » était depuis quelque temps, attaqué d'une toux » qui amenait des crachats plus ou moins teints » de ſang. Pluſieurs Médecins, d'une expérience » conſommée, lui avaient déjà preſcrit les jus » d'herbes adouciſſantes, le lait d'âneſſe, les

» gelées, & les bouillons de tortues, la décoction
» légère des bois & autres remèdes qu'on regarde
» comme efficaces dans pareilles maladies du pou-
» mon. Ils avaient également eu recours aux lé-
» gers aſtringens, notamment à ceux d'une nature
» ferrugineuſe, à la pierre hématite, aux eaux
» martiales, aux bains de rivière; mais le tout
» en vain, car, au-lieu de réuſſir, ces remèdes
» n'avaient que maigri le malade, & rendu ſon état
» pire qu'il n'était auparavant. Les aſtringens en
» effet, avaient diminué la ſecrétion des urines, &
» les bains ſemblaient avoir rendu les crachats plus
» ſanguinolens. Les eaux minérales furent omiſes
» dans les premiers jours, parce qu'on s'apperçut
» qu'elles ne paſſaient point, & que l'eſtomac
» répugnait à la plupart des remèdes. Je fus appellé,
» dit Morgagni, lorſque le malade était auſſi las des
» ſecours de la Médecine, que les Médecins l'étaient
» de la maladie. Porté en partie par la déférence
» que j'avais pour des perſonnes d'un âge plus
» avancé que le mien, & en partie par ce que
» m'offrait une maladie réputée déſeſpérée, je
» m'excuſai d'entreprendre le traitement juſqu'à
» ce que, vaincu par l'autorité & l'affection de
» ceux qui s'intéreſſaient à la ſanté du malade,
» je me rendis, non ſans les avertir que c'était
» contre mon gré, & ſeulement pour ne point
» abandonner le malade, loin de rien promettre

» qui pût le flatter. Il était alors exténué, ſans au-
» cune force, & n'ayant qu'un ſommeil interrompu
» & très-court. Cependant, voyant que la fièvre
» continue ne paraiſſait plus, & que le malade
» ne rejettait par *les crachats*, comme le dit Aë-
» tius, *que peu de matières purulentes & ſangui-*
» *nolentes*, & que le *ſentiment de douleur ne ſe*
» *faiſait ſentir manifeſtement qu'au lieu ulcéré* de la
» trachée artère, c'eſt-à-dire, un peu au-deſſous
» du larinx; trouvant en outre que de tous les
» remèdes qu'il avait pris, deux ſeulement lui
» avaient été utiles, & préciſément ceux qu'Aë-
» tius recommande ſous le nom d'*artériaca*, dans
» le traitement de ces ulcères, leſquels, *tenus*
» *ſur la langue, pour que, liquifiés, ils parviennent*
» *peu-à-peu juſqu'à la trachée artere, & le lait*
» *donné tous les jours récemment trait d'un animal*
» *encore préſent*; je conçus, mais tacitement,
» quelques eſpérances. Je cherchai dès-lors les
» moyens de faire en ſorte que les remèdes qui
» précédemment n'avaient eu aucune efficacité,
» fuſſent ceux qui procuraſſent l'entière guériſon.
» On avait employé les trochiſques de diatraga-
» canthe froids, propres à ſe liquifier dans la
» bouche, & le lait d'âneſſe comme il a été dit;
» & quand le malade en faiſait uſage, il lui ſem-
» blait que le ſentiment de picotement qu'il éprou-
» vait à la trachée artère, était comme anéanti;

» ſes forces & ſon ſommeil en étoient augmentés.
» Lui ayant demandé pourquoi il n'avait point per-
» ſiſté dans l'uſage de ces remèdes dont il avait tant
» à ſe louer, il me répondit que les trochiſques
» lui fatiguaient l'eſtomac, & que quand il ob-
» tint quelque bien du régime lacté, tous les au-
» tres accidens lui étaient revenus. Eh ! ſans doute
» que vous *évitâtes* alors les *influences du ſoleil & du*
» *vent ?* lui répliquai-je, me reſſouvenant à ce ſujet
» de ce qu'ordonne Hippocrate à ceux dont *la trachée*
» *artère eſt affectée d'un ulcère chaud appellé Aphte.*
» Or, je ſavais qu'il n'avait point pris cette précau-
» tion. Connaiſſant la conſtitution hypochon-
» driaque de ce malade, je conçus pourquoi les
» trochiſques, par leur douceur, & preſque leur
» fadeur, avaient pu lui être nuiſibles. Ayant
» dont ſtatué ce qu'il fallait faire, & ce qu'il con-
» venait d'éviter, la circonſtance me fournit
» l'occaſion de communiquer ma déciſion au D.
» P. Piella, Médecin de Bologne. Ce Praticien,
» quoiqu'il n'improuvât pas mes vues, me dit,
» après avoir conſidéré attentivement les crachats, &
» avoir appris que ſouvent ils étaient diaphanes, en
» petite quantité & ſanguinolens de temps à autre:
» Je crains bien que vous ne guériſſiez pas ces ulcères
» qui, bien qu'ils ſoient peut-être ſitués profon-
» dément, approchent de la nature de ces dar-
» tres, qui, ſi elles paraiſſaient ſur la peau, ne

» ſe cicatriſeraient qu'avec la plus grande difficulté.
» Ce jugement d'un homme particulièrement
» verſé dans les cas de chirurgie, me donna de
» la ſatisfaction de n'avoir rien promis, mais ne
» me détourna cependant pas de mettre mes deſ-
» ſeins à exécution. La ſaiſon de l'année était
» telle qu'il fallait ſoigneuſement en éviter les
» influences ; & il n'y avait pas alors de grandes
» eſpérances à concevoir de l'uſage du lait des
» animaux, vu la mauvaiſe qualité du fourage.
» J'ordonnai donc d'abord que le malade habitât
» une chambre moyennement chaude, point trop
» baſſe ni trop petite ; & que là, dépoſant toutes
» ſes inquiétudes, il y reçût ſes amis & ſes pro-
» ches, ſe contentant de les écouter, & non de
» leur répondre, à moins que ce ne fût à voix
» très-baſſe, quand il y était forcé, & en arti-
» culant très-lentement. Je lui preſcrivis enſuite
» les ſubſtances qui pouvaient adoucir la trachée
» artère, ſans cependant fatiguer l'eſtomac. L'en-
» tière ſoumiſſion à mes avis ayant diſpoſé le malade
» à l'uſage du lait, je me décidai pour celui de fem-
» me que je conſeillai en petite quantité d'abord,
» pour en eſſayer l'efficacité. Voyant qu'il paſſait
» bien, je l'ordonnai enſuite à la doſe qui pourrait
» paraître à un malade attentif équivaloir environ
» à une demi-livre. Je lui enjoignis de le prendre le
» matin & le ſoir, environ quatre ou cinq heures

» avant le repas. Celui-ci était fort léger, &
» notamment le ſouper ; on n'y joignit point le
» vin ni rien qui pût nuire à la digeſtion. La plu-
» part du temps il conſiſtait en une bouillie faite
» avec la farine d'orge, à laquelle on ajoutait
» une once de kinkina en poudre ſur chaque livre,
» ſans ſucre, & qu'on réduiſait enſuite à ſiccité
» à un feu doux ; & en une certaine quantité de
» lait récemment trait d'une vache qu'on nour-
» riſſait d'orge & de paille, & non de fèves &
» de foin. Je veillai à ce que la nourrice fût
» ſaine, à ce que ſes alimens fuſſent de bonne
» qualité, ſans être trop diverſifiés, circonſtance
» qui, négligée, eſt une des principales cauſes
» pourquoi le lait de femme ne l'emporte ſou-
» vent point, comme remède, ſur celui des au-
» tres animaux, quoique les anciens Médecins,
» & ſur-tout Euryphon & Hérodote, ſi eſtimés
» de Galien, le *préféraſſent aux autres dans la*
» *phthiſie, comme nous étant plus familier & d'une*
» *nature plus approchante de la nôtre.* Après un tel
» régime, ſcrupuleuſement obſervé depuis la fin
» de Novembre juſqu'au milieu de Mai, la ſanté
» revint tellement à ce malade, qu'il ſe porta
» très-bien pendant le long eſpace de ſeize années
» conſécutives ».

Nous abandonnons à de plus grandes recherches tout ce que l'état d'exſiccation ou d'aridité que nous

venons d'examiner, offre à nos conſidérations, pour nous occuper d'un autre qui lui eſt entièrement oppoſé, ſavoir l'hydropiſie, maladie dans laquelle la ſéroſité du ſang ſéjourne dans les eſpaces cellulaires, ou bien eſt épanchée dans de grandes cavités, en y manifeſtant ſa préſence par une fluctuation bien décidée. Quand la maladie reconnaît pour cauſe des hémorrhagies antécédentes, une colliquation d'humeurs ſurvenue à la rentrée de quelque virus cutané, le lait, d'après le conſeil d'Alexandre de Tralles, eſt le remède le mieux indiqué & le plus propre, non-ſeulement à réparer les forces, mais encore à prévenir les hémorrhagies, & à guérir complettement la maladie actuelle. Avicenne conſeillait dans ces cas le lait de chèvre; il employait auſſi celui de la femelle de chameau pendant ſept jours de ſuite, & il entremêlait à ſon uſage les trochiſques d'aloës ou de mézéréon juſqu'à la guériſon parfaite. Rhasès & quelques autres Arabes ont ſubſtitué le lait d'âneſſe à celui de chameau. On trouve, dans les Mémoires de la Société Royale de Médecine, une preuve confirmative des bons effets de ce remède dans un aſcite qui avait été rebelle aux médicamens les mieux employés, & même à la ponction réitérée. Willis cite la guériſon d'un aſcite provenant d'une ménorrhagie par l'uſage du lait, pris pendant un mois deux ou trois fois le jour. Enfin l'on trouve

dans

dans les Œuvres de Bouillet l'hiſtoire d'un ſoldat attaqué d'un aſcite & d'une hydropiſie de poitrine ſurvenues à une longue dyſſenterie, qui guérit par le ſeul uſage du lait & des légers apéritifs. Il y a tout lieu de croire que dans ces cas où le lait a ſi bien réuſſi, l'orgaſme ou la criſpation des ſolides était la cauſe première de la maladie.

Les affections impétigineuſes forment un ordre de la claſſe actuelle dans lequel on trouve beaucoup d'eſpèces où le lait peut convenir. Ces affections ſont du genre des cutanées; elles ſont plus ou moins chroniques & d'une nature contagieuſe. On donne à la matière qui les produit le nom de *virus*, &, ſelon l'eſpèce, on le nomme *ſyphilitique*, *ſcorbutique*, *rachitique*, *ſcrophuleux*, *cancereux*, *dartreux*, *ou pſorique*, &c. Cette matière, quoique exiſtante dans la maſſe circulante des humeurs, ſouvent néanmoins ne ſe manifeſte pas par des ſignes ſenſibles; ce n'eſt que long-temps après où diverſes circonſtances en favoriſent le développement, qu'elle paraît au-dehors ſous forme d'exulcérations ou de croûtes exanthématiques qui, ſelon leur nature, demandent ou rejettent le régime lacté.

En général, lorſque la vérole, par exemple, eſt portée au plus haut point, & que la carie, la phthiſie, les ulcères rongeans des amygdales, & autres ſymptômes graves, indiquent l'ancienneté du mal, il convient d'allier le lait au traitement

mercuriel pour donner aux humeurs le caractère balſamique que l'uſage ſeul du mercure ne pourrait leur donner. On s'en diſpenſera dans les véroles commençantes, à moins que les ſels mercuriels qu'on a employés dans les traitemens précédens, n'aient irrité le ſyſtême inteſtinal, & produit une dyſſenterie, comme il arrive quelquefois. Quand le traitement par les frictions eſt terminé, ou quand on a employé aſſez long-temps les préparations mercurielles pour faire naître dans les humeurs une tendance au ſcorbut, on met les convaleſcens au régime lacté, pour donner aux fluides le caractère de douceur qu'elles avaient perdu, & on les tient à ce régime une huitaine de jours plus ou moins.

Le ſcorbut eſt encore un genre de maladie où le lait peut avoir quelques avantages, ſelon les circonſtances. En général, cette maladie ſe reconnaît à des taches livides ou jaunâtres aux jambes & aux différentes parties du corps, aux ſaignemens des gencives, à leur gonflement & à leur puanteur. La cauſe prochaine de cette affection eſt une diſſolution des principes conſtitutifs du ſang. Tout ce qui eſt propre à rétablir ces principes dans leur état naturel & à adoucir l'acrimonie des humeurs, eſt ſingulièrement propre à remplir cette indication. Le lait qui tient de la nature végétale & animale, outre les végétaux

qu'on emploie dans cette intention, eſt une ſubſtance ſur l'efficacité de laquelle on ne ſaurait trop compter : on fera donc bien de le marier aux remèdes ordinaires dont il aidera l'action (1). On commencera quelque fois par le petit lait de chèvre, auquel on ajoutera un peu de ſel polychreſte, & on l'unira aux ſucs antiſcorbutiques. Horſtius préférait d'y faire infuſer le ſyſimbrium, le naſturtium aquatique, le becabunga, ou le cochlearia ; &, quoiqu'il conſeillât le lait comme aliment quand il y avait pente à l'atrophie, néanmoins il lui ſubſtituait ſouvent le petit-lait quand l'indication d'abſterger était urgente. Un tel remède ſe portant auſſi-tôt vers les reins, ne peut qu'entraîner l'acrimonie lixivielle qui corrompt la maſſe des humeurs. Le lait pur qu'on lui ſubſtitue enſuite, édulcore la portion qui coule dans les vaiſſeaux, & par les principes aëriformes qui lui ſont combinés, (2) il s'oppoſe aux effets de la putréfaction commencée. Le trop long uſage du kinkina peut amener un commencement de diſſolution dans les humeurs, à laquelle on ne peut encore oppoſer de meilleur remède que le lait.

(1) M. Bielke, de l'Académie de Stockolm, propoſe de rendre le lait de vache ſpécifique contre le ſcorbut, en faiſant manger à l'animal du piſſenlit, du cochlaria, &c.

(2) Eſſai ſur la vertu diſſolvante de la chaux vive, trad. de l'orig. angl. du D. Macbride, page 356.

On preſcrit encore ce remède ſimple dans les affections dartreuſes. Celſe reconnaît ſes grandes vertus dans ces maladies ; elles n'étaient point inconnues à Hippocrate qui ordonnait le lait d'âneſſe ou le petit-lait de chèvre pendant pluſieurs jours. Il le mêlait ſouvent à un tiers d'hydromel, & , dans cet état , il le faiſait prendre à ſes malades pendant quarante-cinq jours. La gale , la teigne humide , ou le *ſahafati* des Arabes , ſont encore des affections cutanées où le lait , pris comme remède ou comme aliment , opère des merveilles. On l'unit avec les ſucs de fumeterre , de ſcabieuſe , pour en faire la boiſſon journalière des malades, pendant qu'on leur preſcrit intérieurement les remèdes appropriés à leur état.

SECTION III.

Des maladies auxquelles le lait ne convient point.

AVOIR expoſé les cas où le lait peut être utile dans les maladies , c'eſt avoir déſigné la plupart de ceux où il deviendrait nuiſible , & ne ferait qu'augmenter les accidens qu'on cherchait à diminuer , en y ayant recours. Nous pourrions donc terminer ici ce que nous avons entrepris de dire ſur les propriétés d'un remède auſſi efficace ; mais, comme en le preſcrivant dans ces cas défavorables, les nouveaux accidens qu'il occaſionnerait , pourraient en diſſuader l'uſage dans d'autres où les

bons effets ſont ſi ſenſibles, nous croyons convenable de préſenter ces mêmes cas ſous un ſeul point de vue, pour en donner une connaiſſance plus complette.

En général le lait demande que l'eſtomac ait aſſez de force pour le digérer, & qu'il n'y ait dans ce viſcère aucune matière qui puiſſe le corrompre. Si des erreurs dans le régime lui ont donné une faibleſſe qui ne lui ſoit point naturelle, le lait devient la matière d'une ſaburre viſqueuſe, rance ou acide qui occaſionne des ſerremens d'entrailles, des gonflemens d'eſtomac, le manque d'appétit, la proſtration de forces, des envies de vomir, des coliques, des diarrhées, des nidoroſités, la fièvre, des obſtructions au méſentère, & nombre de maladies des viſcères circonvoiſins.

Ces accidens paraiſſent plus promtement chez ceux qui, à raiſon de leur âge, de leur tempérament, des alimens qu'ils prennent, des pays chauds qu'ils habitent, de l'exercice & des paſſions de l'ame auxquelles ils ſe livrent, engendrent une grande quantité de bile qui attend dans les viſcères de la digeſtion les circonſtances favorables à ſon efferveſcence. On doit donc refuſer le lait à ces ſortes de perſonnes, quoi qu'en diſe Henri de Heer qui aſſure avoir, par ſon uſage, guéri un cholera-morbus qu'on attribuait à une pareille cauſe. Les émulſions végétales ne leur conviennent

pas plus à raiſon de la facilité que le principe huileux de ce genre de médicament a de ſe ſéparer du mucilage qui lui ſert d'intermède dans ſon union avec l'eau.

Une ſaburre acide, telle que celle qu'entretiennent les boiſſons ſpiritueuſes chez les buveurs, eſt encore une contre-indication à l'uſage du lait. Les principes actifs de la bile émouſſés chez ces perſonnes par l'acidité que ces liqueurs contractent dans le laboratoire de la digeſtion, ne peuvent agir ſur la coagulation du lait qui ſe produit alors. Ces coagulations s'accumulent, elles excitent des ſpaſmes dans les entrailles, & bientôt la fièvre lente & l'atrophie manifeſtent au-dehors les fâcheux effets qu'elles produiſent au-dedans. Une pareille ſaburre a également lieu chez les mélancholiques & les hypochondriaques, & par la même raiſon le lait ne leur convient point, à moins qu'on ne prévienne les effets de ſa dégénéreſcence, en le coupant avec l'eau de chaux ou avec les eaux minérales.

On doit encore rejetter l'uſage de ce remède dans les cas d'inflammation de l'eſtomac, des inteſtins, du foye, &c., où, loin de parer aux vomiſſemens & aux ſpaſmes qui ont alors lieu, il ne ferait que les augmenter par la décompoſition de ſes parties conſtitutives.

Le lait ne convient pas plus à ceux dont les

humeurs pêchent par un excès de viſcoſité. En effet, les couloirs étant difficilement perméables à leurs humeurs, la partie caſeuſe ne peut, dans le labyrinthe des glandes du méſentère qu'elle doit traverſer, que trouver des cauſes propres à la retarder, & à faciliter ſa coagulation. Ainſi l'on évitera de le preſcrire aux rachitiques, aux écrouelleux & à ceux qui ont quelques obſtructions dans le bas-ventre. Ces raiſons vraiſemblablement étaient celles qui avaient engagé Galien à le regarder comme nuiſible dans les engorgemens du foye. Elles avaient également déterminé Aëtius, Paul d'Egine, Valéſius & autres à en défendre l'uſage dans les obſtructions internes, telles que celles des poumons, du foye, de la rate & autres. L'opinion de ces Médecins était tellement fixée à ce ſujet, que, quand on leur citait quelques-unes de ces maladies où le lait avait opéré des merveilles, ils ne voyaient en elles que des exceptions à une règle que leur expérience leur avait fait établir. Quelque plauſible que ſoit cette règle, cependant quelques Praticiens (1) n'y ont point eu égard, ayant obſervé que les obſtructions accompagnées d'irritation & de ſpaſme, ne trouvaient pas de meilleurs adouciſſans que le lait ſeul, ou mêlé aux légers apéritifs; mais le petit-lait dans ces cas

(2) Tiſſot, Malad. nerv. tom. 2, 348.

peut très-bien le remplacer, ſans donner lieu aux craintes de ſes inconvéniens, qui ne ſont que trop bien fondées.

Le lait ſerait encore nuiſible à ceux dont les principes exaltés de la bile portent l'incendie dans la machine, en excitant par-tout un orgaſme qu'on ne ſaurait appaiſer. On ne le preſcrira donc point dans les fièvres malignes, les putrides, les bilieuſes, les continues épidémiques, dans le cholera, les coliques bilieuſes, les diarrhées, les vomiſſemens de même nature, & dans l'ictère. Il ne convient également pas dans les maladies qui, ſans être occaſionnées par la bile, donnent cependant lieu au ſéjour de cette humeur dans les premières voies : telles ſont les fièvres hémitritées, leipyrienes & autres; la chaleur qui dans ces cas eſt concentrée au-dedans, donnerait à ſa mixtion une acrimonie propre à augmenter tous les accidens.

Quoique nous ayons conſidéré le lait comme très-avantageux dans l'ulcération de certains viſcères, & que depuis Hippocrate juſqu'à nos jours, les Praticiens aient regardé le lait de femme, d'âneſſe ou de chèvre comme le remède le plus ſimple & le plus convenable dans la phthiſie & la fièvre hectique, cependant l'obſervation n'eſt pas toujours d'accord ſur ces bons effets, ſi l'on s'en rapporte à l'hiſtoire des maladies de Breſ-

law (1), où il eſt dit que « l'uſage du lait, quoi-
» que d'une grande vertu dans la fièvre hectique,
» ne ſoulage cependant point quand les poumons
» ſont durs, ſchireux, & remplis de tubercu-
» les ». Conviendrait-il mieux dans les affections calculeuſes de cet organe ? Si l'on s'en rapporte à ce qu'annonce l'expérience à ce ſujet, on en évitera l'uſage pour parer les mauvaiſes conſéquences qui pourraient s'enſuivre, quoiqu'il ne ſoit pas toujours facile d'en déduire clairement les cauſes. Nous confirmerons notre aſſertion par le témoignage de Fabri, Médecin contemporain & fort eſtimé de Morgagni. Pluſieurs Conſultans ayant conſeillé le lait à Contuli, jeune homme attaqué depuis long-temps d'une douleur de poitrine & d'une maigreur inquiétante, Fabri fut le ſeul qui s'y oppoſa, d'après la préſomption qu'il avait que la cauſe de ces ſymptômes provenait de concrétions calculeuſes dans les poumons, que l'uſage du lait ne pouvait qu'augmenter. Cette opinion eſt également celle de Morton, lequel, par cette raiſon, ne conſeille la diète lactée dans la phthiſie calculeuſe, que dans les cas de plus grande néceſſité. L'évènement prouva la vérité du prognoſtic de Fabri. Le jeune homme ayant cédé au plus grand nombre, l'uſage du lait augmenta, ſinon les cal-

(1) Art. Erud. Lips. an. 1701, m. Nov. pag. 525.

culs, du moins ſes douleurs, & accéléra ſa mort; pendant que l'huile d'amandes douces & autres loochs adouciſſans, furent ſi avantageux à un autre dont les mêmes ſymptômes paraiſſaient à ce Médecin venir d'une même cauſe, qu'ils diſſipèrent la douleur en peu de temps, & rétablirent parfaitement ſa ſanté, après avoir déterminé l'expulſion d'un calcul. Quelquefois auſſi certains phthiſiques, au-lieu de trouver dans le lait un ſoulagement réel à leurs maux, en éprouvent une gêne dans l'expectoration. Il épaiſſit la matière de leurs crachats, augmente la difficulté de leur reſpiration, & tantôt il ouvre trop ou pas aſſez le ventre, accidens auxquels on remédie quelquefois, en coupant le lait ou en lui alliant quelques eaux minérales.

Si, d'après l'opinion de Sthal, d'Alberti & autres, l'humeur de la goutte eſt d'une nature ſaline & âcre, & qu'on n'ait point encore trouvé de remèdes plus efficaces pour le combattre que le lait, malgré les éloges pompeux que lui ont donnés Greyſel (1), Waldſchmid (2) & les Actes des Curieux de la Nature (3), il eſt cependant des cas

(1) Tract. med. de curâ lact. in Arthrit.

(2) Diſp. de curâ lact. pod. ſolatio lact.

(3) Dec. I. Ann. I. Obſ. 141 de Arthrit. ſolatio lact. & in app. pag. 33.

qui demandent de la réſerve dans ſon uſage. Walſchmid lui-même dit qu'on ne doit pas l'employer indiſtinctement dans tous. On trouve dans les Actes des Curieux de la Nature, en confirmation de cette aſſertion, l'hiſtoire d'un Gentilhomme qui, loin d'en retirer aucun avantage dans cette maladie, en éprouva une intumeſcence générale qui lui ſerait devenue funeſte, s'il ſe fût obſtiné à en continuer l'uſage; *niſi vellet*, y eſt-il dit, *nigrum ſacophagum in lacte quærere & lactis vehiculo ad viam lacteam cœli properare.* Ainſi donc, dans ces cas, toutes les fois que l'irritabilité des entrailles eſt telle que la moindre choſe occaſionne des coliques, des vomiſſemens, des flux de ventre, des ſpaſmes, la ſeule décompoſition ſpontanée du lait pouvant la mettre en jeu, on doit, par cette raiſon, en rejetter abſolument l'uſage. Hors ces cas, l'on aurait tort de s'en rapporter au jugement de Thiermairius (1) qui dit qu'*on loue le lait dans la goutte plus qu'il ne le mérite d'après l'expérience.*

Hippocrate eſt le premier Médecin qui ait défendu le lait aux fébricitans. Il ne fait cependant pas de ſa défenſe une règle générale; au contraire, il ſpécifie les cas où il peut convenir, ainſi que nous les avons rapportés dans nos claſſes de maladies.

(1) Conſil. Libr. 2. conſ. 24.

Cependant on ne doit pas moins en rejetter abſolument l'uſage dans les fièvres aigües comme dans les intermittentes ; car les cauſes de ces affections réſidant ordinairement dans les premières voies, elles ne pourraient que recevoir une nouvelle énergie de la décompoſition ſpontanée du lait. Cependant, malgré les mauvais effets qu'on a obſervés de l'uſage de ce remède en pareil cas, quelques Praticiens n'ont point héſité de le preſcrire, ſans néanmoins dire s'ils l'avaient privé avant des principes qui pouvaient être malfaiſans. Le lait n'eſt pas plus indiqué lorſque la cauſe morbifique a paſſé dans le ſyſtême de la circulation. Dans le trouble qu'elle excite alors, la Nature incertaine médite ſur les moyens d'expulſion qui lui paraiſſent les plus convenables. Or, le lait, par la conſtipation qu'il produit ſouvent, pourrait nuire aux effets ſalutaires qu'elle fait pour ouvrir les couloirs du ventre, de manière à lui donner iſſue, ou, en relâchant ces mêmes couloirs, il pourrait lui ouvrir une voie qui ne ſerait point de ſon choix. On ne doit donc point, par ces raiſons, le donner dans les fièvres malignes, inflammatoires, les rémittentes & autres.

Quelques Praticiens rejettent encore le lait dans les affections calculeuſes des reins & de la veſſie, d'après l'opinion vulgaire que le fromage engendre le calcul. Quoi qu'il en ſoit de ce pré-

jugé, ſi le lait n'eſt pas d'une grande utilité dans le principe de la maladie, au moins eſt-il très-avantageux quand les humeurs ont atteint un commencement de diſſolution, par l'uſage long-temps continué des remèdes de Stéphens quon ordonne ſi ſouvent dans l'intention de fondre les calculs.

Il en eſt encore d'autres qui l'excluent du traitement des maladies convulſives, à cauſe des crudités & impuretés auxquelles ſa décompoſition dans les premières voies donne lieu, impuretés que les circonſtances peuvent déterminer à exciter un orgaſme dans le ſyſtême ſenſible des inteſtins, qui pourrait rappeller de nouvelles convulſions. Ce que nous avons dit de l'uſage du lait dans ces ſortes de maladies, les exemples de ſes bons effets que nous avons cités dans quelques circonſtances, les moyens de parer aux accidens qu'il pourrait produire, doivent ſervir de baſe dans le cas préſent, au jugement que l'on portera ſur ſon uſage.

Si le lait produit de ſi mauvais effets quand on l'emploie comme remède interne dans les cas que nous venons de rapporter, il n'en produit ſouvent pas de meilleurs quand on le preſcrit comme topique dans quelques affections qui ſemblent indiquer ſon uſage. Comme la chaleur animale ſuffit ſeule pour le décompoſer & développer le principe acide qui entre dans ſa mixtion, on ne doit preſcrire ce remède qu'avec réſerve

dans les affections convulſives locales, & le changer ſouvent pour éviter une augmentation d'accidens que l'acidité qu'il contracterait par ſon trop long ſéjour, ne manquerait pas d'occaſionner. Ainſi l'on voit aſſez ſouvent, dans les Hôpitaux, les triſmes, les torticolis, les mouvemens convulſifs des paupières devenir rebelles aux remèdes intérieurs les mieux indiqués, parce qu'on perſiſte dans l'application des cataplaſmes de mie de pain & de lait, qui ſeraient mieux remplacés par les huileux & les calmans.

Les fomentations de lait ne promettent pas un ſuccès plus certain dans les affections rhumatiſmales, éréſypélateuſes, dans ces inflammations sèches qui tendent promptement à la gangrêne, leurs cauſes ne pouvant qu'acquérir une intenſité plus grande par ſon uſage. On le preſcrira également avec la plus grande réſerve dans les tumeurs froides, œdémateuſes, & dans les ſtâſes d'humeurs ſur les parties membraneuſes & aux environs des articulations.

Quoique l'uſage extérieur du lait ſoit d'une efficacité reconnue dans bien des cas contre les douleurs vives, il en eſt cependant qu'il augmente toujours. Ainſi l'on voit aſſez ſouvent le cancer occulte travailler dès qu'on lui applique des cataplaſmes dont le lait eſt l'excipient. Les bains, les fomentations, & les douches de ce fluide dans

les affections hypochondriaques, n'ont pas un meilleur effet, malgré les éloges pompeux dont on les a décorés. Les injections de lait faites dans les ulcères caverneux & ſineux pour appaiſer les douleurs que des matières âcres y occaſionnent par leur ſéjour, doivent ſe faire avec la plus grande réſerve ; & quand on y a recours, il faut qu'une compreſſion ſagement opérée exprime tout ce qui ne ſera point ſorti de lui-même, & qui pourrait, en ſe décompoſant, augmenter les accidens. On preſcrit encore le lait extérieurement comme vulnéraire balſamique dans les plaies, avec ou ſans perte de ſubſtance; mais le principe albumineux qui exſude dans ces cas des ſurfaces découvertes, eſt un baume naturel qui ſurpaſſe en vertus celui qu'on irait chercher dans la mixtion du lait pour contribuer à la cicatriſation de ces plaies.

Article III.

Des différens produits que le lait fournit à la Médecine.

Il ne nous ſuffit point d'avoir conſidéré les avantages que la Médecine retire des différentes eſpèces de lait, dans le traitement des maladies qui le demandent, & les inconvéniens qui peuvent réſulter de ſon uſage dans les circonſtances qui lui ſont favorables, nous devons encore, pour

completter notre entrepriſe, ajouter aux conſidérations que nous avons eu occaſion de faire, celle des divers produits que l'on retire de l'analyſe ſpontanée de ce fluide.

Section I.

De la crême.

Le premier de ces produits s'élève ſur la ſurface du lait qu'on abandonne à lui-même ; on lui donne le nom de *crême*, ou de *fleur de lait*, *ſpuma*, *flos*, *caput*, *mel lactis*. Ce produit eſt un mélange de parties butyreuſes & caſeuſes intimément mélées enſemble, & contenant encore un peu de ſéroſité qui lui donne une ſorte de fluidité. Cette matière abonde en plus ou moins grande quantité dans les différentes eſpèces de lait, celui de vache en contient le plus, auſſi eſt-ce celle qu'on emploie le plus fréquemment dans les uſages domeſtiques, comme en Médecine.

La crême eſt un des alimens les plus doux & les plus agréables que l'on connaiſſe. Quand on lui a mélé un blanc d'œuf, on l'agite avec un ballet pour y introduire de l'air qui lui donne un plus grand volume, & l'on a alors ce qu'on appelle *crême fouettée*, *Aphrogala*. Galien l'a recommandé en cet état contre l'intempérie chaude du ventricule, notamment dans les grandes chaleurs

leurs de l'été ; mais l'autorité de ce Médecin ne doit point faire valoir ce mélange qui même en ſanté n'eſt pas un des meilleurs alimens.

On étend la crême ſur les croûtes laiteuſes qui ſurviennent au viſage ou derrière les oreilles des enfans. On couvre ces croûtes avec des feuilles de poirée ou de papier brouillard, ou avec des morceaux de linge fin enduits de la même matière, pour les humecter & faciliter leur chûte. On l'étend encore ſur les dartres vives ou croûteuſes dont il diminue les douleurs, ſur les gerçures du ſein ou des lèvres, ſur les rhagades, ſur les ulcérations des paupières, les brûlures & généralement ſur les parties privées de leurs tégumens, que l'air ride, criſpe & rend douloureuſes. Van-Swieten recommande beaucoup un mélange de crême fraîche, de jaune d'œuf, & de ſyrop de violettes délayé dans une ſuffiſante quantité d'eau diſtillée de roſes, pour remédier à l'inflammation des gencives.

SECTION II.

Du beurre.

EN battant la crême verticalement, comme nous l'avons déjà dit, & d'une manière continue, dans une machine qu'on nomme *Baratte*, on en

retire une matière jaunâtre, douce, légèrement concrête, qui eſt le *beurre* (1). Cette matière a beaucoup d'analogie avec les huiles épaiſſes végétales, telles que le beurre de cacao, & n'a aucun caractère qui la puiſſe faire regarder comme une graiſſe animale. C'eſt une ſubſtance particulière qu'on ne rencontre que dans le lait, & qui vraiſemblablement doit ſon origine au principe huileux des végétaux qui ſervent d'aliment aux animaux lactifères. Sa ſolidité paraît provenir d'un principe acide qui lui eſt intimement combiné, & qui s'exhale avec toutes ſes propriétés quand on ſoumet le beurre à l'analyſe à feu nud. Lorſqu'on a ainſi fait pluſieurs fois ſubir à cette ſubſtance les effets d'une pareille analyſe, on l'obtient ſous forme fluide & aſſez ſemblable aux huiles eſſentielles végétales. Le beurre eſt en très-petite quantité dans le lait des animaux carnaſſiers; &, loin d'être ſolide & conſiſtant, il eſt preſque fluide & comme huileux, à raiſon de la moindre quantité d'acide qu'il contient. La préſence de ce principe dans le lait, eſt une nouvelle preuve que cette humeur ne provient point du ſang, & qu'elle n'eſt point le produit de la troi-

(1) On fait le beurre en Barbarie, en mettant le lait ou la crême dans une peau de bouc ſuſpendue au milieu d'une tente. On en bat continuellement les deux côtés juſqu'à ce que le beurre ſe ſoit ſéparé des autres parties du lait.

ſième coction, ainſi que l'ont penſé Ariſtote, Galien, & tous ceux qui ont prononcé d'après eux dans les Ecoles. Comment en effet le ſang, déjà animaliſé, pourrait-il, en entrant dans la compoſition du lait, lui donner les caractères d'une moindre animaliſation qu'il n'a lui-même. Une pareille opinion, que dément la mixtion des principes du lait, ne ſaurait ſubſiſter d'après les loix connues de l'économie animale.

On n'emploie guères le beurre intérieurement comme ſubſtance médicamenteuſe. Il pourrait cependant très-bien remplacer, comme béchique, le beurre de cacao qui coûte beaucoup plus cher, ce à quoi l'on doit faire attention chez les pauvres dont l'exiguité de fortune ne permet aucun faſte dans la preſcription des remèdes. Baglivi n'avait point recours à d'autre moyen pour adoucir les toux catharrales dont les accès étaient violens, qu'à des bols de beurre frais mêlé avec du ſucre, qu'il faiſait prendre le ſoir. Galien n'ignorait point les vertus du beurre en pareil pas, il l'uniſſait au miel, & le plus ſouvent il le faiſait ſucer ſeul, & quand les crachats avaient quelque difficulté à ſortir, il le mêlait au miel & aux amandes amères. On preſcrit encore le beurre comme inviſquant dans le cas d'empoiſonnement; alors il partage cette propriété avec le lait qu'il remplace ſouvent. On l'ordonne aux doreurs comme préſervatifs des

cruels accidens auxquels leur état les expoſe. On le conſeille auſſi dans les affections calculeuſes des reins, dans les douleurs néphrétiques ; on le liquéfie alors dans de l'eau de roſes, &, lorſqu'il a repris de la conſiſtance, on en forme des bols qu'on fait prendre pluſieurs fois le jour. On le fait fondre encore dans les lavemens ſimples qu'on donne dans le téneſme, les ardeurs d'entrailles, les conſtipations, & la dyſſenterie.

Nous paſſerons ſous ſilence les uſages domeſtiques de cette ſubſtance qui, conſidérée ſelon les règles de l'Hygiène, doit plutôt être regardée comme aſſaiſonnement que comme aliment. Nous dirons ſeulement que ceux qui ont la fibre lâche, qui ſont ſujets aux hernies ou qui ſont d'un tempérament bilieux, feront très-bien de s'en abſtenir.

On ſe ſert très-ſouvent du beurre comme topique dans les mêmes cas pour leſquels on emploie la crême ; mais alors il faut qu'il ſoit bien frais, & tel que l'Auteur du Poëme de l'Hygiène le déſigne par les deux vers ſuivans :

> At butyrum novitas ſemper commendat odorque
> Nullus & ingrati dulcedo neſcia guſtûs (1).

---

(1) Il doit être inodore, au moins dans ſa fraîcheur,
Et plaire cependant au goût par ſa douceur.

On a coutume d'en couvrir les ſurfaces ulcérées par l'application des véſicatoires, pour les faire ſuppurer. L'acrimonie rance que contracte alors le beurre, contribue ſingulièrement à entretenir l'inflammation qui doit former le pus qu'on a intention d'exciter. On en recouvre encore les croûtes galeuſes & autres éruptions impétigineuſes qui ſe manifeſtent par des maſſes en forme de grappes plus ou moins sèches. On en frotte l'extérieur du pudendum, quand il préſente trop de réſiſtance à l'accouchement, & les écorchures des enfans, occaſionnées par l'urine qui ſéjourne vers les plis des cuiſſes; on y ajoute, dans ce dernier cas, un peu de ſel de ſaturne.

SECTION III.

Du fromage.

QUAND on a enlevé la crême du lait qu'on a abandonné à lui-même, on trouve au-deſſous un coagulum blanc d'une conſiſtance aſſez ferme & nageant comme une île dans la ſéroſité. C'eſt la partie *caſeuſe* ou *fromageuſe* du lait. Cette matière a beaucoup d'analogie avec le coagulum du ſang. Diſtillée, elle donne de l'eau, de l'alkali volatil fluor, du ſel ammoniacal crayeux, & une huile peſante, ſemblable à celle que donne le ſang. Cette partie ſerait-elle la charpente du coagulum

ſanguin ? Quelle perfection lui manque-t-il pour acquérir la conſiſtance fibreuſe, & pouvoir être diſſoluble dans les acides ? Laiſſons aux Chimiſtes ces queſtions à réſoudre, pour conſidérer ce qui a trait à l'uſage de cette ſubſtance.

Il y a beaucoup d'eſpèces de fromages eu égard à la nature du lait & au pays où on le fait. Le meilleur eſt celui qu'on obtient du lait de vache ou de brebis ; celui de chèvre lui eſt inférieur. Le moins eſtimé & celui qu'on laiſſe aux habitans de la campagne, eſt le fromage écrêmé dans lequel il n'entre rien de la ſubſtance butyreuſe. Tous les fromages qui ſont eſtimés, ont été faits avec du lait non-écrêmé ; ils ſont moëleux & gras ; ils s'aigriſſent difficilement, & tant qu'ils ſont nouveaux, ils ont un goût & une odeur fort agréables. Chaque pays vante les ſiens, &, en cela comme en tout autre objet de caprice, la prévention guide ſouvent le jugement.

Les Médecins qui ont écrit ſur l'Hygiène, ont avec raiſon diſtingué le fromage en frais ou récent, & en vieux ou en fort. Les Anciens ont prétendu que le fromage nouveau était froid, humide & venteux ; qu'il nourriſſait mieux, excitait moins la ſoif, & fourniſſait un ſuc moins groſſier que le vieux. Ils regardaient au contraire celui-ci comme chaud & ſec, d'une digeſtion difficile, & très-propre à engendrer le calcul,

ſur-tout s'il était trop ſalé. Galien, Dioſcoride & Avicenne, qui avaient des notions fort incertaines ſur ce qu'ils appellaient *atrabile* ou *bile noire*, le regardaient comme très propre à favoriſer la production de cette humeur. La Phyſiologie actuelle, tout en reconnaiſſant l'exiſtence d'une humeur analogue, n'en a pas moins renverſé les théories des Anciens ſur ſa formation, & conſéquemment toutes les règles diétiques qu'ils avaient établies deſſus.

Le fromage, à moins qu'il ne ſoit entièrement dégénéré par la putréfaction, eſt un aliment qui contient abondamment la matière prochaine du ſuc nourriſſier. Les Scythes & les Grecs en faiſaient leurs délices, les héros d'Homère le mêlaient à leur vin. Ces anciens peuples n'ont point trouvé de meilleur moyen pour ſuppléer au manque de lait que la diſette des fourages produiſait ſouvent, que d'extraire du lait cette ſubſtance nutritive, facile à conſerver & à tranſporter par-tout où leur genre de vie les forçait d'aller. Cette qualité ſingulièrement nutritive du fromage a été connue de tout temps. Pline aſſure que Zoroaſtre dans le déſert, ne prit point d'autre nourriture pendant vingt ans de ſa vie. On relève & l'on corrige ſa fadeur en lui ajoutant une certaine quantité de ſel. Le fromage eſt pour l'habitant de la campagne ce que ſont les mets les plus ſucculens pour les citadins aiſés. Celui qui eſt *fait*,

c'eſt-à-dire, celui dont un commencement d'altération ſpontanée a développé les principes, eſt moins nourriſſant & moins ſain que le frais,

Quippe vetus ſale mordaci turgeſcit & acrem
Sanguineo latici latè diffundit amurcam (1);

mais il eſt plus irritant & convient mieux aux perſonnes robuſtes & exercées. Enfin le fromage preſque pourri doit moins paſſer pour un aliment que pour un aſſaiſonnement qui excite avantageuſement le jeu de l'eſtomac déjà ſurchargé de viandes différentes; on peut conſéquemment le manger avec ſuccès à la fin des repas. C'eſt cette eſpèce que l'Ecole de Salerne a en vue dans les vers ſuivans:

Ignari Medici me dicunt eſſe nocivum,
Attamen ignorant cur nocumenta feram.
Vires ventriculo languenti caſeus addit
Atque cibum ſumptus, terminat ille dapes.
Qui Phyſicam non ignorant hoc teſtificantur,
Caſeus ille bonus quem dat avara manus (2).

---

(1) Car s'il eſt vieux, il cache un ſel âcre & mordant,
Et ce levain un jour ſe change en poiſon lent.

(2) L'ignorant Médecin prétend que je dois nuire;
Mais comment je le puis? il ne ſaurait le dire.
Tous ceux dont la Phyſique a dirigé les pas,
Diſent tous que le fromage
Eſt bon, quand la prudence en modère l'uſage.
Comme il donne le ton aux faibles eſtomacs,
C'eſt le dernier des mets qu'on ſert dans un repas.

Quelques bons & quelques agréables que ſoient les différentes eſpèces de fromages en uſage, les perſonnes délicates, qui ont le genre nerveux ſenſible, & celles qui ſont ſujettes au maladies de la peau, feront très-bien de s'en abſtenir. Les principes exaltés de cet aliment ſolubles dans les humeurs aqueuſes, en ſe portant à la peau, ne feraient qu'augmenter leurs maux.

Le fromage n'eſt point uſité intérieurement comme médicament, quoiqu'on l'ait preſcrit quand il eſt frais & bien exprimé, pour remédier à la diarrhée; mais il l'eſt à l'extérieur. On l'emploie en cataplaſme quand il eſt tout récemment fait, dans les ophtalmies, & généralement dans le traitement des inflammations légères des parties très-délicates. On le regarde, quand il eſt vieux, comme propre à accélérer la maturation du pus & ſon éruption; on en fait également des ſuppoſitoires qu'on croit bons pour faciliter l'iſſue des excrémens endurcis.

SECTION IV.

Du petit-lait.

TOUTES les parties du lait que nous venons de conſidérer, ſont tenues en diſſolution dans un excipient aqueux qui reſte à part, quand on les en a ſéparées. Cet excipient eſt connu dans les boutiques ſous le nom de *petit-lait*, & ſous ceux

d'Ὀρρὸς, d'ἰχωρ ὑδαρωδες, de *ſerum* ou de *ſéroſité* en Médecine & dans les laboratoires de Chimie. A une couleur légèrement verdâtre, le petit-lait allie une ſaveur fade, ſucrée, & un principe odorant dont la matière n'eſt pas mieux connue que celle de l'eſprit recteur que beaucoup de végétaux fourniſſent. Sa ſaveur paraît provenir d'un mucilage ſaccharin qui y eſt diſſout, & que l'art peut amener à une forme criſtalline. Sa partie colorante eſt inhérente à une eſpèce de mucilage ou gelée qu'on trouve dans l'eau-mère de ſa criſtalliſation.

Il eſt deux manières d'obtenir le petit-lait, l'une par la coagulation ſpontanée du lait, & l'autre par l'addition de quelques ſubſtances qui l'opèrent d'une manière inſtantanée. Chacune de ces deux eſpèces de petit-lait eſt différentes l'une de l'autre. Celui qu'on obtient ſpontanément eſt connu à la campagne ſous le nom de *lait de beurre*, & ſous ceux de *lac ebutyratum*, *ſeroſum*, *acidum*, *preſſum*, *lac Shyſton* & *Oxigala* chez les Anciens. Il eſt acidule, & cette acidité paraît provenir d'un commencement de fermentation acéteuſe opérée dans le mucilage ſaccharin qu'il renferme : ce petit-lait eſt très-peu uſité en Médecine, & l'on n'en ſait guère la raiſon. Il pourrait certainement remplacer, à tous égards, le petit-lait vineux dont on fait tant de cas en Angleterre dans les maladies putrides. L'épitète d'*acidule* lui conviendrait mieux

auſſi qu'au petit-lait ordinaire dont parle Cartheuſer, & que l'on obtient en ajoutant un excès d'acide au lait pour le coaguler. Si ce petit-lait eſt peu employé par les Médecins, il eſt en récompenſe fort uſité dans l'économie domeſtique. Plutarque rapporte que les habitans de la Grèce & de l'Apulie n'avaient point d'autres boiſſons pour tempérer l'ardeur de la ſoif que la chaleur de leurs climats leur occaſionnait. Il paraît que les bergers d'Italie en faiſaient autrefois également leurs délices, ſi l'on s'en rapporte à ce que Virgile fait dire à Mélibée par Tytire pour l'engager à paſſer la nuit chez lui :

Sunt nobis mitia poma,
Caſtaneæ molles & preſſi copia lactis.

Le petit-lait fait par la coagulation inſtantanée du lait ou celui des boutiques, eſt beaucoup plus doux que le petit-lait de beurre : le mucilage ſaccharin & la partie gelatineuſe n'y ayant éprouvé aucune altération. On le purifie par la clarification (1) des parties fromageuſes & butyreuſes qui le troublaient & le rendaient déſagréable à

(1) Voici en quoi conſiſte cette opération : On ajoute un blanc d'œuf ſur chaque livre de petit-lait froid ; on mêle le tout exactement en le fouettant ; on le fait bouillir, & l'on y jette, pendant l'ébullition, dix-huit à vingt grains de crême de tartre ; on le paſſe au blanchet, & enſuite au papier à filtrer.

prendre, & ſouvent trop laxatif. Si cependant on voulait lui donner cette vertu, on pourrait ſe diſpenſer de le clarifier ; mais les Praticiens, qui aiment à conſacrer quelque choſe à l'élégance du remède, préfèrent d'ajouter au petit-lait clarifié les ſels purgatifs qui ne peuvent en troubler la tranſparence.

Il eſt une troiſième eſpèce de petit-lait qui eſt connue dans les laboratoires ſous le nom de *petit-lait d'Hoffman ;* & que Cartheuſer appelle *petit-lait doux.* On le prépare en faiſant ſécher le lait au bain-marie ; le réſidu bien deſſéché préſente une matière grumeuſe, grainue & jaune, qu'on appelle *franchipane.* Si l'on verſe de l'eau bouillante ſur cette matière, une partie s'y diſſout & lui donne une couleur blanchâtre, & l'autre ſe précipite ſous forme de fromage, & une dernière, qui eſt le beurre, ſurnage. En filtrant la diſſolution, on l'obtient plus claire, & l'on a le petit-lait dont il s'agit.

Le petit-lait, outre les différences qui naiſſent de la manière dont on le fait, varie encore ſelon l'eſpèce d'animal qui a fourni le lait dont il eſt formé. On n'a aucun égard dans la pratique à ces différences, & peut-être a-t-on tort. Des expériences ſcrupuleuſes qui ont été faites à Londres, ont démontré que chacune contenait différentes quantités de matière ſucrée auxquelles il convien-

drait peut-être de faire attention dans la preſcription. Il réſulte de ces expériences que les petits-laits, de douze onces de lait de femme & de lait d'âneſſe, ont donné chacun huit gros de matière ſucrée, que ceux d'égale quantité lait de vache & de chèvre n'en ont fourni qu'un gros & demi chacun, d'où il ſuit que le petit-lait d'âneſſe ſe rapproche beaucoup plus de celui de femme, que les deux autres qui ſont auſſi très-analogues entr'eux.

Le petit-lait des boutiques eſt un laxatif fort doux, qu'on peut ranger dans la claſſe des *eccoprotiques*. Il eſt relâchant, humectant & adouciſſant. On s'en ſert efficacement comme tel dans toutes les affections des viſcères du bas-ventre qui dépendent de tenſion ſpontanée ou d'irritation cauſée par la préſence de quelque humeur viciée, ou de quelque poiſon ou remède trop actif. L'Ecole de Salerne caractériſe ces propriétés par le vers ſuivant :

Incidit atque lavat, penetrat, mundat quoque ſerum (1).

On le donne conſéquemment avec avantage dans les maladies hypochondriaques, dans leſquelles le foye paraît être engorgé, dans les affections hyſtériques accompagnées de beaucoup de chaleur & d'un peu de fièvre, & principalement dans les digeſtions fougueuſes, les coliques habituelles d'eſ-

(1) Le petit-lait pénètre, inciſe & modifie.

tomac, les flux hémorrhoïdaux irréguliers & douloureux, les jauniſſes commençantes qui viennent d'une manière prompte, & dans celles qui proviennent du croupiſſement de la bile dans ſes propres réſervoirs, dans les flux hépatiques, les coliques bilieuſes, les fleurs blanches, les flux dyſſentériques (1), les diarrhées douloureuſes, les téneſmes, les ſuperpurgations, &c. Son efficacité ne ſe borne pas au ſyſtême alimentaire, elle ſe porte encore au-delà; auſſi le donne-t-on avec ſuccès dans toutes les fièvres aigües, principalement dans les fièvres ardentes, malignes & putrides. Le petit-lait de beurre pourrait le remplacer dans ces cas. Il eſt utile dans toutes les maladies vénériennes inflammatoires, dans l'inflammation des inteſtins, dans les ophtalmies & dans le traitement des plaies à la ſuite des grandes opérations chirurgicales. C'eſt un fondant ſavoneux qu'on emploie encore comme déſopilatif dans les engorgemens du bas-ventre. Il eſt béchique, à raiſon de ſon ſucre, & nutritif par ſa partie mucilagineuſe ſucrée, & la gelatineuſe. Cette dernière

(1) Evitez, dans le traitement de la dyſſenterie, la trop grande quantité de remèdes. Très-ſouvent en effet j'ai guéri des dyſſenteriques par le ſeul uſage du petit-lait donné intérieurement & en lavement. Pluſieurs Praticiens font un ſecret de ce remède dans la dyſſenterie. *BAGLIVI, Pratiq. de Med. Liv. I. de la diarrhée & de la dyſſenterie.*

qualité du petit-lait fixait l'attention de Virgile quand il recommandait de donner cette boiſſon aux chiens de race grecque deſtinés à la garde des troupeaux :

Acremque Moloſſum
Paſce ſero pingui.

Il eſt anti-putride, à raiſon encore du mucilage ſaccharin qui, venant à paſſer à la fermentation ſpiritueuſe & acide, s'oppoſe en même temps à la putréfaction. Fred. Hoffman remarque à ce ſujet que les Auteurs qui ont traité du ſcorbut, le recommandent tous contre cette maladie. Lind, qui nous a laiſſé un ſi bon Traité ſur les affections de ce genre, le met au rang des remèdes les plus efficaces (1). Pour peu qu'on ſe rappelle les principes conſtitutifs du petit-lait, on ceſſera d'être ſurpris de la vogue que les Médecins lui ont donnée. Il n'y a point de ſubſtances qu'on puiſſe lui ſubſtituer, quand même l'on voudrait leur ajouter celles qu'on trouve dans le petit-lait. L'eau de veau ne peut le remplacer; elle contient

(1) Here milk of all ſorts, where it agrees with the conſtitution, is beneficial as being a truly vegetable chyle, an emulſion prepared of the moſt ſucculent wholſome herbs, but whey by reaſon of its more diuretic and cleaning quality is rather preferable. *LIND. Treatiſe of the Scurvy. chap. V. pag. 245.*

bien le mucilage du petit-lait, mais elle eſt privée des parties ſaccharines, & quand on les lui ajouterait, pourrait-on dire qu'elles ſont en même proportion que dans le petit-lait ? Le petit-lait d'Hoffman, qui paraît être celui qui lui reſſemble le plus, en eſt cependant très-différent ; il ne contient point d'eſprit recteur ni de parties gelatineuſes.

En général le petit-lait doit être donné à grande doſe & long-temps continué, quand on veut en obtenir quelque bien. Il faut cependant prendre garde qu'il n'énerve l'eſtomac & ne faſſe perdre l'appétit. Cet inconvénient a ſouvent lieu dans les maladies chroniques dans leſquelles on fait un long uſage de ce remède ; car dans les cas urgens, tels que les fièvres aigües & les inflammations des viſcères, l'appétit & les forces muſculaires ne ſont pas des facultés que l'on doit ſe mettre en peine de ménager. Le petit-lait eſt utile en tout temps, cependant la ſaiſon où il paraît être le plus avantageux eſt le printemps & le commencement de l'été, temps où les animaux paiſſent une herbe nouvelle qui donne à leur lait une ſaveur agréable. L'automne, après l'été, eſt la ſaiſon la plus favorable, à raiſon des regains qu'on peut alors fournir aux animaux. Le petit-lait doit être bu au degré de la température de l'atmoſphère ; plus chaud, il perd de ſa ſaveur,

& devient moins agréable : dans ces maladies inflammatoires, on le donne tiède.

Le petit-lait eſt l'excipient de nombre de remèdes que l'on donne intérieurement dans différentes vues. On lui ajoute le tartre ſtibié à petite doſe, pour le rendre purgatif & diaphorétique. On lui donne de l'alun à diſſoudre, quand on veut l'avoir aſtringent, pour remédier aux diabètes, aux pertes de ſang & aux hémoptyſies. On l'unit aux ſucs ou aux infuſions de plantes antiſcorbutiques (1), quand on veut remédier à la diathèſe ſcorbutique des humeurs : on lui allie les ſucs de limon, de citron ou la crême de tartre, quand on veut augmenter ſa qualité rafraîchiſſante, & on lui mêle le miel, quand on le veut rendre pectoral. On le fait avec la moutarde écraſée qu'on mêle au lait & à l'eau ordinaire, à la doſe d'une once & demie ſur chaque chopine, quand on le veut fortifiant & corroborant, ainſi qu'il eſt indiqué dans les fièvres lentes nerveuſes, dans les rhumatiſmes chroniques, dans la paralyſie & l'hydropiſie : on le donne alors avec un peu de ſucre à la doſe d'une taſſe à café, quatre à cinq fois par jour. On lui ajoute encore le ſuc d'orange

(1) Il vaut mieux unir à froid ces ſubſtances, que de faire bouillir les ſucs exprimés des plantes antiſcorbutiques avec le lait frais, comme quelques-uns le preſcrivent.

ou de citron (1), comme cordial dans les fièvres putrides malignes & dans les fièvres lentes nerveuſes. Quelques Praticiens emploient dans les mêmes cas le petit-lait au vin ou au vinaigre (2) qui ſe prépare de la même manière que le petit-lait ordinaire, excepté que l'on prend du vin ou du vinaigre au lieu d'autre acide, & ils préfèreront le vin blanc à tout autre ; les Anglais choiſiſſent toujours celui de Canaries. Le petit-lait vineux eſt un excellent remède dans les maladies putrides continues, quand on le donne à grande doſe. Van-Swieten en a vu de très-bons effets dans la fièvre vermineuſe des

(1) On peut faire ce petit-lait en faiſant bouillir, dans parties égales de lait & d'eau, une orange amère coupée par tranches, juſqu'à ce que le lait caillé ſe ſépare. Après que le petit-lait a bouilli, & qu'il eſt clarifié, on peut ajouter, ſelon les circonſtances, deux ou trois cuillerées de vin blanc.

(2) Les Anciens appellaient *melca* le petit-lait qu'ils obtenaient en coagulant le lait par le vinaigre. Conſtantinus Céſar s'étend beaucoup ſur les moyens de procéder à cette opération. Le petit-lait qui en eſt le produit, était chez les Romains d'un uſage commun, comme un raffraîchiſſant agréable & ſédatif ; ils y avaient particulièrement recours dans les grandes chaleurs de l'été. Galien, qui pratiquait à Rome, ne trouvait point de meilleur remède pour tempérer l'effervescence de la bile trop exaltée ; il lui ajoutait cependant un peu de ſucre, & lorſqu'il était ainſi adouci, il l'appellait Ὀξυγλυκηὲς.

armées. Les Médecins Irlandais donnent généralement, dans toutes les fièvres, une boiſſon qui eſt fort agréable, & propre à raffraîchir & à étancher la foif ; c'eſt le petit-lait fait avec le lait de beurre aigri & du lait frais bouillis enſemble ; ils l'appellent le *two milk whey*. C'eſt la boiſſon commune qui paraît le mieux réuſſir dans le commencement des fièvres, & pendant que le pouls eſt plein & fort.

F I N.

TABLE

Des Matières contenues dans cet Ouvrage.

A

Acini. Ils composent le corps glanduleux de la mamelle. page 9
— Faciles à voir après la mort chez les nourrices, les femmes grosses ou nouvellement accouchées. 10
Anesse. Son lait très-usité après celui de vache. 96
— Ses principes prochains. 40 & 41
— Il possède les vertus du lait ordinaire, sans en avoir les inconvéniens. 97
— Le dévoyement qui survient pendant son usage n'est point à redouter. 98
— Il est très-analeptique. *ibid.*
— Temps où on le prescrit. 99
Artères, thorachique externe & mammaire interne, fournissent l'huile épaisse épanchée dans le tissu cellulaire des mamelles. 8

B

Beurre. Ses qualités physiques & chimiques. 34 & 193
— Ses propriétés médicinales. 195

Bilieux. Ceux qui ſont de ce tempérament ne s'accommodent pas de l'uſage du lait. 182
— Du beurre. 196
Brebis. Fournit du beurre un lait très-agréable. 101
— Les principes prochains de ce lait. 40, 41 & 101
— Ses vertus. 101

C

Calculs. Il s'en forme dans les conduits laiteux. 11
Canaux laiteux. Leur nombre, leur naiſſance & leur terminaiſon. 12
Cardialgie a veneno. Comment le lait peut être de quelqu'avantage dans cette maladie. 142
Céphalée. L'utilité du régime lacté dans cette maladie. 139
Chèvres. Donnent un lait très-utile en Médecine. 103
— Celles qui fourniſſent le meilleur. 104
— Les principes prochains & les propriétés de ce lait. 40, 41, 103 & 106
Coagulation du lait. Subſtances qui l'opèrent. 31
— Elle a lieu ſpontanément. 30
Colique arthritique. Singulièrement adoucie par l'uſage du lait. 143
Coloſtrum. Sa nature & ſon utilité 142
Corps humain. Eſt un cercle qui n'a ni commencement ni fin. 116
Crême. Sa compoſition. 192
— Fouettée. *ibid.*

— Ses propriétés médicinales. 193

D

Dartres. Uſage du lait dans cette affection. 186
Dentition. Temps où elle commence. 65
Dyſſenterie. Bons effets du lait dans cette maladie. 151

E

Eau-de-vie. On peut en retirer du lait ; en quelles circonſtances. 33
Emulſions végétales. Ceux à qui elles ne conviennent point. 182
Ephydroſes. Celles où le lait peut être avantageux. 160
Epiderme. Donne des prolongemens à l'intérieur des mamelles, leſquels ſe confondent avec le tiſſu cellulaire. 8
Epilepſie. Hiſtoire d'une qui a été guérie par l'uſage du lait. 132
Eſprit recteur. Le lait en contient un. 30
Eſquinancie. Celle à laquelle le lait en gargariſme peut convenir. 129
Eternuement. Cas où le lait a été utile comme topique. 134
Etiſie. Les ſymptômes de celle où le lait eſt ordinairement d'une grande efficacité. 162 & 115
Exanthêmes. Demandent l'uſage du lait comme topique. 125

Excrétion du lait. Comment elle s'opère. 25

F

Femmes. Donnent un lait qui a été recommandé de toute antiquité comme médicament. 108
— Inconvéniens qui accompagnent l'uſage de ce lait. 109
— Raiſons qui l'ont fait rejetter. 111
— Ses principes prochains. 39, 41 & 110
— Doit être pris à la mamelle même. 111
— Employé comme topique. 113
Fièvres. Celles qui excluent l'uſage du lait. 127 & 188
— Celles qui l'admettent. *ibid.*
Fièvres varioleuſes. Avec piſſement de ſang combattues par l'uſage du lait. 150
Fleurs blanches. Uſage du lait dans cette affection. 158
Fromage. Sa nature. 34 & 197
— Ne provient point du coagulum du ſang. 35
— Le plus travaillé eſt celui qui eſt employé au grand œuvre de l'évolution. 62
— Raiſons qui déterminent à le croire. *ibid.*
— Ses eſpèces. 198
— Ses propriétés médicinales. 201

G

Galactopoiëtiques. (Remèdes); ce qu'on doit en penſer. 26

Glandes ſébacées. On en trouve ſur l'aréole & la papille. 13
— Erreur de Winſlow à leur égard. *ibid.*
Goutte. Uſage du lait dans cette maladie. 137
— Cas où il a été nuiſible. 187

H

Hémiplégie mercurielle. Uſage du lait dans cette affection. 136
Hémoptyſie. Celle où le lait peut être avantageux. 149 & 150
Hémorrhoïdes. Celles où le lait peut être utile. 154
Hydrogala. Recommandé dans la petite-vérole. 129
Hydropiſie. L'uſage du lait dans cette maladie. 176
Hypochondriaques. Le lait n'eſt point contraire à quelques-uns. 145

I

Inflammation de l'eſtomac. Celle où le lait peut être avantageux. 129
— Celle où il ne convient pas. 182
Jument. Son lait peu être uſité en France. 107
— Peuples qui s'en nourriſſent. *ibid.*

K

Kinkina. Donné comme correctif des accidens que le lait occaſionne. 166

L

Lait. A mérité de tout temps la conſidération des

Médecins, & même celle de ceux qui ne le ſont pas. 1
— Conſidéré chez la femme comme fluide excrémenteux. 2
— On a vu des hommes, des animaux mâles, des vierges, des femmes âgées en donner beaucoup. 22
— Il ne provient point du ſang menſtruel. 27
— Il n'eſt point le chyle. 28
— Mais une matière intermédiaire entre le chyle & le ſang, par rapport à l'animaliſation de ſes principes. 29
— Ses principes prochains. 30
— Leurs différences chez les divers animaux. 39 & 40
— Dans quels temps celui des nourrices eſt le meilleur. 43
— A quel ſigne on le reconnaîtra tel. 44
— Accidens qu'il produit quand, ne pouvant ſortir par les couloirs naturels, il ſe dépoſe ſur le cerveau. 52
— Sur les poumons. 53
— Dans le bas-ventre. 54-55
— A l'extérieur. 56
— Celui de la mère eſt le plus convenable à l'enfant. 63
— Accidens qu'il occaſionne néanmoins quelquefois. *ibid.*

— Comment peut devenir cauſe de maladie chez l'enfant. 66
— Dans le cas de débilité du ſyſtême de la digeſtion. 67
— Dans le cas de trop grande ſenſibilité. 68
— Quand ſes principes, devenus acides, ſéjournent dans la maſſe des humeurs. 70
— Quand ſes principes nutritifs ne ſont point aſſez abondans. 71
— Quand quelques-uns prédominent ſur les autres. 72
— Etait la nourriture de nos premiers pères. 73
— Il l'eſt encore de beaucoup de peuples. 74
— Son uſage long-temps continué rend mélancolique. 75
— Perſonnages qui ont vécu long-temps en le prenant pour ſeule nourriture. 76
— Précautions à prendre relativement à l'animal qui le fournit, quand on s'y fixe par régime. 80
— Subſtances qu'on lui mêle quelquefois comme aſſaiſonnement. *ibid.*
— Saiſons & temps de la journée où il faut le prendre. 82
— S'il faut purger d'abord & pendant ſon uſage. 83
— Le Régime qu'on doit tenir alors. 84
— Doit-on interdire les ſubſtances qui peuvent

le cailler. 85
— Accidens qu'il occaſionne quelquefois & moyens d'y remédier. 86 & ſuiv.
— Subſtances qu'on lui mêle ſouvent comme médicament. 89
— Doit être pris au pis de l'animal même. 90
— Subſtances qui aident à ſa digeſtion. 91
— Conſidéré comme médicament, a eu ſes enthouſiaſtes. 92
— Eſt employé comme excipient de beaucoup de remèdes par les Médecins Indiens. 94
— Uſage topique du — 190
Lienterie. Uſage du lait dans cette maladie. 155

M

Maladies. Difficultés qui accompagnent leur diſtribution. 117
— Celles dans leſquelles Hippocrate employait le plus ſouvent le lait. 93
Mamelles. Leur état dans l'enfance ; changemens qu'elles éprouvent dans le temps de la puberté. 5
— Leur correſpondance, quant au nombre, avec celui des enfans à nourrir. 6
— Comment elles doivent être chez les nourrices. 49
Mamellons. Comment on remédie à leurs défauts chez les nourrices. 49-50

Ménorrhagie. Réprimée par l'uſage du lait. 150

N

Nerfs. Comment ſe diſtribuent à la mamelle. 14
Nourrices. Les qualités qu'elles doivent avoir pour faire un bon nourriſſon. 46 & ſuiv.
— Celles qu'on doit rejetter. 47
— Régime qu'elles doivent tenir. 48
Nourriture. Son influence ſur les qualités du lait. 37 & 38

O

Ophtalmie. Avantages du du lait dans cette maladie. 125 & ſuiv.
Otalgie. Les injections de lait la ſoulagent. 126

P

Perte de mémoire. Celle où le lait peut être efficace. 146
Phthiſie pulmonaire. Uſage du lait dans cette maladie. 167
Phthiſiques. Ceux qui ne peuvent s'accommoder du régime lacté. 185
Poſſet. Ce que c'eſt. 128
— Uſité en Angleterre, & en quelle maladie. *ibid.*
Petit-lait. Sa nature. 35 & 202
— Ses eſpèces. 202 & ſuiv.
— Ses propriétés médicinales. 205

— Doit être donné à grande doſe. 208
— Subſtances auxquelles on l'unit ſouvent. 209

R

Rachitiques. Le lait leur eſt contraire. 186
Rhumatiſme ſcorbutique. Uſage du lait dans cette maladie. 139

S

Saburre. Contraire à l'uſage du lait. 182
Sciatique. Uſage du lait dans cette maladie. 138
Scorbut. Efficacité du lait dans cette maladie. 178
Secrétion du lait. Comment elle s'opère. 20
— Travail des nerfs dans cette opération. 23
Séroſité. Sa nature. 35
Sympathie. Ce que c'eſt. 15
— Ses eſpèces. *ibid.*
— A lieu entre les mamelles & la matrice. 16 & 17
— N'a point échappée aux Médecins dans le traitement des maladies de ces organes. 18-19.

T

Teneſme. Cas où le lait peut avoir quelque efficacité dans cette maladie. 156
Tétanos. Circonſtances où le lait a été employé avec avantage dans cette maladie. 131
Toux. Celle où le lait leur eſt avantageux. 134
Tubercules. Dégénèrent ſouvent en cancer, & alors ils demandent l'uſage du lait. 124

— Ceux de la langue occaſionnent de vives douleurs qui ſe calment par ce remède. 126

U

Ulcères extérieurs. Demandent l'uſage du lait comme topique. 120
— Intérieurs. Ceux auxquels l'uſage interne du lait convient. 122
— Viſcères qui y ſont les plus expoſés. 123

V

Vaiſſeau laiteux, circulaire de Nuck, rejetté par Boëhmer. 11
— Lymphatiques communiquent avec les glandes & les vaiſſeaux lactés. 13
— Leur uſage dans l'organe. *ibid.*
Veineux. Ceux qui portent dans les ſouclavières l'excédent du ſang qui a ſervi à la ſecrétion du lait. 14
Vérole. Cas où le lait peut convenir. 177
Vie humaine. Epoques qui la partagent d'une manière ſenſible. 3
— Phénomènes propres à ces époques. *ibid.*

EXPLICATION ALPHABÉTIQUE

De quelques termes de l'Art, dont la véritable ſignification pourroit être inconnue à ceux qui ſont peu familiariſés avec les phénomènes de l'économie animale.

A

Absorbans (vaiſſeaux). Ils ſont les racines du ſyſtême des vaiſſeaux lymphatiques dont le canal thorachique eſt le tronc. Ce ſont des tubes infiniment ſubtils qui pompent de la ſurface, tant intérieure qu'extérieure du corps, l'eau qu'ils contiennent.

Acini. Ce ſont de petites maſſes globuleuſes & vaſculaires qui forment la plupart des viſcères glanduleux, comme le foye, les reins, &c.

Adipeux, d'adeps, graiſſe. Epithète qu'on donne au fluide huileux & concret qui ſéjourne dans le tiſſu cellulaire.

Anaſarque. Hydropiſie dans laquelle la ſéroſité répandue dans le tiſſu cellulaire, occupe toutes les parties du corps.

Artères. Vaiſſeaux ſanguins qui prennent leur origine du cœur, & delà ſe diſtribuent à toutes les parties du corps pour leur fournir le ſang qu'elles contiennent.

Anthelminthique, d'ανπι & d'ελμίνθος, *contrà vermes*, contre les vers. Ce ſont des remèdes qui ont la propriété de détruire les vers.

Aura vitalis, ſouffle vital. Fluide infiniment tenu, deſtiné à vivifier la machine.

B

Béchique, de Βήξ Βήχος, toux. Remèdes propres à calmer cette affection.

C

Cardia. Ouverture de l'eſtomac qui correſpond à l'œſophage.

Cardialgie. Douleur & inflammation des membranes de l'eſtomac, qui forment cette ouverture.

Carreau. Maladie dans laquelle les enfans dépériſſent, & dont le principal ſymptôme eſt un gonflement du ventre accompagné de duretés plus ou moins ſenſibles.

Cartilage. Subſtance moins dure que l'os, & plus que toutes les autres parties; on l'appelle communément le *croquant.*

Choledoque, porte-bile. C'eſt l'épithète qu'on donne à un canal qui, formé par la réunion des conduits cyſtiques & hépatiques de la véſicule du fiel & du foye, va s'ouvrir dans le premier des inteſtins, pour y verſer la bile.

Chyle. Humeur blanche & comme laiteuſe qui ſe ſépare

ſépare des alimens pendant la digeſtion, & qui eſt priſe par les orifices d'un ſyſtême particulier de vaiſſeaux qu'on nomme *lactés*, d'où il va le rendre à la veine ſouclavière gauche.

Coloſtrum. Lait ébauché que les mamelles donnent après l'accouchement.

Coſmétique de κοσμος, ornement. Remèdes qui blanchiſſent & adouciſſent la peau.

D

Diaphorétiques. Remèdes qui excitent la tranſpiration inſenſible.

Diathèſe. Conſtitution.

Draſtiques. Purgatifs violens.

Duodenum. Premier des inteſtins qui commence à l'eſtomac, & finit à un autre qu'on nomme *jejunum.*

E

Eau-mère. C'eſt l'eau qui reſte après que tous les ſels qui y étaient diſſous, ſe ſont dépoſés ſous forme de criſtaux.

Eccoprotiques. Remèdes qui lâchent doucement le ventre.

Epigaſtrique, d'επι & de γαστηρ, qui ſignifie *ſur le ventre.* C'eſt une épithète qu'on donne aux vaiſſeaux veineux & artériels qui, nés des vaiſſeaux cruraux, vont communiquer avec ceux des mamelles derrière les muſcles droits.

Eréthiſme. Etat voiſin de l'inflammation, & qui conſiſte dans une augmentation de ton des vaiſſeaux.

Excrémens. Nom qu'on donne à toute humeur qui, une fois ſéparée dans un organe, ne peut de nouveau être mêlée à la maſſe des humeurs ſans occaſionner les plus grands troubles; l'urine & la ſueur ſont de ce genre.

Excrétoires. Vaiſſeaux qui dans les glandes prennent l'humeur ſéparée des ſecrétoires pour la porter au-dehors.

F

Fécules. Matières pulvérulentes que dépoſent beaucoup de végétaux quand, après leur trituration, on les mêle à l'eau.

G

Galactopoïétiques, du grec γάλα, lait, & de ποιεῖν, faire. Ce ſont des remèdes qui ont la faculté d'exciter & d'augmenter la ſéparation du lait.

Geſtation. Groſſeſſe, temps où la mère porte en elle le produit de la conception.

H

Hémiplégie. Paralyſie de la moitié du corps.

Hémoptyſie. Crachement de ſang.

Hygiène. Partie de la Médecine qui traite des moyens de maintenir le corps en ſanté.

Hypochondres. Régions du ventre placées de chaque côté ſous les dernières fauſſes côtes.

Hypogaſtrique. Epithète qu'on donne à tout ce qui a rapport à la région inférieure du ventre qu'on nomme *hypogaſtre.*

Hyſtériſme. Maladie ſouvent convulſive à laquelle les femmes ſont ſujettes, & que les Anciens croyaient provenir toujours de la matrice.

I

Impétigineuſes (affection) d'*impétigo*, dartres. Ce ſont des maladies de la peau, qui ſe manifeſtent par des boutons de différentes eſpèces.

L

Lames cellulaires, tiſſu cellulaire lamineux. C'eſt une ſubſtance comme ſoyeuſe qui unit toutes les fibres.

Ligamens larges (*de la matrice*). Liens qui retiennent cet organe ſur les côtés du baſſin.

Lombes. Partie poſtérieure du bas-ventre.

Lubréfier. Oindre, enduire.

Lymphatiques (vaiſſeaux) de *lymphâ*, eau. C'eſt un ordre de tubes deſtinés à rapporter l'humeur aqueuſe du ſang, des parties au cœur.

M

Mammaire, de *mammâ.* Epithète qu'on donne à tout ce qui a rapport aux mamelles.

Melæna. Maladie noire, affection dans laquelle on rend des excrémens plus ou moins approchans de la couleur de l'encre.

Menſtrues. Evacuations périodiques des femmes. On déſigne encore par ce terme toute ſubſtance qui, en Chimie, en diſſout une autre.

Méſentère. Membrane qui dans le ventre, eſt attachée d'une part à l'épine du dos, & de l'autre aux inteſtins qu'elle retient.

N

Nerfs. Filets blancs qui partent du cerveau & de la moëlle de l'épine, pour porter aux organes la cauſe du ſentiment & du mouvement dont ils jouiſſent.

O

Oléagineux, d'*oleum.* Huile.

Ophtalmie. Inflammation des yeux.

P

Pancreas. Glande ſituée derrière l'eſtomac, & qui verſe dans l'inteſtin duodénum une humeur aſſez approchante de la ſalive.

Paniculeuſes. Epithète donnée aux plantes qui portent des panicules, c'eſt-à-dire, des fleurs éparpillées ou écartées de la tige commune, à laquelle cependant elles tiennent par autant de pédicules particuliers. L'avoine eſt une plante paniculeuſe.

Parenchyme. Subſtance intime d'un corps, & notamment d'un corps organiſé ; ainſi les plantes & les animaux ont leur parenchyme.

Part. Terme employé dans l'Art vétérinaire pour déſigner chez les brutes la fonction de l'accouchement.

Pathologiſtes. Médecins qui s'occupent de tout ce qui regarde l'hiſtoire des maladies.

Phrénéſie. Etat inflammatoire de la ſuperficie du cerveau & de ſes membranes, accompagné d'un trouble dans les idées.

Pilore. Ouverture ou détroit qui de l'eſtomac mène au premier des inteſtins grêles ou au duodénum.

Placenta. Petit gâteau, diſque ou maſſe vaſculaire, qui, comme le fétus, eſt le produit de la génération, & ſort avec lui lors de l'accouchement. Il eſt deſtiné à pomper, par les vaiſſeaux infiniment fins qui compoſent celle de ſes ſurfaces qui touche la matrice, l'humeur que cet organe lui donne pour le développement du fétus.

Plaſtique. Epithète priſe du ſubſtantif grec πλαστικη, qui veut dire l'*art de la poterie.* On déſigne par elle, en Médecine, la portion de nos humeurs qui s'unit aux fibres de chaque partie pour les accroître ou en réparer les pertes.

Plexus ſe dit des nerfs. C'eſt un entrelacement merveilleux de ces filets, ainſi que le mot l'exprime.

Pulmonaire. Epithète relative au mot *pulmo*, poumon.

R

Rachitis. La noueure des enfans.

Récrémens-excrémens. Nom qu'on donne aux fluides qui, ſéparés de la maſſe du ſang, peuvent y rentrer de nouveau ou en ſortir ſans nuire aux loix de l'économie; la ſalive, l'humeur des larmes, &c. ſont de ce genre.

Rhagades. Gerçure qui paraît au bord de l'anus, & qui eſt toujours le ſymptôme de la maladie vénérienne confirmée.

S

Saccharin, de *ſaccharum*, ſucre. Epithète donnée à tout ce qui contient cette ſubſtance.

Sébacée (*glandes*). Ce ſont de petits corps glanduleux qui ſéparent une humeur de la nature du ſuif, *ſebum*. Elles ſont placées à l'extérieur du corps dans tous les endroits qui ſont expoſés au frottement.

Sousclavière. Epithète donnée à tout ce qui avoiſine la clavicule ou l'os de la ſalière.

Syſtême. L'enſemble de parties qui ſervent à opérer une fonction; ainſi l'on dit *ſyſtême alimentaire*, *digeſtif*, *inteſtinal*, pour caractériſer tous les organes qui ſervent à la digeſtion. *Syſtême circulatoire*, *reſpiratoire* ou *pneumonique*, pour déſigner

ceux qui ſont employés à la circulation, à la reſpiration, &c.

T

Tétanos. Maladie où tous les muſcles ſont dans une contraction permanente.

Thorachique, de *thorax*, poitrine. Epithète qui ſe donne à tous les vaiſſeaux & nerfs qui ſe diſtribuent dans cette région.

Triſme. Maladie convulſive dans laquelle la mâchoire inférieure eſt appliquée avec force contre la ſupérieure.

Tympanite, de τυμπανίζω. Affection qui conſiſte dans une tuméfaction conſtante & égale du ventre, de manière que, quand on le frappe, il rend un ſon pareil à celui d'un tambour.

U

Utérin, adjectif du mot latin *uterus*, matrice. On l'attribue à tout ce qui a rapport à cet organe; ainſi l'on dit les artères & les veines utérines, &c.

V

Valvules, du mot latin *valva*, portes. Ce ſont de petites membranes qui, dans les veines, les vaiſſeaux lymphatiques, &c., permettent aux humeurs de couler dans un ſens, & non dans un autre.

Villoſités. Ce ſont des eſpèces de houpes, comme ſoyeuſes, qui flottent ſur la ſurface intérieure des inteſtins & notamment des grêles, & que les Anatomiſtes regardent comme propres à pomper tout ce qu'il y a de plus fluide dans les ſubſtances alimentaires, qui parcourent toute l'étendue de ce canal.

QUÆSTIO MEDICA,

QUODLIBETARIIS DISPUTATIONIBUS, manè diſcutienda in Scholis Medicorum, die Jovis decimâ-quartâ menſis Decembris, anno Domini M. DCC. LXXX.

M. CAROLO-LUDOVICO-MARIA-GABRIELE DUPRÉ, Doctore Medico, Præſide.

AN AD FETUS NUTRITIONEM LAC ET SANGUIS.

I.

ANIMANTIUM generatio Naturæ arcanum, quod ab ævo condito velamine oculis hominum impervio obducere ſibi complacuit ſummi rerum Opificis Sapientia. Mirum ſanè quòd corporum elementa, mixta, aggregata inter ſe divino nutu coadunata, motibus jam propriis gaudeant, ſuâ cujuſque vitâ vivant pro ſingulis ſpeciebus, eamque propagando communicent. Huicce continuatæ creationi providens ſtupenda Omnipotentis œconomia, ignem cuilibet animanti ſuppoſuit, qui ſubdolè errans

primis annis, dùm vernat ætas, incendia volvit; brumali vitæ tempore sensim consopiendus. Urit præcordia flamma hæc quâ alliciuntur eædem animantium species, intimosque pervadit corporis recessus. Exarsis penitùs medullis, brevì rueret animata compages, nunquam resurrectura, ni generosus ille fomes in animandum novum embryonem abrumperetur. Idcirco coeunt animantia, ea est omnibus ferè calcanda via, ea œconomiæ viventis lex, cui usquedùm fractus illabatur orbis, obsequendum. Obsequuntur vegetantia quorum sponsalitiis ineundis totus impenditur vegetationis labor. Sulcis creditum semen humescit, turget; divulsis cotyledonibus emergunt hinc radix fundum petens, indè in altum vergens caulis; armis quibus repellantur infensi hostes, instruitur; virideſcentem comam explicat; tandem innascuntur flores variis depicti coloribus, totidem geniales tori quibus solemnes celebrantur nuptiæ. Horam indicant antheræ polline turgidæ, dùm voluptariè roscida deosculantur stigmata; ruptæ fecundantem vibrant favillam, quæ ubi assugitur à vulviformi ostiolo, femineo latici immiscetur, ovumque in pericarpio sopitum excitat, explicat. Evaneſcente autem brevi illâ venere, mox areſcunt, seneſcunt seminifera vasa, nutanteque comâ sternitur pratorum vernus honos. Quæ vegetantia, eadem, variè pro variis, animantia trahit neceſ-

ſitas; cùm porrò quæ ſexu carent (1) vivam, eorumque ſimillimam edant ſobolem, quæ exiguiſſima primò, brevi adoleſcit. Latè tenet imperium illa gens; nuda ſcilicèt per ſtagnantes aquas, innumeros crederes anguiculos (2), ramoſavè (3) confertim hùc & illùc fluctuat. Ejuſdem ſtirpis animantia in alto degunt, quæ vaga fluctus agunt (4), excipiuntvè, corallini generis domicilia. Ea ſola *vivipara* tribus: quæ verò *ovipara* vocant animantia, ea diſſimile futuro animali gerunt hibernaculum, ovum ſcilicet, quo hoſpitetur & alatur recens excita proles. Hujuſce ordinis vix conſtituas limites, cùm intùs extuſvè incubetur progenies, ſolus ſuperſit propagandi modus. Non coeuntia oviparorum quædam, feminei nempè generis, ova deponunt mare non fecundata (5) quæ intrà ſemetipſa genitabilem continent favillam. Androgyna numero pauca ſubſequuntur, quæ

---

(1) Zoophytæ.

(2) Volvox, Zoophytarum genus, lente criſtallinâ granulorum, ovulorumve pellucentium congeries eſſe videtur.

(3) Hydra, gallicè, *polype d'eau douce*, vivos ramos expandit, qui à corpore abſciſſi in ſingula animalcula mirè abeunt.

(4) Volvox, Beroë, in pelago Americam, Europamque interjecto habitat. *Linn. Syſt. Nat. pag.* 1324. Pennatula. *Linn. Syſt. Nat. pag.* 1321. Metridia.

(5) Conchæ, oſtreæ, mituli, aphis, &c.

utroque gaudent ſexu, quo fecundant, & viciſſim fecundantur (1). Numeroſa claſſis eorum eſt quæ ut ſobolem gignant, apertâ venere indigent, quâ ſcintilla maris feminæ ova fecundet. Quemadmodùm miranda, quæ pandit Natura in ſecreto generationis adyto, quæcumque phœnomena, ita & ejus diligentiam ſolertiamque miraberis in fovendis vix natæ progeniei rudimentis. Ova quippe ferunt inſecta : quæ nec utero gerunt, nec incubant, ſed ea ſemine maſculino afflata in contortis ſæpè ſæpiùs plantarum foliis deponunt. Indè benigno ſolis calore excalefactæ atomi emergunt, totidem repentes dixeris vermiculos, mox debitam molem aſſecutæ quaſi inertes in aurelias ſe contrahunt. Rupto demùm quo ſepeliebantur, feretro, variegatis induuntur veſtibus, expanſisque alis, hùc & illùc volitant novi ætheris hoſpites (2).

---

(1) Limaces penem & vulvam in viciniâ ineſſe notat Bradley, *Philoſop. account. tab.* 23. *fig.* 3. Cochleæ pleræque, mituli margaritiferi, buccinæ, lepades, pectines, &c.

(2) Sat namquam mireris inſectorum ſolertiam in eligendo quem nôrunt idoneum ovis deponendis, loco, præſertìm cùm mater prolem enixa brevi moriatur, neque ideò prolis curam gerere poſſit. Quæque planta ſuum alit inſecti genus. Illis cunæ ſunt folia, his flores, truncus & radices aliis ; ſæpè ſæpiùs in tubera (gallas) excreſcunt terebratæ ab his plantæ, totidemque fiunt domicilia, queis commodiùs inhabitent

Amphibia multa vel vivos, ut vipera, bufo; vel corticatos, ſicuti rana, lacerta, crocodylus, teſtudo fetus edunt, quos matres incubant foventve ſolis benigni aſpectus. Piſces aquarum frigidi incolæ, frigidum in venis gerentes ſanguinem, ad littora, ubi undæ mitiores, ova deponunt, quæ ibi ſemine maris irrorantur, deindèque plura in eſcam aquatilia inſecta recèns natis piſciculis apponuntur (1). Et ſui ſunt avibus hymenæi dulces, ſuum tunc melos, ſua plumarum venuſtas cerviciſque rutilantis ſua ſuperbia. Suis garritibus declarant amabile jugum, obmuteſcentes ubi, verſis in futuram prolem curis, jamjam edendis ovis à parentibus ſtruendæ ſunt, queis incubentur, cunæ. Quo in aliis uſa eſt animantibus, Natura, idem neque minùs in aptè collocando quadrupedum embryone deprehenditur ſtudium. Quippè fetæ utero eum gerunt feminæ ab externis ſecurum injuriis, tutum

---

ova. Culices in ſtagnis ſua ova deponunt, ſcarabeus in fimetis & ſtercoribus; dermeſtes in pellibus; muſcæ in caſei rimis, œſtri quidam in boûm dorſo tubove inteſtinali habent hybernacula.

(1) Ova depoſituræ ſalmones fluvios petunt, ubi aqua inſulſa eſt, motuque purificata. Secùs de pelagicis piſcibus qui in alto degentes, littus nequeunt appellere: hinc ipſis conceſſa ſunt natantia ova. Plagiuri calido gaudentes ſanguine, vivam progeniem edunt quam uberibus lactant.

à matris erroribus, temperato calore fovent, transmissâque imis ex medullis alimoniâ, communem vitam præstant, quousque molem idoneam, idoneas adeptus vires, vitalem auram spirare possit & aperto jove vivere. Quænam verò illa sit concluſi utero fetûs alimonia ? An ex transmisso per umbilicalis venæ radiculas cruore, an lacte lymphâve exsuctis per capillares placentæ flocculos, vel aliâ tandem ratione nutriatur ? prælibatis quæ rem dilucident nonullis, in muliere nobis evolvendum factisque confirmandum.

I I.

Pubertas vitæ stadium adolescentiam inter & juventutem. Anteà quicquid nutrimenti accedebat homini, ipsius conservationi atque accretioni impendebatur. Sibi tùm vivebat debilis, timidus, innumeris obnoxius malis : at lucente voluptatum aurorâ, vitæ turgescunt principia, quæ ubicumque refusa, novam vim cunctis impertiunt partibus. Hinc sopita priùs excitantur organa, & novo, cui destinantur, vacant muneri. Propriis in canalibus exæstuans sanguis rapido volvitur turbine, effugium undequaque molitur impatiens, ac demùm muliebri campo exspatiatus, diductis lacunarum orificiis, singulo mense instar roris benigni dimanat. Eadem vis complanatas mammas in eburneos protrudit orbes, tumenteque sub cute areolarum plexu

solemnem præparat materni muneris apparatum. Ea puellam conditio, altera ephebum manet; feriantia si quidem organa, seminales nempè glandulas, juveniliter exsultans mirè impetit, distendit sanguis, subtilior indè, ac quasi spirituosior, dædaleos per anfractus secernitur vivificans latex ductu flexuoso in speciales utriculos devehendus, ibi perficiendus & usquè asservandus, quoad in sedem procreando homuncioni idoneam, annuente Hymenæo, propelli queat. Dùm autem numini honores persolvuntur debiti, quàm miranda in muliere panduntur phænomena! Convulsis scilicèt omnibus ferè corporis partibus, sanguis ad omne genitalium systema affatìm cietur, turgent ovaria, perfectamque vesiculam è calice propellunt; intumescunt tubæ Fallopianæ, distensis tùrgidæ vasis rubent, rigent, utriusque fimbriatum ostium ovarium versùs attollitur, spasticèque id amplexans, ovulum maturum, prominulum, aurâ seminali animatum de vasculoso petiolo eximit, contractione peristaltică absorptum promovet, urget uterum versùs, ubi prima delibanda sunt embryoni vitæ pabula. Suas tùm orditur, contractiones ipsius corculum, complicataque humore impulso explicat vasa, inertia hactenùs, & quasi mucaginosa. Elapsis verò primis à conceptione diebus, ovulum è totâ suâ superficie lanuginosos emittit flocculos, qui meatibus uteri exhalantibus & resor-

bentibus coaleſcunt (1). Sic fetum inter & matrem, primum tenuium humorum inſtituitur commercium. Decimo jam circiter octavo die exacto, informis anteà mucus comparare ſibi organa videtur, cylindrulum diceres. Mòx majora adeptus incrementa capite grandeſcit, puſillo tamen remanente trunco, puſillis artibus, totaque apparet umbilici area. Interim ovi pellucidi parietes creſcente embryone, ſudantibus aquis extenduntur; ſic ampliati utero vim inferunt, productiſque poros inter & rugas, quibus intùs dehiſcit, lamellulis vaſiſvè, arctiùs ei coaleſcunt. Nec mora, rubeſcens emergit diſcus, *placentam* vocant, ſuas latè membranas inter diſpergens propagines, quæ vaſculoſæ, ſinuoſæ, tuberoſæ, poroſæ, uteri parietibus ità adnectuntur, ut tubera ſcrobiculis, poros poris, ſinus omnes ſimilibus uteri ſinubus, fiſtulis nempè ex utrinquè productis (2), accumbant. Autumes hinc tùm arterioſos, tùm venoſos placentæ fines in his ſinubus evaneſcere effuſumque ibi laticem in ſinus uteri recto tramite deduci, ubi hinc & indè hiant venoſi arterioſive uteri

(1) Hunter, *The anatomy of the human gravid uterus exibited in figures. Plate* 34.

(2) Avulsâ placentâ rumpuntur fiſtulæ celluloſæ collapſæque totidem fiunt ſinuum valvulæ. Donald Monroo. *Eſſ. on natural Philoſoph.*

apices

apices (1). Sic his in communibus latebris matris & fetûs promiſcuè miſcetur ſanguis, quodque alibile ineſt ad fetum deducunt ſorbentes venæ umbilicalis radiculæ, eructantque dein officio functum arteriarum umbilicalium fines. Medium hujuſce commeatûs chordam umbilicalem agnoſcas cujus vena, diperſis per placentæ tubera innumeris propaginibus, volubilibus ludit gyris, emensâque hiulci umbilici areâ, ſinum hepatis ſubit, ſuumque evomit ſanguinem partìm in majores venæ portarum ramos, partìm in ductum venoſum; indè ad cavam appulſus, thalamos ſinuſque cordis petens, evolvendam pervadit totius corporis molem. Is verò inſortitus huic muneri ſanguis per ultimos hypogaſtricarum arteriarum ramos hederaceis venæ umbilicalis ſpiris revinctos recto itinere ad communes placentæ & utero ſinus revehitur, venoſis uteri oſculis reſorbendus. Stabilito novo illo cibariorum proventu, continuò creſcunt iniquâ ratione fetus ejuſque nutritor diſcus, quippè indeſinenter ſuccos alibiles à placentæ latebroſis anfractibus magis ac magis ille attrahit. Quâ verò contenta augentur, eâ proportione extenditur includens uterus; vaſa nempè ejus ſerpentina impulſo indiès urgentur, expanduntur ſanguine, ſicque textûs muſculoſo-mem-

(1) Alexand. Mcnroo. *Eſſ. plate* 7, *fig.* 7.

branacei extenuationem compensant. Crescit imprimis uteri fundus qui primodùm gravis, inferiùs devolvebatur & posteriùs, ore tincæ anticè & sursùm exporrecto. Elapso autem secundo gestationis mense, explicatur fundus, antrorsùm delabitur, recedit simùl reconditurque posteriùs os tincæ. Ineunte quarto exit è pelvi uterus, sæpiùsque dextrorsùm inclinat, retrò siniſtrorsùm spectante altiùs ore tincæ. Orto quinto patent magis omnia : quippè uteri fundus digitis duobus ab umbilico distat, obviaque hùc & illùc dispellit viscera. Eadem sexto sese habent, præterquàm quòd dimidiato uno pollice exuperet tunc uterus, qui septimo epigastrium jam pertingit. Priùs immutata cervix, eâ nunc dilatari incipit zonâ, quæ utero proximior. Mense octavo uteri sæpè antrorsùm inclinati fundus epigastrium tenet, undè præcordia dolent. At verò dùm humidior, brevior, retrorsumque à vulvâ remotior spectat cervicis hiatus perpetuò minuitur ipsius longitudo. Orto denique nono mense altissimè extollitur uterus, usquequò tanto oneri ferendo nullatenùs idoneâ cervice jam evanidâ, pelvis marginem versùs devolvatur uterinus globus. Circulum tunc describunt tumida & dura priùs oris tincæ labia, spheræque, quam in membranis adhùc inclusæ efformant aquæ, apprimuntur. Gemunt intereà sub pondere duro omnia abdominis viscera, gemit & ipse uterus,

ac mulculosâ pollens, quæ priùs feriabatur, carne (1), in repetitas cietur contractiones, quibus fistulæ sinuum, placentæque tubera à sede dimoventur. Tollitur indè omnis humorum commeatus, recluſisque ad viam ritè lubricandam fontibus, excluditur sympathico omnium corporis musculorum spasmo novus advena, dolorum nescius quibus matri emenda fuit lubrica sub spirabili jove ipsius existentia.

III.

Instar Zoophytorum Holothuriarumque plurimorum, quæ tota gelatinosa sunt, placidè quiescit in utero novâ afflatus vitali aurâ embryo; in eo tamen non serum partium discrimen. Varios earum evolutionis intuenti gradus fluidæ primùm sese objiciunt partes, pellucidæ, mucosæ, aquosæ, mòx albescere, flavescere, rubescere. Seriùs urina conspicitur, serosa, turbida, insipida, decolor. Apparent feces subvirides, non acres, non odoræ; è gelatinâ emergit acinosa pinguedo; cylindracea figuratur medulla, cruenta, spissiuscula; bilis decolor magis

(1) Carnea uteri substantia graviditate tantum conspicua est. Nùm decurrente prægnatione compagi cellulosæ uteri accedunt, quæ conficiant musculum, purpureæ moleculæ, mensibus posthàc evanidæ. Innuunt torosi, plethorici quibus fortè emaciatis, & musculosi quicquam vix habentibus accedit deinceps succorum nutritiorum fenus.

indies virideſcit ; oculi humores rubore ſuffunduntur ; rubeſcunt & cuncta ferè etiam tenuiſſima ſeſe explicantia viſcera. Labiles coercent conſcribuntque humores lamellata ſtrata , plus minùſve ſolideſcentia. Micat *Punctum ſaliens* , micant huic annexi venoſi & arterioſi ſtipites. Sic intrà mucidos canales pellit naſcentis cordis embolus flaveum laticem , quo convoluta evolvantur hinc & indè vaſa. Sic etiam vitæ functiones ſua ſumunt exordia , tarda verò & lenta , donec reddita terrearum molecularum appulſu firmiora organa , majorem motûs vim acquiſiverint. Hinc variè ſolideſcunt prò ſuis , quibus deſtinantur , uſibus ſolidæ partes , varioque earum contextu viſcera quæcumque conficiunt , diſponunt , definiunt. Quodnam autem alimenti genus embryoni ſuppeditet Natura, ut mira hæcce partium promoveatur accretio ? diſputant inter ſe Medici. Humanum nempè embryonem pulli inſtar in ovo deliteſcentis lymphaticum amnii liquorem per os aſſugi affirmant (1) negantque diverſi, quam opinionem fulciunt ſua, ſuaque labefactant argumenta. Obſervant equidèm fetui , veluti adulto conceſſa

(1) Hippocr. Περι σαρκων , n. 8. *Democrit. Epicurus* apud *Plutarch.* Placit. Philoſ. lib. 5 , cap. 16. *Diogenes* apud *Cenſorinum.* De die Natali, pag. 26. *Gal.* De util. part. Lib. 15. cap. 6. *Juſſæus* , &c.

fuisse fœtûs organa, quorum functiones, etiam in gremio materno, exerceri possunt (1). Ideò-ne verò respirat fetus, qui toto instruitur respirationis apparatu ? Fiunt-ne gestationis tempore cunctæ apud eum actiones excretoriæ, ex eo quòd aptæ hisce exequendis cuncta organa ritè apponantur ? Teste experientiâ, inquiunt, constitit vaccino fetu membranis adhùc concluso, geluque correpto, stiriam visam fuisse concretam ab amnii lacu ad ventriculi cavum, fili continui instar ductam, quæ sanè amnioſi laticis in interiora animalis transitum indigitat (2). Æquiùs profectò phænomenum deducerent ab expansivo liquidi motu, quod frigore obdurescens vias forsan insolitas subire potuit ; temerè etiam pro deglutito amnii latice hic fortassis assumunt ipsummet concretum tùm oris tùm gulæ naturalem mucum. Imò nimiùm acres & urinosæ toto ferè, quo gestit mulier, tempore illæ aquæ, ut delicatulo fetûs corpori in nutrimentum veniant. Quin insuper belluæ cujusdam gravidæ perforato hypogastrio, evacuatis indè amnii undis, lac intùs adegit, nec guttulam tamen in fetûs stomachum perveniſse posthàc comperit D. Monroo, quamvis eum ad

(1) Tilling. De placentâ, pag. 379.

(2) Heister. Compend. anat. tom. 2, pag. 87. *Rœderer* in cervi hinnulo.

finem, alvum circumquàque compreſſerit. Quid demùm ſugere effingitur os infantis uſquè contractum, uſque occluſum, dùm mandibularum elevatores contrahuntur muſculi (1), lingua ad palati fornicem apprimitur (2) ſtringiturque ipſemet pharinx deglutionis actu tantùm dilatandus? At neceſſariò afferent in totâ alimentorum fiſtulâ amnii laticem devehendum eſſe, ne coaleſcant illorum parietes, talique alimento feces ultimis ejus finibus reperiundas tribuunt.... Providit Natura, providunt glanduloſi fontes, atque indè ſcaturientes ſucci; nec alia cauſa origoque fecum quæ, ut vulgò, ſic & apud fetus ore imperforatos (3), acephalos (4) dimidiumve hominis tantùm gerentes copiosè in alvo congeruntur. Nec eſt quod apponant exuberari magis remoto quàm proximiori partu membranarum aquas. Dùm enim lacu innatat vix conſpicuus piſcis, limpidiorem aquarum partem ſegniter ſorbent ab intùs numeroſi placentæ pori; auctis verò ejus vitæ viribus, jam eâ, quâ depluunt, combibuntur proportione. Adventante tandem graviditatis ſeptimo menſe, impendiò magis abſorbetur quàm ſecernitur earum

(1) Monroo. Eſſ. of a Societ. of Edimb. t. 3, p. 192.

(2) Rœderer. Satura de ſuffocatis, pag. 50.

(3) *Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, ann.* 1715.

(4) *Eph. Nat. Curioſ. ann. 3. decad. 1. obſerv. 227.*

copia. Hinc diversa ubertatis aquarum ratio intelligi potest citrà effectam deglutionis actionem. Nec acriùs depromptum militat argumentum è funiculo umbilicali corrupto (1) atque in nodum contorto (2). Elucidandus enim hic sermo ; decantata-ne illa σπψις solum textum cellularem depascebatur, an sanguifera vasa ? Stricti-ne, an laxi erant nodi ? Versabatur-ne interim incolumis fetus, necne ? De his omnibus cùm taceant Observatores, nulla fides. Nec movemur ampliùs quòd adjiciant, obturato umbilico, natos esse fetus (3) : constat enim pauciſſimis antè ortum diebus rumpi funiculum umbilicalem, & ferruminari seorsim poruisse ejus extrema, quin ideò interierint. Apage hinc quicquid somniaverunt Veteres de uteri tuberculis quæ sugere noverunt fetus, quòd in lucem editi papillam digitumve sugere indocti ament. Procùl etiam allata frigidorum animalium, piscium insectorumve exempla, quorum nutriendæ proli ab amnii humore succum depromi facile dederimus. Aliæ autem fetui humano conceſſæ sunt pabuli scaturigines, à divaricatis nempè venæ

(1) Fredericus Hoffman, de Adipe, pag. 10.

(2) Jean-Louis Petit, *Chirurg. Acad. Royale des Sciences. Ann.* 1718.

(3) *Journal des Savans. Ann.* 1673. Stalpart. cent. 2. observat.

umbilicalis finibus. Nobis nunc in abditissimo hocce humorum transitu ancipites, quas implicare amavit Natura, tendandæ sunt viæ, repertâque semel eâ quà ire sibi placuerit, firmiter ei insistendum.

IV.

Antequam in utero radicetur ovulum, quomodo nutritur inibi degens homunculus ? res exploratu difficillima. Nùm per fluitantis in pellucido, cui innatat, lacu funiculi umbilicalis finem, quasi in paniculam expansum, sugeretur alibilis humor ; eumve potiùs undequaque hauriret porosa, bibula tenelli corpusculi compages (1) ? Utrumque innuunt peracta tùm in pullorum, tùm in insectorum ovis observata. Ubi verò omnis exhaustus fuit innatus ovi humor, uteroque, quâquâ parte obnubilum est, adhæsit ovum, nova tunc contento embryoni scaturit alimonia, per innumeros scilicèt cananiculos, qui quaquaversùm è disco vasculoso ad uterum protenduntur (2). Sit-ne autem lactea (3), sanguineave succi hujusce

(1) Alcmæonis Crotonis opinio, Plutarch. in Placit Philosoph. lib. 5, cap. 16.

(2) Ita senserunt olim Stoïci, Dulaurens, lib. 8, cap. 6. Fabricius ab Aquapendente. *De format fetus*, &c. cap. 8.

(3) Eo humore ali fetum autumârunt Hippocrates, Aristoteles, Harveus, Riolanus, Riverius, Bartholinus, Graffius, Laurentius, M. Falconet, M. de la Rivière, Monro, P. du Petit, &c.

nutritii indoles ? anxii hærent Phyſiologi, neque ſua deſunt cuique opinioni argumenta. Iis enim, quæ fluxu menſtruali non laborant, animantibus (1) nullatenùs deprehenditur toto geſtationis ſtadio fetui allabi uterinum ſanguinem. Secto equidèm maturo partui utero, ſtudioſèque ademptis placentæ cotyledonibus, ex imis membranæ internæ acetabulis emergunt villi, nulluſque effluit tunc ſanguis, quin è contrà mucoſus (2), viſcidus, inſipidus, albuminoſus (3) lacteuſve (4) humor, quo imbuitur quilibet cotyledo. At quæ ità in belluis ferè omnibus, ſecùs in muliere parturiendo emortuâ comperiuntur, cùm totius uteri parietes ſanguine coacervato ingurgitentur, ab evellendâ placentâ undique effluendo (5). Porrò mulieris ità diſpar uterus diſparem neceſſariò fetui poſcit humorum diſtributionem ; in anfractibus enim uteri ſinuoſis ſingulo menſe congeritur egurgitandus ſanguis, neque aliundè ſibi moliens effugium, recto itinere ad fetum deducitur (6). Rutilantis

---

(1) Ovis, vacca, cuniculus, cerva, &c.

(2) Vesal. de Fabr. corp. humain, pag. 669.

(3) Tilling de placentâ uteri, pag. 337.

(4) Vieussens Novum vaſor. Syſt. pag. 41.

(5) La Mothe obſervat. 386. Donald Monroo, Alexand. Monroo, Eſſays and obſervations of natural Philoſophy of Edimbourg.

(6) Hæc olim divi Senis opinio : « cæterum, ait, incteſcit

hujus laticis commercium matrem inter & fetum; quod dictat ratio, arteriis ex utrinque protensis fieri autumârunt Clarissimi Viri (1); suamque, ut stabilirent opinionem, varios per matris arterias (2) adegerunt liquores, qui pluries ad fetum,

---

» illa (genitura) materno sangu'ne in uterum delabente» Nam gravidis menstrua non profluunt nisi magno salutis » pueri detrimento, nisi fortè quibusdam primo mense » quàm minimùm sanguinis menstrui exeat: at verò sanguis » ab universo mulieris corpore promanans circùm ipsam » membranam (*chorion*) diffunditur, atque cum spiritu » intrò per membranam attractus, quâ forata est eminetque, » agglutinatur, & futuro animali incrementum præbet. » Rursum verò procedente tempore, multæ aliæ mem- » branæ tenues intrà primam producuntur eodem modo » quo & illa prior formata est. Tenduntur verò & hæ » quidem ab umbilico, atque mutuis sibi vinculis cohærent. » Quod cùm jam effectum fuerit, sanguine materno acce- » dente, concrescente, caro gignitur in cujus medio umbilicus eminet, per quem tùm spirat, tùm incrementum » accipit ». Hipp. *De natur. pueri.*

(1) Rouhault, *Mém. de l'Acad Royale des Sciences. Ann.* 1714, 1715, 1716. Noortwick. Ess. of a Soc. of Phys. and Litt. pag. 421. *Mauriceau*, *Mery*, *Lieutaud*, &c.

(2) Cowper. Adnot. on Bidloo anat. Tab. 54. Drake. Anthropol. lib. 2, cap. 7. Vieussens, *Observ. d'Anat. & de Chirurg. prat. pag.* 293. Tourner, *of the force of the mother's imagination on the fetus*, *pag.* 161. *Philosoph. transact. A discourse concerning some influences*

ad uterum (1) verò conversâ vice appulêre. Huicce verò eò pertinaciùs adhæserunt quòd Ill. ALBINUS arterias uteri serpentinas sanguine turgidas se inveniſſe asseruerit, quem indè pro lubitu ad placentam usque propulit (2). Quòdque easdem cerâ repleverit delineaveritque celeb. HUNTER ad placentam flexuosè euntes (3). Malè autem rarò obviis, nec unquam citrà injectionis vim ad placentam usque producendis arteriis, munus sanguinei commeatûs demandari videtur, cùm alias diversas prorsùs naturam sibi fabrefeciſſe vias indicet ipsa partium autopsia. Placentam enim in emortuâ prægnante ab uteri parietibus removendo, ne minima quidèm ob oculos obversatur subeuns placentam arteria (4); quin potiùs cellulosæ abeunt lamellulæ, à scrobiculis villosa excedunt tubera, collapsaque hinc, & hinc diducuntur sinuum orificia, quæ similibus uteri sinubus accumbunt; sique calens adhùc placenta digitis prematur, ex orificiis tantùm eructatur sanguis, qui

---

of respiration on the motion of the heart hitherto unobserved, by DRAKE. n°. 281.

(1) LANGII, Physiol. pag. 243. MONROO, *Ess. of a Soc. tom. II, pag.* 127. COWPER.

(2) ALB. *Adnot. lib.* 1, *p.* 35.

(3) *The Anat. of the human gravid uterus, Plate V.*

(4) Si quæ sint, flexuosè tantùm uterum inter & placentam serpunt, neque in evellendâ placentâ rumpuntur.

in sinubus congerebatur. Neque certè funiculo uterove injectis, melius prodeunt arteriarum protensarum serpentini fines (1), quippè turgidis ex utrinque sinuum loculamentis, placentam inter & uterum in grumos coacta effunditur cera (2): solus indè maternus ille sanguis ad fetum appellit, qui in communibus uteri & placentæ sinubus moras nectitur. Ejusce autem generis derivationem non sola demonstrat partium structura, in probationis partem etiam venit observatio. Magnam enim sanguinis in prægnantis utero congestionem verè arguunt quæcumque graviditatis phænomena; veram quoquè uteri inter & placentæ vasa communionem evincunt enormia illa sanguinis profluvia,

---

(1) Nequimus hìc prætermittere ipsiusmet Ruischii verba: « A multis, ait, seculis inconcussum fuit placentam uniri » utero per utriusque vasorum extremitates... repleveram » eum in finem multoties vasa sanguinea placentam consti- » tuentia ceraceâ materiâ rubrâ, repperique placentam non » solum amictam membranâ eâ facie quâ fetum spectat, & » *Chorion* appellatur, verùm etiam eâ facie uterum spectante » membranâ analogâ esse obductam & extremitatibus vaso- » rum firmiter connatam ». *Thes. anat. II. n. XVIII. not. 1.* » Hæc itaque expertus concludendum censeo vasa sangui- » fera uterina non immediatè uniri cum vasis placentam » conficientibus, sed utriusque adhæsionem fieri mediante » predictâ substantiâ membranaceâ ». *Ibid. not.* 4.

(2) Haller *Elem. Physiol t.* 8, *p.* 211. Donald Monroo *Essays and observations on the nat. phil. &c.*

quæ abortum trimeſtrem placentæve partialem evulſionem ſubſequuntur, vel etiam accidunt dehiſcente, dùm torpet uterus, haud ligato umbilicali funiculo. Nec aliam ſanè ob cauſam, mortuo, diſſolutove in gremio materno fetu, miram in molem accreſcit, veram graviditatem mentiens placenta, *Molam* vocant, ſanguine nimirùm continuò appellente textumque ejus intimum ſubeunte. A ſanguine uterino tenerrimæ fetûs compagi ſic illabente, expandi, explicarique magis ac magis ipſius organa nil mireris, cùm ab hujuſce coccinei laticis derivatione in quibuſlibet nondùm evolutis partibus pendeant earum accretionis phænomena (1). Ea quidem fetui, alia verò embryoni pabuli ſors obtigit. Proſpexit enim Natura ne ipſiſmet vitæ primordiis fervente ingurgitarentur ſanguine debiliora nimis ipſius organa, eoque fine ab uterinis lacunis flocculiſve ſcaturiunt lymphatici lacteique ſucci, quos jugiter ſorbent, abſque ullo intùs degentis plantæ damno, tenerrima ovi hiſpidi ſtamina. Ibi ejuſce indolis humorem à ſanguine parari, ſecerni, cuilibet meditanti varios uteri cum mammis conſenſus mirum haud videbitur. Eodem etenim ſenſu, iiſdem reguntur affectibus, communibus & dolent pathematibus:

(1) Haller. Oper. Min. circà motum ſanguinis. Exp. 54, 92, 93, 95, 183.

quidni in geſtatione ſecretionis commune munus (1) ? Quod innuit organorum ſympathia, illud labor improbus Anatomiſtarum evincit. Sic inciſis gravidarum uteris, ſæpè ſæpiùs placentam evulſerunt extùs lacte conſperſam (2). Pluries, & ipſis fumantia adhùc puerperarum conſulentibus exta, ſeſe protulêre lactifera hinc, & indè repentia in utero vaſa, è quibus pro lubitu lac emulſerunt (3). Invenêrunt, & haud rarò gravidam apud candicantes canaliculos qui in placentam immergebantur (4). Appendiculas lymphatico-arterioſas, in puerperis lacte plenas deprehenderunt alii, quæ punctæ lacteſcentem fundebant humorem (5). In ultimam tandem probationis partem ultrò veniunt ſubalbida, *lochias* vocant, puerperarum purgamina.

---

(1) Neque his diſſentientem habemus Hippocratem : datâ enim circà lactis geneſim ſuâ opinione ſic proſequitur : « namque pingui concaleſcente, & candido facto (*omenti*), » quicquid calore matricum dulceſcit, exprimitur & conſ- » cendit in mammas. At verò etiam in ipſas matrices exi- » gua quædam portio per eaſdem venas refertur, ſi quidem » tùm hæ, tùm aliæ perſimiles venulæ in mammas, at- » que uterum protenduntur ; quum autem pervenit in ute- » rum, jam ſpeciem lactis induit, eoque exiguo puerulus » fruitur ». *De nat. pueri.*

(2) Deidier, *Anat. raiſonné*, *pag.* 413.

(3) Vieuss. *de Fabrica uteri*, *tom.* 11, *p.* 41.

(4) Murry, *Theſ. Paris propug. anno* 1735.

(5) Fizes, *de generat. corp. hum. pag.* 182.

Omnes etenim referunt lactis dotes, ideòque effluunt quòd dimoti à placentæ scrobiculis suos emittant succos flocculi uteri lactiferi, usquedùm denegato ibi exitu, per mammarum excernicula lacti summa detur perfectio & effugium. Sic omnium catulorum instar placidè vivit mox conceptus embryo, quòusque pristinum relegens iter, at ambagibus undequaquè quasi irretitus menstruus sanguis sistatur, coacervetur, latèque per omnes uteri sinus expatietur. Interim similes in accrescente placentâ sinus efformati uterinis occurrunt, accumbunt sinubus, & demùm contiguè tantùm, datis ex utrinquè fistulis, sese osculantur. Tùm maternus sanguis per nascentes placentæ anfractus molitur inter, ibique hiantia eum sensim absumunt venæ umbilicalis oscula. Neque tamen intereà feriantur flocculi placentæ galactophori, quin lacteum simul ex uterino sanguine laticem affugunt per capillares venæ umbilicalis radiculas fetui deinde vehendum. Sic uteri parietes humoribus aggestis turgidi, dùm ex amplioribus lacunis validior suctus venis peragitur, magis ac magis detumescunt. Eâ matrem inter & fetum communione institutâ, miranda sane Omnipotentis providentia. Ita enim securè vivit pusillus hospes, quamvis diversæ mentis affectiones matrem commoveant, quippè omnis tunc sanguinis impetus in ipsismet cohæsionis puncto sistitur. Repentinam necem fulmine veluti

tactæ obeunt matres, nihilominùsque superstes fetus pabula accipit, quæ latent anfractuosa inter placentæ, & uteri loculamenta; flabilis eheu vita cui frigida mors improbâ falce undequàque minitatur.

V

Utinam prolata quævis de Microscomi phœnomenis explanandis opinio, utpotè naturæ legibus morigera, æternùm staret inconcussa. At ea rerum humanarum fors iniqua, ut veritatem, quam deprehensam gloriamur, quaquaversùm impetant spicula; urget periculum, crebris tamen ictibus nutantem ac penè fatiscentem, remisso impetu, novas eam miramur recuperare vires, majorique indè fulgore irradiare. Ac veluti mollis, ubi agmine facto, adversi confligunt venti, versatile dat latus arundo: stratam doleres; compositâ verò turbinis rabie, indejectam stupent omnes & ad nova prælia paratam. Sic incassùm ad convellendam, quam circà materni sanguinis ad fetum illapsum propugnamus opinionem, turmatìm confluxerunt Clar. Viri. Asserunt enim plurimi, adacto in hypogastricas, vel carotides gravidæ canis arterias hydrargiro, nec ullum argenteum in placentæ vasis cucurrisse rivulum (1). Mercurio

(1) Donalt Monroo, *Essay of a Society of. Edimb. t. III. p.* 267, 272. Roederer, *de fetu perfecto*, *n. II.*

acidum

acidum substituerunt (1) liquorem ; nec idcircò cogebatur fetûs sanguis. Spiritu therebentinæ usi sunt nonnulli (2), neque tamen therebentinaceum spirabat odorem catuli corpusculum. Iisdem per funiculum injectis liquoribus transfusionem è placentâ in uterum moliti fuerunt (3) , nec felicior eventus (4). Quænam autem tentaminibus adhibenda fides , quibus mulieri assimilatur bellua , quamvis ejus uterus absimili planè structurâ donetur ? Nec nostræ magis adversatur opinioni quicquid adjicitur amplius de iisdem experimentis , frustra super muliere ipsâ tentatis ; deficiunt enim hic hujusce , quam negant actionis , instrumenta præcipua, deficit vita , deficit vis absorbens fetûs, injectique forsan liquores in cavernosis uteri sinubus vim suam eliserunt, ibi effusi stagnaverunt, & avulsâ dein placentâ passim effluxerunt.

Nunc è praxi arma depromunt Adversarii. Fetus, inquiunt , non exhauriuntur sanguine graviſſimis matris vulneribus. Falso quidèm : quippè C. C. Mery , & Heister exangues , sectis à vulnerata-

(1) St. Vast. Thes. Paris prop. ann. 1735.

(2) Monroo , Essay of a Soc. at. Edimb.

(3) Berger Physiol. 473. Monroo Essay , t. II. p. 127.

(4) Eller , *Mém. de l'Acad. de Berlin* , 1769. Vermeyen , *Anat. corp. hum. l.* II. *p.* 365.

rum matrum nece uteris, eduxerunt fetus (1). Opponent insuper modicè stillantem à funiculo umbilicali sanguinem, dùm partûs tempore resecatur. Potiùs certè in hujusce phænomeni rationem afferrent vim contractilem uteri, à suis scrobiculis sanguisuga placentæ tubera dimoventis, indè solus eructatur per funiculum, qui priùs placentam subibat sanguis. Adducent & mirabilem hanc observationem, à variis memoratam, uteri placentæ-ve calcariâ argillaceâ aut (2) crustâ quandoque obductorum; & placentam lapidosam intùs, quam semel se inveniisse refert Ruischius (3). Minimè morantur his nostræ opionis fautores; rati scilicèt per hiantes lapidosi stratûs intercapedines vasis idoneum patere iter, ut vitale uterum inter & placentam servent commercium.

Forsan tandem contrà nos insurgent pro solius sanguinei commeatu militantes, afferentque lac nutrimenti genus esse, quod ventriculi actione indiget, ut in alimoniam faceſſat. Estò de lacte uberum excrementitio, secùs autem de uterino,

---

(1) Mery, *Probl. d'Anat. Mém. de l'Acad. Royale des Sciences*, *ann.* 1708. Heister, Annal. Jul. 1722, p. 128.

(2) Chapman, Midwifry new edit. p. 339. Puzos, *Traité d'Accouch. pag.* 157.

(3) Thes. Anat. II. not. 4. n°. 10.

quod mera lympha (1) eſt recrementitia, ſeu potiùs lac inchoatum quod, ut omnibus lactis glorietur inſignibus, à mammarum incerniculis ultimam vim expectat & characterem.

Divulſis jam, quibus hinc & indè obruebatur, telis noſtra de fetûs nutritione opinio, cur otiosè tentaremus leviorem armaturam repellere, cùm præſtò ſint aliundè melioris momenti argumenta, neceſſariamque adducant concluſionem.

Ergò ad fetûs nutritionem lac & ſanguis.

---

(1) Lympha ſeu fluidum quod innatat ſanguinis coagulum, ubi catino ille exceptus ſibimetipſi relinquitur, maximâ pro parte calidâ aquâ cogitur. Si tùm coletur, albeſcens exit liquor qui igne ſuppoſito inſtar lactis ebullit, ſupernatâ priùs levi cuticulâ. Sibimet datus etiam fermenteſcit, acidis coit, alkalinis è contrà ſolvitur. Primigenium inde lac eſt omni ætati & ſexui commune, quod ſenſibilis uterus à ſanguine attrahit, elaborat, ut tenello embryoni fiat congruum. Abacto fetu, mammas cum utero amicè conſentientes, idem ſubit, vixque ſubactum, quâ datâ porta ruit, *Coloſtrum* vocant. Titillatis verò ſuctu infantis uberibus, indèque adauctis eorum ſenſu & tono lac genuinum emergit, verè excrementium, ventriculique actione, ut nutriat, denuò ſubigendum.

Proponebat Pariſiis PHILIPPUS PETIT-RADEL, Pariſinus, Doctor Medicus Rhemenſis, Saluberrimæ Facultatis Pariſienſis Baccalaureus, Theſeos Auctor.

A. R S. H. 1780. Ab octava ad Meridiem.

TRADUCTION

DE LA THÈSE PRÉCÉDENTE.

Le lait & le ſang ſont-ils l'aliment de l'enfant dans le ſein de ſa mère ?

I.

LA génération des animaux eſt un myſtère que la ſuprême Sageſſe s'eſt plue, dès le commencement de la création, à couvrir d'un voile impénétrable aux yeux des hommes. On ne ſaurait trop admirer en effet comment les élémens, les mixtes & les aggrégés des corps, réunis enſemble par une force ſurnaturelle, jouiſſent des mouvemens qui leur ſont propres, vivent d'une vie particulière à leurs eſpeces, & ſe la communiquent réciproquement par la propagation. Le ſouverain Être, pour favoriſer cette création toujours nouvelle, cacha dans les entrailles de chaque animal, dès qu'il fut formé, un feu qui, dans les premiers temps de ſon exiſtence, en parcourt tacitement toutes les parties. Ce feu ſe développe & porte par-tout l'incendie, lorſque le printemps de l'âge fait éclore les fleurs de la jeuneſſe ; mais ce n'eſt plus qu'une flamme mourante quand la ſaiſon dernière de la vie a paru.

Il conſume juſqu'aux parties les plus profondes ce feu qui entraîne les différentes eſpèces d'animaux à s'unir, & il n'eſt aucune région du corps qui puiſſe ſe préſerver de ſes atteintes. Sa rapacité s'étendant indiſtinctement ſur tout, eût bientôt fait ſuccomber la machine entière, ſans lui laiſſer aucun eſpoir de retour, ſi ſon foyer n'eût été employé à la vivification d'un nouvel être. C'eſt pour cette fin que les animaux s'uniſſent ; c'eſt une route qu'ils doivent tous tenir ; c'eſt une loi de l'économie organiſée à laquelle ils ſeront aſtreints juſqu'à ce que l'univers diſſous s'écroule. Les végétaux, aux noces deſquels tout le travail de la végétation contribue, y obéiſſent également. La ſemence confiée à la terre s'humecte, ſe gonfle ; &, en écartant les cotyledons d'une part, la racine ſe plonge dans ſon ſein, & de l'autre la tige s'élève dans l'air. Celle-ci ſe fournit d'armes pour repouſſer par la force les ennemis qui attenteraient à ſa conſtitution. Elle étend au loin ſa chevelure verdoyante ſur laquelle naiſſent enfin ces fleurs brillantes qui ſont autant de lits nuptiaux propres à célébrer les ſacrifices de l'Hymen. Les anthères pleines de pollen indiquent l'heure du ſacrifice en embraſſant voluptueuſement les ſtigmates. Elles lancent, en ſe rompant, l'étincelle féçondante qui, abſorbée par la ſommité du piſtile, ſe mêle à l'humeur qu'il contient, & vient

exciter dans le péricarpe le principe endormi de la vie. Cette Vénus paſſagère évanouie, tout vieillit, tout ſe sêche; &, en ſe courbant vers la terre, la fleur, l'ornement de nos prairies, ſemble demander ſa matrice première. Cette néceſſité qui entraîne les végétaux à la propagation de leurs eſpèces, y attire également les animaux, mais d'une manière variée, ſelon la différence des individus. Ceux qui ſont dépourvus de ſexe donnent une lignée vivante (1) qui leur eſt abſolument ſemblable, qui, très-petite d'abord, parvient bien vîte à l'adoleſcence. L'empire de cette nation eſt très-étendu. On la trouve nue dans les eaux ſtagnantes; on croirait, en la conſidérant, voir autant de petites anguilles (2); ou bien rameuſes (3), elle flotte çà & là en grande abondance. Des animaux de même nature vivent en pleine mer, les flots les portent de tous côtés (4) ou des domiciles de la

---

(1) Les Zoophytes.

(2) Le Volvox, genre de zoophyte. A la loupe il paraît être un aſſemblage de grains ou de petits œufs tranſparens.

(3) L'Hydre ou le Polype d'eau douce étend des rameaux vivans qui, ſéparés du corps, deviennent autant d'animalcules.

(4) Le Volvox, le Béroë, qui habitent la mer qui eſt entre l'Europe & l'Amérique.

nature du corail, les mettent à l'abri des injures extérieures. Telle eſt la ſeule claſſe d'animaux *vivipares*. Ceux qu'on appelle *ovipares* rendent un réceptacle d'une nature étrangère au futur animal; c'eſt l'œuf où il doit trouver ſa nourriture & ſon domicile dans les premiers temps de ſa vie. On ne ſait trop où poſer les limites de cet ordre, étant le ſeul moyen établi de propagation, ſoit que le fétus ſoit couvé au-dedans du corps ou au-dehors. Quelques eſpèces du genre des ovipares dépoſent leurs œufs ſans être fécondés du mâle (1); ils contiennent vraiſemblablement en eux-mêmes le principe vivifiant. Les androgynes, peu en nombre, leur ſuccèdent; ils jouiſſent de l'un & de l'autre ſexe, de manière qu'ils peuvent féconder & être fécondés à leur tour (2). La claſſe la plus nombreuſe eſt celle des animaux qui demandent une réunion de ſexe moyennant laquelle le principe vivifiant du mâle féconde les œufs de la femelle. Si l'on ne peut trop admirer les phénomènes que la Nature manifeſte dans l'ouvrage de la génération,

(1) Les coquillages, les huitres, les moules, les pucerons.

(2) Bradley remarque que le pénis & la vulve ſon voiſins l'un de l'autre chez les limaçons, *Philoſop. Account. tab.* 23, *fig.* 3, chez pluſieurs limaçons, les moules margaritifières, les buccins, les lepas, les peignes, &c.

on ne saurait être également trop étonné de son exactitude & de ses soins à conserver les premiers rudimens de l'animal vivifié. En effet, les insectes qui sont privés de matrice, & qui ne couvent point leurs œufs, les déposent quand ils sont fécondés, dans les feuilles contournées des plantes. La chaleur du soleil les échauffe, des atômes vivans s'en développent ; l'on dirait d'abord autant de petits vermisseaux. Bientôt, parvenus à leur perfection, ils se resserrent & deviennent autant de chrisalides ; mais, rompant enfin le cercueil où ils étaient comme ensevelis, ils se parent de vêtemens bigarés de riches couleurs, & développant leurs aîles, ils voltigent çà & là dans les plaines de l'air dont ils sont devenus les habitans (1).

---

(1) On ne se lasse point d'admirer la sagacité des insectes à choisir le lieu qu'ils savent le plus convenable aux œufs qu'ils y déposent, d'autant plus que la femelle, devant mourir aussi-tôt qu'elle les a mis bas, elle n'en peut prendre aucun soin. Chaque plante nourrit son genre d'insecte. Les feuilles sont le berceau à ceux-ci, les fleurs à ceux-là, le tronc & les racines à d'autres. Souvent les plantes qu'ils piquent à cet effet, forment des excroissances qui deviennent autant de domiciles propres à loger les œufs. Les cousins déposent les leurs dans les étangs, les scarabées dans le fumier & les matières fécales, les teignes dans les peaux, les mouches dans les fentes du fromage, quelques taons sur le dos des bœufs ou dans les intestins.

Beaucoup d'amphibies, tels que la vipère, le crapaud, rendent leurs petits tout vivans; d'autres, tels que la grenouille, le lézard, le crocodyle & la tortue, les dépoſent couverts d'une coque, & les femelles les couvent, ou bien ce ſoin eſt abandonné aux influences du ſoleil. Les poiſſons paiſibles habitans de la mer, dont un ſang froid parcourt les veines, expoſent leurs œufs ſur le rivage où l'eau eſt beaucoup plus douce. La liqueur prolifique du mâle les arroſe, & bientôt les inſectes aquatiles d'alentour deviennent la nourriture choiſie pour les petits (1). Les oiſeaux ont auſſi leurs hymenées; leur mélodie eſt alors plus raviſſante, leurs plumes ſe parent de riches couleurs, ils portent élevée leur brillante tête avec une certaine aſſurance. Leur gazouillement manifeſte l'aimable joug qu'ils deſirent de s'impoſer. Mais ils ceſſent bientôt leurs chants, dès qu'ils penſent à former un nid propre à couver les œufs qui viennent d'être fécondés. Cette induſtrie de la Nature à placer ainſi convenablement le petit

(1) Les ſaumons, qui cherchent à dépoſer leurs œufs, remontent les rivières dont l'eau eſt douce & purifiée par un mouvement continuel. Il en eſt autrement des poiſſons de pleine mer qui ne peuvent aborder le rivage; leurs œurs ſurnagent facilement. Les plagiûres, dont le ſang eſt chaud, donnent des petits vivans qu'elles allaitent de leurs mamelles.

au moment de ſa naiſſance, n'eſt pas moins merveilleuſe conſidérée chez les quadrupèdes. Leur matrice le renferme de manière à le préſerver de toutes les injures extérieures auſſi bien que des erreurs du régime de la mère. Il eſt échauffé par une chaleur tempérée, & moyennant une nourriture priſe du fond des organes où il ſe trouve, il jouit d'une vie commune, juſqu'à ce qu'ayant acquis aſſez de force & de volume, il puiſſe ſupporter impunément les intempéries de l'atmoſphère. Mais quelle eſt cette nourriture du fétus ainſi renfermé dans la matrice? Vient-elle d'un ſang qui lui ſoit tranſmis par les radicules de la veine ombilicale, ou du lait, d'une lymphe pompée par les houpes vaſculaires du placenta, ou enfin d'une autre manière quelconque? C'eſt ce que nous entreprenons de développer chez la femme, & de confirmer par les faits, en conſidérant légèrement auparavant ce qui peut éclaircir la matière.

I I.

La puberté eſt l'eſpace de la vie interpoſé entre l'adoleſcence & la jeuneſſe. Toute la nourriture que l'enfant recevait avant ce temps, était employée à ſa conſervation & à ſon accroiſſement. Faible, timide & ſujet à nombre de maux, il vivait pour lui-même; mais dès que l'aurore de la

jeuneſſe commence à paraître, les principes de la vie abondent, & en refluant par-tout, ils y portent une activité nouvelle. Dès-lors les organes qui avant, étaient comme aſſoupis, ſe réveillent pour vaquer au nouvel emploi auquel ils ſont deſtinés. Le ſang bouillonnant dans ſes propres canaux, eſt emporté d'un tourbillon rapide, &, dans ſon impatience, il cherche iſſue de toute part, il ſe fraie enfin voie à travers les organes qui ſe développent, & dilatant les orifices des lacunes de la matrice, il tranſude, chaque mois, ſous la forme de roſée. La même force contourne les mamelles applaties en deux globes d'une blancheur éblouiſſante, & en tuméfiant le tiſſu ſouſcutané de l'aréole, elle diſpoſe tout l'appareil aux fonctions ſolemnelles qu'il doit remplir. Ces changemens que le ſexe éprouve alors, ont pareillement lieu chez l'homme, avec néanmoins les différences qu'amène la diſpoſition de ſes parties. En effet, le ſang, également exalté, ſe porte aux glandes ſéminales, organes qui juſqu'ici avaient été dans le plus profond repos; il les diſtend, devenu plus ſubtil & plus ſpiritueux, il abandonne dans leur labyrinthe une liqueur féconde qu'un conduit flexueux amène dans des utricules particulières. Là, elle reçoit un nouveau degré de perfection, & y ſéjourne juſqu'au moment où l'union ſexuelle favoriſe ſa tranſmiſſion dans le lieu même deſtiné à la fécondation

de l'embryon. Que de merveilles ſe paſſent alors dans les organes intérieurs de la femme pendant que l'un & l'autre ſexe contribuent à une opération ſi myſtérieuſe ! Toutes les parties en ſpaſme déterminent le ſang vers les organes deſtinés à la conception. Les ovaires ſont tuméfiés, ils chaſſent de ſon calice la véſicule en maturité, les trompes de Fallope ſe gonflent, le ſang dont elles abondent les fait paraître rouges & éréthiſées, leurs pavillons s'élèvent vers les ovaires, ils les embraſſent étroitement, & l'un ou l'autre exprime du pétiole vaſculaire, ſur lequel il eſt appuyé, l'œuf mur & ſaillant que l'étincelle ſéminale vient d'animer. Leur contraction périſtaltique ſe porte vers la matrice, là où l'embryon doit prendre les premiers alimens de la vie. Son petit cœur commence dès-lors ſes contractions, les humeurs qu'il chaſſe, déploient alors ſes vaiſſeaux muqueux & faibles qui ſont reployés ſur eux-mêmes. Les premiers jours de la conception paſſés, l'œuf donne de toute ſa ſuperficie, des flocons lanugineux qui pénètrent les orifices exhalans & réſorbans de la matrice (1). Et ainſi s'établit entre la mère & l'enfant le premier commerce d'humeurs qui ſont alors très tenues. Le dix-huitième jour paſſé, en-

(1) Voyez l'anatomie de la matrice d'une femme groſſe de Hunter, planche 34.

viron, cette mucoſité, auparavant informe, paraît s'organiſer ; on dirait d'abord un petit cylindre ; mais bientôt, en prenant de plus grands accroiſſemens, la tête paraît, & devient plus volumineuſe, quoique le tronc & les membres reſtent toujours petits, & que ſon ombilic ſemble tout formé. Cependant l'embryon croiſſant toujours, & les eaux affluant de toute part, les parois pellucides de l'œuf s'étendent ; elles portent leur effet ſur la matrice, leurs fibres & leurs vaiſſeaux pénètrent les pores & les rugoſités de cet organe. Bientôt un diſque rouge (*le placenta*) ſe manifeſte ; il étend ſes rayons entre les membranes, & déjà tout vaſculeux, ſinueux, inégal & poreux, il adhère tellement à la matrice, que ſes tubercules répondent aux cavités, ſes pores aux pores, ſes ſinus à de ſemblables de cet organe, moyennant cependant des vaiſſeaux qui, de part & d'autre, ſe prêtent à cette union (1). De-là on a tout lieu de croire que les houpes veineuſes & artérielles du placenta s'évanouiſſent dans ces ſinus, & qu'ils y répandent leurs humeurs, là même où de tout côté s'ouvrent les bouches artérielles ou veineuſes de la matrice. Ainſi, dans ces retraites communes,

(1) Le placenta enlevé, les filets celluleux ſe rompent, & leurs collapſus forment autant de valvules aux ſinus. DONALD MONROO, *Eſſai de Phyſique*.

le ſang de la mère & de l'enfant ſe mêlent également, les radicules de la veine ombilicale portent au fétus la portion nutritive, &, lorſqu'elle a rempli les fonctions auxquelles elle était deſtinée chez lui, les derniers rameaux des artères ombilicales la rapportent au même réſervoir d'où elle avait été priſe. Le moyen choiſi pour une pareille diſtribution, eſt le cordon ombilical, dont la veine, après avoir jetté nombre de ramifications dans les tubercules du placenta, vient jouer dans ſon intérieur en multipliant ſes ſpirales. Dès qu'elle eſt parvenue à l'ombilic, elle gagne le ſinus du foye, & jette ſon ſang en partie dans les grands rameaux de la veine porte & dans le conduit veineux, d'où, parvenant à la veine cave, aux oreillettes & au ſinus du cœur, il eſt porté dans toute la machine au développement de laquelle il doit être employé. La portion de ſang qui, chez le fétus, n'a point ſervi à un pareil uſage, en paſſant par les derniers rameaux des artères hypogaſtriques & par les artères ombilicales que les ſpirales de la veine du même nom entourent dans toute leur étendue, eſt portée en droiture aux ſinus communs du placenta & de la matrice, pour être réſorbée enſuite par les orifices veineux de cet organe. Une fois ce commerce de vivres établi, le fétus & le placenta croiſſent, mais d'une manière inégale, l'enfant recevant continuellement des ſucs alimentaires des ſinus du placenta. Mais,

à meſure que le produit de la conception ſe développe, à meſure auſſi la matrice prend de nouveaux accroiſſemens. Les vaiſſeaux ſerpentins s'étendent, ſe développent par les efforts répétés du ſang, & compenſent ainſi l'exténuation du tiſſu muſculeux & membraneux de ce viſcère. Le fond de la matrice eſt le premier à croître ; plus peſant dans les premiers inſtans, il deſcendait inférieurement & poſtérieurement, de manière à faire avancer en avant & en en-haut le muſeau de tanche : le ſecond ou le troiſième mois de la geſtation écoulé, le fond ſe dilate, tombe en avant, le muſeau de tanche ſe retire & ſe cache en arrière. Vers le quatrième, la matrice ſort du baſſin, s'incline le plus ſouvent à droite, pendant que le muſeau de tanche regarde en arrière, en haut & à gauche. Au commencement du cinquième, tous ces effets ſont plus ſenſibles, le fond de la matrice n'eſt éloigné du nombril que de la largeur de deux doigts ; il chaſſe çà & là les viſcères circonvoiſins. Il en eſt de même au ſixième mois, ſinon qu'il n'y a qu'un demi-pouce entre le fond de la matrice & l'ombilic. Au ſeptième, ce viſcère eſt parvenu à l'épigaſtre ; c'eſt alors que le cercle du col, qui eſt près de la matrice, commence à ſe développer. Au huitième, le fond de la matrice ſouvent incline en avant, occupe l'épigaſtre, & gêne les viſcères thorachiques;

A meſure que l'orifice du col devient plus humide, plus court & plus éloigné de la vulve, à meſure auſſi ſon étendue diminue. Enfin au neuvième mois, la matrice eſt portée auſſi haut qu'elle peut l'être, & elle reſte à ce point juſqu'à ce que le col ayant diſparu, elle retombe en totalité vers la marge du baſſin. Les lèvres du muſeau de tanche, dûres & tuméfiées avant, ne décrivent plus alors qu'un cercle qui s'appuie ſur la ſphéricité que forment les eaux qui ſont encore renfermées dans leurs membranes. Cependant les viſcères du bas-ventre ſouffrent d'un pareil poids; la matrice elle-même n'eſt point exempte de ces ſouffrances, & acquérant une texture muſculeuſe (1) qu'elle ſemblait ne point avoir avant, elle eſt excitée à des contractions continuelles, moyennant leſquelles les conduits des ſinus & les tubercules du placenta ſe ſèparent de leurs calices. Tout le commerce des humeurs eſt interrompu dès-lors, & les ſources qui ſont deſtinées à lubréfier les paſſages, étant

(1) La texture charnue de la matrice n'eſt ſenſible que dans la groſſeſſe. Des molécules ſanguines, propres à former un muſcle, afflueraient-elles à la matrice dans le cours de la geſtation pour diſparaître après? On aurait tout lieu de le croire, ſi l'on conſidère que les perſonnes maigres & ayant à peine quelque choſe de muſculeux, deviennent cependant nerveux & pléthoriques dès que les ſucs nutritifs ſe diſtribuent régulièrement chez eux.

ouvertes,

ouvertes, la contraction ſympathique de la matrice & de tous les muſcles du corps, expulſent le nouvel être qui ignore les douleurs qu'il cauſe alors à ſa mère pour obtenir les titres d'Habitant de l'Univers.

III.

L'EMBRYON, fécondé par l'*aura-vitalis*, ſéjourne paiſiblement dans l'intérieur de la matrice, à la manière des zoophytes & de pluſieurs holothuries qui ſont des animaux entièrement gelatineux. Mais quelques jours écoulés, bientôt une différence nouvelle d'organiſation ſe manifeſte chez lui. En parcourant tous les temps de l'évolution par où il paſſe, l'on voit d'abord les différentes parties ſe préſenter ſous forme fluide. Elles ſont diaphanes, muqueuſes, aqueuſes; mais bientôt elles blanchiſſent, jauniſſent & rougiſſent. L'urine eſt plus lente à paraître; elle eſt ſéreuſe, trouble, inſipide & ſans couleur. Les excrémens ſont verds, ſans aucune acreté ni odeur. Une graiſſe granuleuſe ſe forme de la gelée; la moëlle ſe moule en cylindre, elle eſt rougeâtre & épaiſſe; la bile, peu colorée, devient plus verte de jour en jour. Les humeurs de l'œil ſont rougeâtres; & tous les viſcères, infiniment délicats, rougiſſent à meſure qu'ils ſe développent. Des couches lanelleuſes, plus ou moins ſolides, retiennent & fixent les humeurs qui

cherchent à s'écouler. Le *punctum ſaliens* bat ; les troncs artériels & veineux qui lui adhèrent, participent à ſon mouvement. Le piſton du cœur chaſſe dans des canaux encore muqueux, un fluide jaunâtre, qui çà & là déploie des vaiſſeaux qui étaient reployés ſur eux-mêmes. Ainſi commencent les fonctions de la vie, d'une manière lente & tardive, juſqu'à ce que les organes, plus affermis par la pénétration intime des molécules terreuſes, aient acquis une énergie plus grande. Les parties ſolides ſe ſolidifient diverſement ſelon l'uſage auquel elles ſont deſtinées, & par leur différente texture, elles forment, diſpoſent & définiſſent chaque organe. Mais quelle eſpèce d'aliment la nature fournit-elle à l'embryon pour produire cet admirable accroiſſement de partie ? C'eſt ſur quoi les Médecins ſont peu d'accord. Les uns en effet affirment que l'embryon, de même que le poulet dans l'œuf, abſorbe par la bouche la liqueur de l'amnios (1) ; & le autres le nient, chacun fondant ſon opinion ſur des argumens qu'il croit inconteſtables. Les premiers obſervent que le fétus a dans le ſein de ſa mère, comme l'adulte, des organes de la ſuction dont il peut alors faire

(1) Hipp. dans ſon Livre des *Chairs*, n°. 8. Democrit. Diocles, dans les *Placit. Philoſop.* Liv. 5, chap. 16, & autres.

uſage (1). Mais l'enfant reſpire-t-il également dans ce temps, parce qu'il a tout l'appareil deſtiné à la reſpiration ? Les fonctions ſecrétoires & excrétoires s'opèrent-elles pendant la geſtation, parce que les organes, propres à les remplir, exiſtent pareillement alors ? Mais, dit-on, l'expérience a conſtaté la préſence d'une coagulation de l'humeur de l'amnios juſques dans l'eſtomac chez un fétus gelé de vaches, lorſqu'il était encore enfermé dans les membranes, effet qui indique l'abſorbtion de l'humeur de l'amnios dans la cavité du ventricule (2). Quelque concluant que paraiſſe ce phénomène, on pourrait néanmoins l'expliquer par l'expanſion de cette humeur qui, en s'endurciſſant par le froid, peut s'être frayé des routes qui lui étaient inconnues. On peut encore croire que ces coagulations, loin d'être l'humeur de l'amnios, n'eſt peut-être que la mucoſité propre de la bouche & de l'éſophage. D'ailleurs ces eaux ſont trop âcres & tiennent trop du caractère urineux pendant tout le temps de la geſtation, pour croire qu'elles puiſſent contribuer à la nourriture du fétus dont les organes ſont ſi délicats. Le D. Monroo, pour completter les preuves contraires au paſſage des eaux dans l'eſtomac, chez le fétus, ayant

(2) Tilling. ſur le Placenta, pag. 379.

(2) Heist., Abrégé d'Anat, tom. 2.

ouvert l'hypogaſtre d'une femelle quadrupède, & ayant évacué les eaux de l'amnios, y injecta du lait. Quoiqu'il comprimât enſuite le ventre de toute part pour faire parvenir l'injection juſques dans l'eſtomac, il ne put cependant, à l'ouverture du cádavre, en découvrir une ſeule goutte dans ce viſcère. Mais comment citer cette ſuction chez un enfant dont la bouche eſt ſerrée & fermée par la contraction des muſcles élévateurs de la mâchoire (1); chez un enfant dont la langue eſt appliquée à la voûte du palais (2), & dont le pharinx reſſerré, ne peut s'ouvrir que dans le temps de la déglutition? On dira cependant qu'il était néceſſaire que l'humeur de l'amnios fût portée dans tout le canal alimentaire pour empêcher les parois de ce conduit de ſe coller entr'elles, & l'on rapportera à cet aliment, les excrémens que l'on trouve dans les derniers inteſtins. La Nature a pourvu à cette néceſſité. Des ſources glanduleuſes ſont répandues par-tout, elles répandent une humeur qui eſt la ſource & l'origine de ces matières excrémenteuſes qui s'accumulent également chez les fétus ſans bouche (3), chez les acéphales (4), &

(1) Monroo, Eſſai de la Soc. d'Edimb. t. 3, pag. 192.

(2) Rœderer, Hiſtoire des Suffoqués, pag. 50.

(3) Hiſt. de l'Acad. R. des Sciences, année 1715.

(4) Eph. nat. cur. ann. 3, décad. 1, ob. 227.

ceux qui n'ont que la moitié du corps, comme chez ceux qui ſont bien conformés. En vain l'on dirait que ces eaux abondent davantage au commencement de la groſſeſſe que vers la fin, quand l'on peut trouver une raiſon plauſible de ce phénomène. En effet, lorſque l'embryon, à peine ſenſible, nage dans l'eſpèce de lac où il ſe trouve plongé, les pores nombreux du placenta ne pompent que lentement la partie la plus limpide dès eaux; mais, dès que la force de la vie augmente chez le fétus, l'abſorbtion ſe fait à l'égalité de l'exhalation. Enfin, au ſeptième mois de la groſſeſſe, il s'en abſorbe une bien plus grande quantité qu'il ne s'en ſépare. De-là cette différence dans la quantité des eaux dont on peut rendre raiſon ſans recourir à une prétendue déglutition. L'argument pris de la corruption (1) du cordon ombilical ou de ſes nœuds (2), n'eſt pas plus convainquant. En effet, cette corruption attaquait-elle le ſeul tiſſu cellulaire, ou les vaiſſeaux ſanguins? ces nœuds étaient-ils ſerrés ou lâches? l'enfant alors était-il ſain, ou non? Comme les Obſervateurs gardent le plus grand ſilence ſur tous ces points, on doit avoir peu de confiance à leurs rapports. Les enfans nés avec le nombri

(1) Fred. Hoffm. de Adipe. pag. 10.

(2) J. L. Petit, Chir. Acad. R. des Sciences, ann. 1718.

fermé (1) ne nous arrêteront pas davantage. On ſait en effet que le cordon peut ſe rompre quelques jours avant la naiſſance, & les parties ſe diviſer, ſe cicatriſer enſuite ſéparément, ſans occaſionner la mort de l'enfant. Si la liqueur de l'amnios ne peut être la nourriture de l'enfant, cette nourriture ne lui parvient également point des tubercules de la matrice qu'il ſuçerait, ainſi que l'avaient cru les Anciens, d'après l'inſtinct qui porte les enfans à ſuçer la mamelle ou le doigt immédiatement après la naiſſance. Nous excluons toutes preuves priſes des animaux froids, des poiſſons, des inſectes, chez qui il ſe peut faire que l'humeur de l'amnios entre pour beaucoup dans la nutrition de l'embryon. D'autres ſources alimentaires ont été accordées au fétus humain, & ce ſont les dernières terminaiſons de la veine ombilicale qui la lui fourniſſent. Cherchons actuellement, dans les obſcurités de ce paſſage des humeurs, quelles ſont les voies que la Nature s'eſt plu à compliquer ; &, ayant une fois trouvé celle qu'elle a choiſie, fixons-nous à elle.

IV.

Il eſt très difficile de ſtatuer comment l'embryon ſe nourrit avant que l'œuf ait pris racine dans la

(3) Journal des Sav. ann. 1673, Stalpart, cent. 2, obſ.

matrice. L'humeur alimentaire ſerait-elle abſorbée par les dernières terminaiſons du cordon ombilical, épanouies en forme de panicule flottant dans le fluide où nage l'embryon ? ou paſſerait-elle à travers la ſubſtance poreuſe de ſes tendres organes (1) ? L'obſervation de ce qui s'opère dans les œufs des inſectes & des poulets ſemblerait inſinuer l'une & l'autre opinion. Cependant, dès que cette humeur innée de l'œuf eſt entièrement conſumée, & que celui-ci s'eſt implanté ſur la matrice par ſa ſuperficie la moins tranſparente, alors une autre nourriture parvient à l'embryon par des canaux innombrables qui s'élèvent de toute part du diſque obſcur & vaſculeux pour ſe plonger dans la matrice (2). Mais cette humeur nutritive eſt-elle de nature laiteuſe, ou doit-on la regarder comme un véritable ſang ? C'eſt ſur quoi les Médecins ſont en ſuſpens ; chacun produiſant ſes preuves pour accréditer l'opinion qu'il a entrepriſe de défendre. En effet, pendant tout le temps de la geſtation, on ne découvre aucun tranſport du ſang maternel au fétus, chez les femelles des ani-

(1) Opinion d'Aclmœon Croton, comme on le peut voir dans les *Plac. Phil.* de Plutarq. t. 5, ch. 16.

(2) Ainſi penſaient autrefois les Stoïciens Dulaurens, liv. 8, chap. 6. Fabrice d'Aquaped. dans ſon Traité de la formation du fétus.

maux qui ne ſont point ſujets aux écoulemens lunaires (1). Et, quand, chez elles, on ouvre la matrice vers le temps du pârt, & qu'on détache avec ſoin chaque cotyledon du placenta, on voit ſortir un nombre infini de villoſités du fond des cavités qui recevaient ces cotyledons; &, loin de voir couler un véritable ſang, on ne découvre qu'une humeur muqueuſe (2), viſqueuſe, inſipide, albumineuſe (3), dont chaque cotyledon ſe trouve gorgé. En vain l'on s'attendrait à obſerver pareille choſe chez la femme qui ſerait morte avant d'avoir rendu l'enfant qu'elle porte dans ſon ſein. Au contraire, on trouve alors chez elle les parois de la matrice entièrement remplis du ſang qui s'y eſt accumulé pendant tout le temps de la geſtation, & l'on ne peut détacher la plus petite partie du placenta, ſans donner lieu à ſon iſſue (4). Une telle différence dans l'état de la matrice chez la femme, demandait néceſſairement une toute autre diſtribution d'humeur pour le fétus. En effet, le ſang qui, à chaque période lunaire, devait natu-

(1) La brebis, la vache, la biche, &c.

(2) Vésale, de fabricâ corp. hum. p. *669*.

(3) Tilling, ſur le placenta, p. 337.

(4) Vieussens, nouveau ſyſtême de vaiſſeaux, p. 41.

(5) La Mothe, obſ. 386. Donald & Alexand. Monroo Eſſay and obſ. on nat. Philoſ. at Edimburg.

rellement ſortir de la maſſe générale, s'amaſſe régulièrement dans les réſervoirs ſinueux de la matrice, & ne cherchant point à ſe frayer iſſue au-dehors, il doit néceſſairement ſe porter au fétus par le chemin le plus court (1). Des hommes célèbres (2) ont penſé que ce commerce mu-

---

(1) Telle était l'opinion d'Hippocrate : « Le produit de » la conception s'accroît, diſait-il, par le ſang maternel » qui tombe dans la matrice : car, chez les femmes » groſſes, les menſtrues ne coulent point ſans le plus grand » danger pour la vie de l'enfant, ſinon chez quelques-unes » dans le premier mois ; mais ce n'eſt qu'en petite quan- » tité. Or, tout le ſang du corps affluant vers cette mem- » brane (le chorion), il s'y épanche, il y eſt en quelque » façon attiré avec l'eſprit qui le vivifie, & il s'agglu- » tine, après avoir paſſé par les éminences & les poro- » ſités, & ainſi il va ſervir de nourriture à l'animal qui » doit naître. A meſure que le temps avance, à meſure » auſſi ſe forment d'autres membranes tenues qui pro- » viennent de la première, & dont l'accroiſſement s'opère » de la même manière. Celles ci ſe portent vers l'ombilic » & ſe tiennent par des liens mutuels. Quand tout eſt à » ſa perfection, le ſang maternel s'épanchant & ſe coagu- » lant, il ſe forme un corps charnu, au centre duquel » l'ombilic promine : c'eſt par cette voie que l'enfant » reſpire, & qu'il reçoit ſon accroiſſement ». Hipp. *de Nat. pueri.*

(2) Rouhault, Mém de l'Acad. R. des Sc. ann. 1714, 1715, 1716. Noorwick, Eſſ. of a Soc. of Phyſ. and Litt. pag. 421. Moriceau, Mery, Lieutaud, &c.

tuel du ſang entre la mère & le fétus, tel que la raiſon ſemble l'indiquer, ſe faiſait par une prolongation de vaiſſeaux de part & d'autre. Pour confirmer leur opinion, ils ont pouſſé différentes liqueurs dans les artères de la mère (1), & ces liqueurs ſont toujours parvenues juſqu'au fétus, comme pareillement elles ont paſſé juſque dans la matrice (2), lorſqu'elles ont injecté les artères du fétus. Ils ont d'autant plus ſoutenu leur opinion, que le célèbre Albinus aſſurait avoir trouvé des artères flexeuſes dans la matrice, leſquelles étaient pleines de ſang, & dont il pouvait ſuivre la prolongation à volonté juſque dans le placenta même (3). Hunter avoit déjà injecté ces vaiſſeaux, & il les avait deſinés comme ſe portant flexueuſement vers le placenta (4). Quoi qu'il en ſoit de ces prétendus vaiſſeaux, il paraît peu convenable de les charger du tranſport du

(1) Cowp. Adn. on Binloo Anot. Tab. 54. Drake Anthrop. liv. cap. 7. Vieussens. obſ. d'Anat. & de Chir. prat. pag. 293 Turner, of the forces of the mother's imagination on the fetus, pag. 161. Phil. tranſact. A diſcourſe concerning ſome influences of reſpiration on the motion of the heart hitherto unobſerved. by Dracke, n°. 281.

(2) Langius, Phyſiol. pag. 243. Monroo, Eſſay of à Soc. tom. II. ſeq. 127 Cowper.

(3) Alb. Adnot. lib. 1. pag. 35.

(4) The Anat. of the human gravid uterus. Plate, V. 24, fig. 1, 2 & 3.

ſang, d'autant plus qu'on les obſerve rarement, & qu'on ne peut appercevoir leurs communications avec le placenta, que par le moyen d'une injection forcée qui en prolonge l'étendue. Une attention ſérieuſe à la ſtructure des parties indique que la Nature parvient à ſes fins par une voie abſolument différente. En effet, ſi l'on conſidère la matrice chez une femme morte pendant ſa groſſeſſe, on ne découvre aucune artère (1) quelconque qui aille pénétrer le placenta. On ne voit que des lames celluleuſes qui ſe détachent des tubercules villeux qui ſortent de leurs cavités, & çà & là les orifices affaiſſés des ſinus que l'on peut ouvrir, & que l'on voit répondre à autant de ſinus de la matrice. Si l'on preſſe le placenta pendant qu'il eſt encore chaud, on voit ſortir, ſeulement des orifices, le ſang qui s'était amaſſé dans les ſinus. Les extrémités ſerpentines des artères ne paraiſſent pas mieux quand on a injecté la matrice ou le cordon (2). Les cavités des ſinus,

(1) S'il en eſt quelques-unes, elles rampent flexueuſement entre la matrice & le placenta, & ne ſe rompent point lorſqu'on enlève ce diſque.

(2) Le paſſage ſuivant de Ruiſch, a trop de rapport à ce que nous diſons, pour le paſſer ſous ſilence. « Depuis » pluſieurs ſiècles, dit-il, il paſſe pour certain que le » placenta s'unit à la matrice par les dernières ramifica» tions des vaiſſeaux de chaque partie... J'avais rempli

dans ces cas, étant gorgées de part & d'autre; la matière de l'injection s'épanche en grumeaux entre le placenta & la matrice (1). Il paraît donc, d'après cela, que le ſang de la mère, qui ſtagne dans les ſinus communs de la matrice & du placenta, eſt la ſeule humeur qui parvienne au fétus. Une dérivation de ce genre, non-ſeulement eſt prouvée par la ſtructure des parties, mais encore par l'obſervation. En effet, la conſidération des phénomènes qui ſe manifeſtent pendant la groſſeſſe, indique une congeſtion abondante de ſang dans la matrice, congeſtion que prouvent encore ces écoulemens conſidérablesde ſang qui ſurviennent lors de l'avortement au ſixième mois, à la ſuite du décolement partiel du placenta, ou ceux qu'on voit venir

» pluſieurs fois, pour m'en aſſurer, les vaiſſeaux du pla-
» centa d'une injection de cire rouge, & j'ai trouvé, non-
» ſeulement que le placenta était recouvert du côté qui
» regarde le fétus d'une membrane qu'on appelle *chorion*,
» mais encore qu'il y en avait une autre analogue du côté
» qui regarde l'uterus, & que cette membrane était ferme-
» ment adhérente aux extrémités des vaiſſeaux; *Th. Anat.*
» *II. n°. XVIII. not.* 1. Ce dont m'étant aſſuré, je penſe
» qu'on doit conclure que les vaiſſeaux ſanguins de la ma-
» trice ne s'uniſſent pas immédiatement avec ceux du pla-
» centa, mais que l'adhéſion des uns & des autres s'opère
» au moyen de cette membrane. *Ibid.* n°. 4. ».

(1) HALLER, Elément. Phyſiol. tom. 8, pag. 211. DONALD, MONROO, Eſſ. and obſ. on the Nat. Philoſop.

également du cordon même, lorſque la matrice eſt dans un état de ſtupeur. On ne doit point, ſans doute, rapporter à d'autres cauſes ces tuméfactions du placenta qui imitent une véritable groſſeſſe, après la mort ou la diſſolution de l'enfant dans le ſein de ſa mère ; tuméfactions qu'on appelle *moles*, & qui paraiſſent être le produit du ſang qui s'eſt coagulé. Qu'un pareil ſang parvienne juſqu'au fétus, qu'il développe la trame primordiale de ſes faibles organes, en cela rien ne doit ſurprendre ; puiſque, par une pareille dérivation de cette humeur vers certaines parties, encore imparfaites, on les voit, de reployées qu'elles étaient ſur elles-mêmes, ſe développer & s'étendre de plus en plus (1). Telle eſt la matière de la nourriture première du fétus, qui chez l'embryon paraît être d'un caractère différent. La Nature, en effet, a pourvu à ce que, dans ces premiers inſtans de la vie, les organes délicats fuſſent hors des atteintes d'un ſang trop bouillant. C'eſt pour remplir cette fin que des ſucs lymphatiques & laiteux ſourdent de toute part des lacunes & des tubercules de la matrice. Les filets ſoyeux du diſque obſcur de l'œuf les abſorbent continuellement, & de-là ils paſſent à la plante qui y végète, ſans que ſon organiſation puiſſe

(1) Haller, Op. Minor. Exp. 71. 91. 93. 95. 183.

ſouffrir des irrégularités qui pourraient ſurvenir dans ſon cours. Pour peu que l'on conſidère les divers rapports de la matrice avec les mamelles, on ne ſera point étonné qu'une humeur de ce genre ſe ſépare dans le premier de ces organes. En effet, le ſentiment, les affections & les paſſions étant communes à ces deux organes, pourquoi, pendant la geſtation, le travail de la ſecrétion, ne ſerait-il point également commun (1) ? Ce que la ſympathie des organes indique, eſt prouvé par les expériences réitérées des Anatomiſtes. Ils ont ſouvent trouvé à l'ouverture des femmes groſſes le placenta couvert extérieurement d'une liqueur véritablement laiteuſe. Ils ont ſouvent également vu, en conſidérant la matrice chez les femmes groſſes qui venaient de rendre les derniers ſoupirs, des vaiſſeaux laiteux qui rampaient çà & là ſur les parois de cet organe, & dont ils ont

(1) Hippocrate eſt encore ici de notre opinion ; ayant dit ce qu'il penſait ſur la formation du lait, il continue ainſi : « La partie graiſſeuſe, s'échauffant & devenant » blanche (l'épiploon), tout ce qui eſt adouci par la chaleur » de la matrice, eſt exprimé & monte dans les mamelles. » Mais une petite portion paſſe dans la matrice même par les » mêmes veines ; car celles-ci, ou d'autres ſemblables, » s'étendent aux mamelles comme à la matrice. Quand » cette portion eſt parvenue à la matrice, elle a déjà pris » le caractère du lait, & c'eſt d'elle que le fétus tire ſa » nourriture ».

pu à volonté exprimer une aſſez grande quantité de lait (1). Ils ont encore trouvé aſſez ſouvent chez les femmes groſſes des canaux blanchâtres qui ſe plongeaient dans le placenta (2). D'autres ont trouvé des appendices lymphatico-artérielles pleines de lait dont la piquure donnait iſſue à une humeur laiteuſe (3). Ne pourrait-on pas rapporter en dernières preuves les écoulemens blancs qu'on nomme *lochies*, leſquels ſuccèdent à l'accouchement ? Ces écoulemens ont en effet toutes les qualités du lait, & paraiſſent provenir des tubercules ſoyeux de la matrice, qui verſent la matière laiteuſe dont ils ſont gorgés auſſi-tôt qu'ils ſont dégagés des ſcrobicules du placenta juſqu'à ce que toute iſſue leur étant fermée vers cet endroit, la même matière ſoit portée vers les mamelles, où elle doit trouver une nouvelle perfection, & ſe faire voie au-dehors. Ainſi ſe nourrit paiſiblement l'embryon dans les premiers temps de ſa conception, ſelon les loix établies pour les animaux, juſqu'à ce que le ſang menſtruel, parcourant les voies qui lui ſont déjà connunes, & trouvant par-tout des obſtacles, s'arrête, s'accumule & ſe répande dans tous les ſinus de la

(1) Didier, Anat. raiſon. pag. 413.

(2) Murry, Theſ. lac. prop. ann. 1735.

(3) Fizes, de gener. corp. hum. pag. 182.

matrice. Pendant ce temps, de pareils ſinus ſe forment dans le placenta qui augmente continuellement. Ils viennent au-devant de ceux de la matrice, s'y appliquent, & enfin s'uniſſent entièrement par contiguité, en donnant, de part & d'autre, des canaux propres à cette union. Le ſang de la mère ſe fait alors voie dans les anfractuoſités naiſſantes du placenta, & les orifices béans de la veine ombilicale le prennent à meſure pour le porter au fétus. Les houpes lactifères du placenta ne ceſſent pas, pour cela, de vaquer à leur emploi ; elles pompent toujours du ſang de la matrice, une humeur laiteuſe qui eſt portée au fétus par les radicules de la veine ombilicale. Ainſi, les parois gorgées de la matrice s'éminciſſent de plus en plus lorſque les veines abſorbent avec plus de force les humeurs qui ſéjournent dans les cavités plus amples. On ne ſaurait aſſez admirer la prévoyance de la Sageſſe infinie dans l'établiſſement de ce commerce entre la mère & l'enfant. L'embryon, de cette manière, vit à l'abri de tous les dangers qui pourraient lui arriver, quand diverſes affections de l'ame viennent porter le trouble chez la mère, parce que toute l'impétuoſité de ſon ſang, mis alors en action, vient ſe briſer dans le point de cohéſion. Si la mère meurt ſubitement, ſon fruit, qui lui ſurvit, n'en tire pas moins encore, pour ſon exiſtence, l'aliment qui lui était préparé dans

les

les anfractuoſités du placenta & de la matrice ; mais cette exiſtence eſt une flamme légère qui n'attend que le ſouffle de la mort pour diſparaître.

V.

PLUT au ſouverain Être que toute opinion propoſée pour expliquer les phénomènes qui s'opèrent dans le corps humain, fût à jamais inébranlable dès qu'on la trouve convenir aux loix de la Nature ! Mais tel eſt le ſort malheureux de l'humanité, que les vérités dont on croit avoir une entière connaiſſance, ſoient expoſées de toute part aux traits de l'incertitude. Le danger eſt imminent ; mais ſa violence s'appaiſant, on voit ces vérités reprendre des forces nouvelles, & briller d'une lumière plus belle lorſqu'elles réſiſtent aux coups redoublés qui leur ſont portés de tous côtés. Tel le flexible roſeau, lorſque réuniſſant leurs forces, les vents viennent déployer ſur lui leurs fureurs : il fléchit, & on le croit renverſé ; mais le calme revenant, on eſt étonné de le revoir ſur pied, & prêt encore à de nouveaux aſſauts. Ainſi, en vain ſont venus en foule des Hommes célèbres, pour combattre l'opinion que nous ſoutenons ſur le paſſage du ſang maternel au fétus. Pluſieurs ont aſſuré qu'en pouſſant du mercure dans les artères carotides ou hypogaſtriques d'une

chienne pleine, on n'avait jamais vu le moindre atôme de métal dans les vaiſſeaux du placenta(1). Ils ont ſubſtitué un acide (2) au mercure, ſans cependant que le ſang du fétus en ait éprouvé la moindre coagulation. Quelques-uns ont employé l'eſprit de thérébenthine (3), & néanmoins l'embryon n'exhalait aucune odeur qui approchât de celle que donne cette ſubſtance. D'autres ont tenté la même transfuſion du placenta dans la matrice (4), en pouſſant les injections dans le cordon, & l'évènement n'en a pas été plus heureux (5). Mais quelle croyance peut-on avoir à des expériences dans leſquelles on aſſimile l'organiſation de la femme à celle des animaux, lorſque ſa matrice eſt d'une ſtructure ſi différente ! Tout ce que l'on rapporte des tentatives infructueuſes, faites ſur la femme, ne combat pas davantage notre opinion. En effet, les principaux inſtrumens de l'action que l'on nie, manquent alors entièrement ; il n'y a plus de vie,

(1) Donald, Monroo, Eſſ. of a Soc. of Edimb, t. III, p. 267, 272. Rœder : de fœt. perf. n. II.

(2) St. Vast, Th. Prop. ann. 1735.

(3) Monroo, Eſſ. of a Soc. at Edimb.

(4) Berger, Phyſiol. p. 473. Monroo, Eſſay, tom. II, p. 127.

(5) Eller, Mémoires de l'Académie de Berlin, 1769. Puzos, Trait. d'An. pag. 157. Werheyen, Anat. corp. h. Liv. II, pag. 365.

plus de force attractive de la part du fétus. Et peut-être les injections ont-elles perdu toutes leurs forces dans les ſinus caverneux de la matrice, d'où elles ne ſe ſont écoulées qu'à l'extraction du placenta.

Les expériences ne fourniſſant point d'armes victorieuſes à nos Adverſaires; ils en ont été chercher dans la pratique même. Les fétus, ont-ils dit, ne ſont point épuiſés de ſang lors des pertes conſidérables de la mère. Cette allégation eſt démontrée fauſſe, d'après les expériences de Méry & d'Heiſter (1), qui ont retiré de la matrice des femmes bleſſées à mort, des enfans entièrement à ſec. Ils oppoſent encore le peu de ſang qui coule après la reſection du cordon ombilical, lors de l'accouchement. Mais n'auraient-ils pas plus de raiſon de chercher la cauſe de cet effet, dans la contraction de la matrice qui détache des ſcrobicules de ſa ſubſtance, les tubercules du placenta; de ſorte qu'il ne s'écoule alors du cordon, que le ſeul ſang qui était avant dans le placenta. Ils apportent encore l'obſervation ſingulière dont pluſieurs Auteurs ont déjà fait mention, celle d'une matrice couverte de toute part d'une couche calcaire ou argilleuſe, & de ce placenta intérieurement pierreux que Ruiſch a

(1) Méry, Problêm. d'Anat. Mém. de l'Acad. Roy. des Sc. ann. 1703. Heister, ann. Jul. 1722, pag. 128.

trouvé une fois. Mais ſerons-nous arrêté par de pareils faits, lorſqu'il peut y avoir un chemin ouvert aux vaiſſeaux dans les interſtices des couches pierreuſes, de manière à permettre le commerce de la vie entre le fétus & la matrice ?

Les Partiſans du ſeul paſſage du ſang de la mère à l'enfant, pourront peut-être s'élever encore contre nous, en diſant que le lait eſt un aliment qui a beſoin de l'élaboration qu'il ſubit dans l'eſtomac pour ſervir de nourriture à l'enfant. Nous l'accorderons, s'ils veulent parler de celui qui ſe ſépare dans le laboratoire des mamelles; mais nous ſerons contre eux, s'ils ont la même opinion de celui que contiennent les vaiſſeaux de la matrice, lequel eſt une véritable lymphe recrémentitielle (1), ou un

(1) La lymphe ou le fluide dans lequel nage le caillot du ſang, ſe coagule en grande partie dans l'eau chaude. Si l'on paſſe alors la liqueur, on obtient un fluide blanchâtre qui, au feu, bout à la manière du lait, en formant pellicule à ſa ſurface, & qui fermente abandonnée à lui-même. Les acides le coagulent, pendant que les alkalis, au contraire, le diſſolvent. En un mot, c'eſt un lait commencé, propre à tout âge & à tout ſexe, que la matrice attire & élabore pour le fétus. Après l'accouchement, il eſt porté aux mamelles qui ont une ſi grande correſpondance avec la matrice, il en ſort d'abord dans un état de crudité ; mais l'action des mamelles devenant plus énergique par la titillation qu'elles éprouvent des lèvres de l'enfant, le lait en ſort bientôt avec tous les caractères d'une humeur excrémenteuſe, qui demande l'action de l'eſtomac pour devenir nutritive.

lait commencé qui n'attend, pour prendre tous les caractères du lait ordinaire, que le travail des mamelles.

Ayant écarté tous les traits qui assaillaient notre opinion sur la nutrition du fétus, pourquoi tenterions-nous oiseusement de repousser les plus faibles, lorsque d'ailleurs nous avons pour nous, les argumens de la plus grande force qui amènent nécessairement avec eux la conclusion.

Donc le lait & le sang sont l'aliment de l'enfant dans le sein de sa mère.

F I N.

E R R A T A.

Page 9, le renvoi (1) à la 9e ligne après le mot *glanduleux.*

Page 12, à la dernière ligne de la première remarque, *duits*, lisez *conduits.*

Page 23, ligne quatrième de la première remarque, *petits*, lisez *petites.*

Page 28, ligne 21, *casuse*, lisez *caseuse.*

Page 29, ligne 6, effacez *le.*

Page 84, ligne 1, *sconeillent*, lisez *conseillent.*

Page 152, ligne 14, *subréfie*, lisez *lubréfie.*

Page 108, cinquième vers français, *forces*, lisez *formes,*

RAPPORT

Des Commissaires nommés par la Faculté de Médecine.

Nous, Commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris, avons examiné un Ouvrage sur le lait composé par M. PETIT-RADEL, notre Confrère. Cet Ouvrage est divisé en trois parties, dans lesquelles l'Auteur considère 1°. les organes où se forme le lait; 2°. le lait par rapport à l'enfant; 3°. le lait comme aliment & comme médicament. Quoique l'Auteur ne se soit proposé pour but principal que l'instruction des personnes étrangères à l'Art, nous estimons néanmoins que les jeunes Médecins trouveront dans cet Ouvrage, écrit avec ordre & rempli d'observations utiles, des connaissances capables de les guider dans les conseils qu'ils ont à donner dans une infinité de cas où le lait peut être employé, tant comme medicament, que comme un aliment formant une partie considérable de la diète. Nous pensons donc que la Faculté peut donner son approbation à cet Ecrit. Délibéré aux Ecoles de Médecine, ce 15 Mai 1786.

POURFOUR DU PETIT, Censeur de la Faculté.

THIÈRY. CORVISART.

La Faculté ayant entendu la lecture du Rapport ci-dessus, a entièrement adopté l'Avis de ses Commissaires. En foi de quoi, j'ai signé le présent. A Paris le 15 Juin 1786.

SALLIN, Doyen.

De l'Imprimerie de COUTURIER, quai des Augustins, près de l'Eglise.